

Brigade Mondaine

[308] – La garce du 69

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

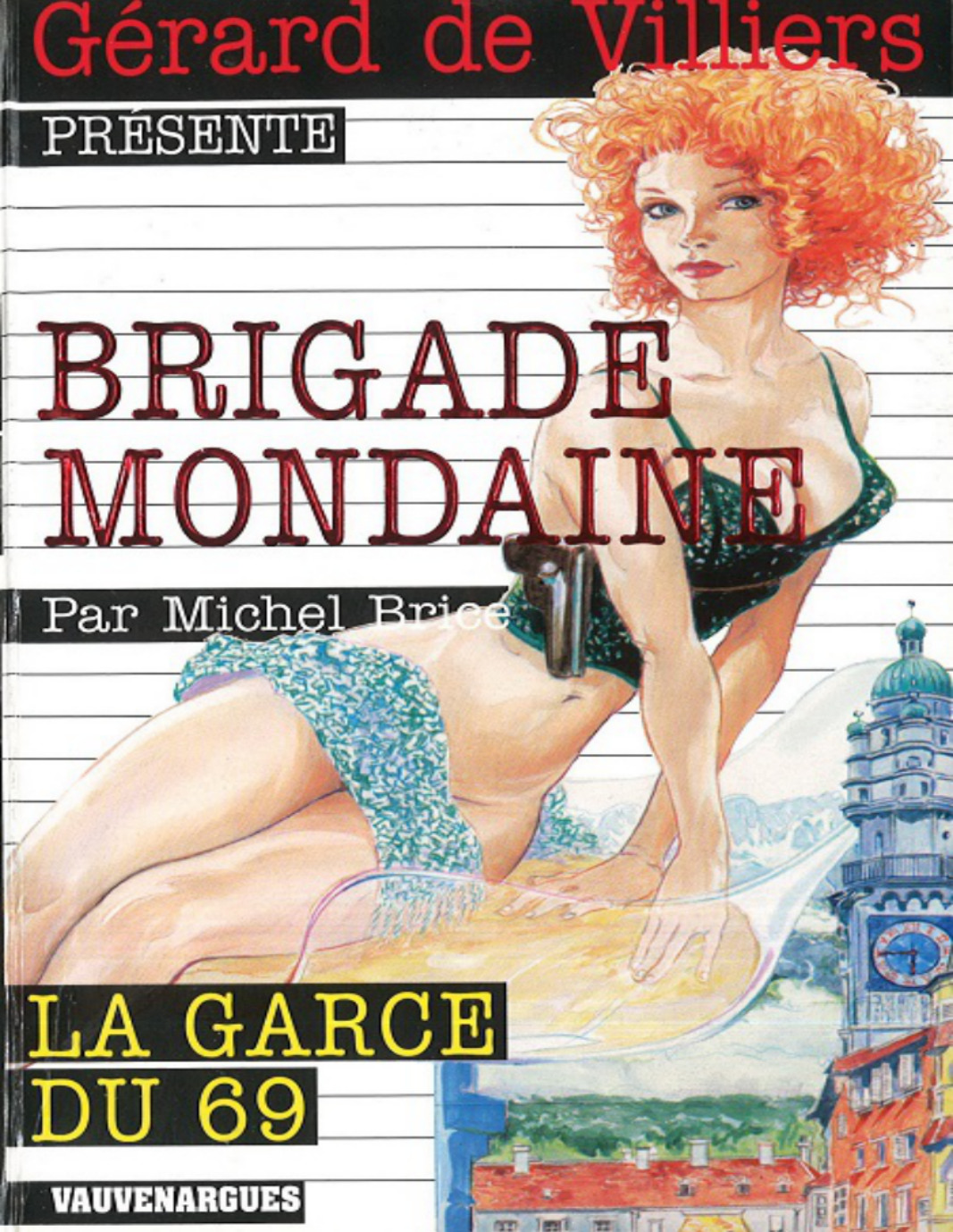
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LA GARCE
DU 69

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N° 308)

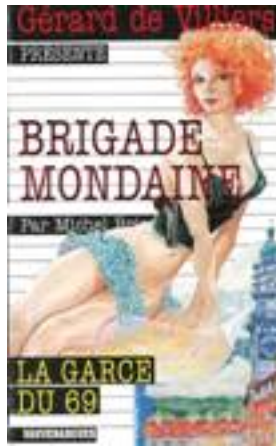
LA GARCE DU 69

QUATRIEME

Frida jouait avec le feu, poussait parfois son Peppo aux limites du geste fatal dont il rêvait lorsqu'il défonçait sa maîtresse.

Fine psychologue, elle savait que c'était au moment même où Peppo était écoeuré par leurs jeux sexuels et par ses fantasmes à elle, qu'il puisait au fond de lui-même, dans son dégoût du corps de Frida et de leur accouplement, les forces physiques supérieures qui l'amenaient, elle, à des orgasmes exceptionnels, jaillis sur les limites de son désir et de sa peur d'y laisser sa peau.

Depuis longtemps, elle avait deviné que Peppo rêvait de se débarrasser d'elle. S'il ne l'avait pas encore fait, c'est qu'elle lui inspirait de la terreur, depuis les débuts du Groupe 69 qu'elle avait fondé.



Elle s'appelait Frida Weintrop, elle était rousse, des taches de son semées uniquement sur les ailes du nez, ce qui accentuait son charme, déjà irrésistible à cause d'yeux verts qui n'eussent pas déparé sur la déesse Athéna, qu'Homère disait « aux yeux pers », et de longues jambes dont la courbure était admirablement soulignée par la cambrure de ses chaussures.

Pour l'heure, elle avait le visage levé vers les numéros de la rue qu'elle parcourait à grandes enjambées élégantes, avec une détermination que n'entamait aucunement sa recherche de la bonne adresse. Elle s'arrêta devant une porte cochère dont le vantail était muni d'une seule plaque noir et or signalant avec une discrétion de bon aloi, sinon consommée, qu'elle était là devant l'une de ces banques d'affaires qui n'ont aucun guichet à la disposition du public.

Elle sonna. Machinalement elle leva les yeux et sourit à la caméra qui la filmait. Si la caméra avait été de chair et de désir, elle aurait littéralement fondu. Mais c'était une simple mécanique. Sauf que quelque part dans les profondeurs de l'immeuble, un homme en strict costume trois pièces, lunettes rondes, cheveux taillés en brosse, admirait sur son écran l'image que lui transmettait l'appareil de contrôle. Un observateur attentif eût pu noter que son souffle se faisait plus court et qu'une petite décharge d'adrénaline parcourait ses veines au moment où il pressa, sous le rebord de son bureau, le bouton qui déclenchait l'ouverture de la porte. Il suivit les événements sur son écran. La jeune femme entra dans l'immeuble et l'écran devint un instant vide de présence humaine avant que, par la magie d'une commutation, elle soit à nouveau saisie par une caméra intérieure qui la suivit jusqu'à l'hôtesse d'accueil.

— J'ai rendez-vous avec monsieur Serge de Kosta.

— Vous êtes ?

— Frida Weintrop.

La fille de l'accueil, petite mais faite au moule, brune comme la nuit tombante, vérifia en tapotant quelques touches, puis son visage s'éclaira d'un sourire de commande.

— C'est exact. Veuillez me suivre.

Toutes deux parcoururent un dédale de couloirs avant que l'hôtesse ne s'effaçât devant une porte matelassée qu'elle maintint ouverte en prononçant à haute voix :

— Madame Frida Weintrop.

La rousse entra sans jeter un regard en arrière, prêta tout de même attention au bruit feutré que fit la porte en se refermant, et s'avança vers le bureau-ministre qui trônait au milieu de la pièce. Serge de Kosta se leva avec un certain empressement, révélant un petit embonpoint qu'il portait avec une certaine dignité. On disait souvent qu'un léger surpoids donnait confiance aux clients, et il l'avait souvent vérifié. Dans ce métier, l'essentiel est de rassurer.

— Asseyez-vous je vous en prie. Je vous écoute.

Frida Weintrop ne répondit pas, se contentant de regarder fixement le banquier comme si elle le jaugeait aux rayons X. Sous le feu de ce regard, Serge de Kosta s'éclaircit la gorge et ajouta :

— Je crois que vous disposez d'une certaine somme avec laquelle vous voudriez faire un bon placement ?

— J'ai cent millions d'euros, monsieur... disons... pour commencer. Nous verrons pour la suite, si je suis satisfaite de vos placements.

Il y eut un silence. Serge de Kosta déglutit discrètement. Il appréciait l'annonce mais se méfiait quelque peu. Il n'était pas arrivé au poste qu'il occupait sans une bonne dose de méfiance. Dans les finances, aucune amitié, aucune bonne relation ne compte. Ce qui compte – le mot convient à merveille – c'est la rentabilité. Plus que jamais, en pleine crise, c'est l'essentiel, c'est le Dieu à servir. Même si l'on est plus que sensible au charme que peut prendre parfois la figure d'un tel Dieu... ou d'une telle déesse.

— Mais encore ? fit-il d'un ton neutre. Quelle sorte de placement souhaitez-vous ? Quel taux de risque êtes-vous prête à courir ?

Elle le regarda intensément avant de répondre :

— Tous les risques.

Serge de Kosta suspendit un instant sa respiration. Non pour les opérations financières qui déjà se mettaient en place dans sa tête conçue comme un logiciel surpuissant de place financière, mais pour l'ambiguïté de la réponse, soulignée par un geste qu'eut alors Frida Weintrop : elle venait de croiser ses jambes assez haut, et sa jupe stricte de tailleur en avait profité pour se retirer vers le haut de ses cuisses comme la vague se retire du sable fin vers

la pleine mer. En l'occurrence, le sable fin était celui du grain de ses bas, de leur maille tissée de manière arachnéenne, et la pleine mer, le banquier n'osait y penser. Il crut apercevoir une seconde quelques centimètres carrés de peau nue, avant que la rousse ne tire négligemment sur sa jupe. Comme elle ne l'avait pas lâché du regard, il perdit légèrement contenance et se réfugia dans son métier.

— Tous les risques... Il y a des limites tout de même...

Frida Weintrop fit la moue.

— Voulez-vous dire... pour la banque ? Je conçois que même un établissement comme le vôtre, dans le climat de surveillance de la finance qu'exercent en ce moment les pouvoirs politiques, doive prendre quelques précautions. Il me semble que ce sont les seules limites que je doive accepter. Celles qui viendraient d'un manque d'audace ne me conviennent pas. Maintenant, si vous avez peur, il y a peut-être d'autres établissements financiers qui...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit précipitamment le banquier. Nos circuits financiers sont très au point... Euh... Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur l'origine de votre argent ?

— Et pourquoi donc ?

— Vous n'êtes pas sans connaître l'existence d'un organisme comme Tracfin[1].

Frida Weintrop sourit.

— Me prenez-vous pour une oie blanche ? (elle écarta ses cuisses en faisant crisser ses bas). Je sais beaucoup de choses sur cette cellule anti-blanchiment d'argent. Je sais même...

— Quoi donc ?

— Je sais qu'au sein d'organismes comme le vôtre, une seule personne est désignée et habilitée pour communiquer avec Tracfin.

— Et...

— Ici, cette personne, c'est vous.

Il y eut un très long silence. Serge de Kosta se demandait s'il était déjà aux prises avec une escroc de haut vol de la finance internationale qui lui demandait une sorte de passe-droit, un silence sur les transactions qui allaient peut-être suivre.

— Dites-m'en un peu plus...

— Alors reportez-vous à vos listings et allez jeter un coup d'œil sur la société Main Star.

Elle le regarda attentivement pianoter sur son clavier d'ordinateur. Elle comprit bientôt qu'il faisait défiler des colonnes de noms et de chiffres et s'évanouit.

C'est-à-dire qu'elle glissa à terre, dans une position assez désarticulée, comme cul par-dessus tête, yeux fermés, jupe retroussée au nombril, un genou en l'air.

Effaré, le banquier se souleva de son siège, se pencha par-dessus son bureau. Il eut un choc, en voyant, grâce à l'absence de petite culotte, qu'il avait affaire à une vraie rousse.

— Madame Weintrop ! Madame Weintrop !

Il contourna son bureau, s'agenouilla auprès d'elle, lui prit le visage entre les mains pour l'étudier, voir si elle respirait encore. Il sentit alors deux bras frais lui entourer les épaules, une main se poser sur sa nuque, vit un œil vert comme noyé s'ouvrir un peu sur un sourire égaré.

— Ne vous inquiétez pas, balbutia-t-elle, cela m'arrive de temps en temps, lorsqu'un homme me plaît vraiment, j'ai comme un étourdissement...

Elle parlait, mais ne restait pas inactive. Effaré, le banquier sentit des doigts abandonner sa nuque pour s'attaquer habilement à la braguette de son pantalon, passer en vitesse sous son slip et s'emparer d'un membre mou qui ne tarda pas à durcir, bien malgré lui, sous l'action du massage auquel se livrait maintenant Frida Weintrop, qui balbutiait toujours, comme perdue dans les affres d'un désir irrépressible : « je vous en prie, je vous en prie ! » Soudain, le banquier fut comme happé par deux longues jambes qui venaient de s'écarter pour se refermer dans son dos, exerçant une pression si forte que son membre s'engagea comme naturellement dans le brûlant fourreau de la rousse. Elle s'agitait, tant et plus, en d'habiles mouvements ondulatoires des reins, de sorte que le banquier comprit qu'il ne tiendrait pas plus de quelques secondes. Son plaisir montait déjà le long de son sexe, le faisant palpiter par saccades tandis qu'il heurtait le fond du vagin, et soudain il se vida dans un immense soupir, sans s'apercevoir que la rousse l'avait repoussé brutalement d'un geste puissant, et que sa semence se répandait simplement sur la moquette de son bureau, jaillissant d'un membre déboussolé qui s'agitait et arrosait dans tous les sens. En fait, le banquier ne reconnaissait absolument pas dans le plaisir qui l'envahissait la jouissance classique de ses étreintes. Non, c'était autre chose dans lequel il glissait inexorablement, une sorte de cocon géant qui ressemblait au paradis. Il crut entendre un son de cloches, puis il tomba dans quelques mètres de duvet de canard, du moins c'est ainsi qu'il imaginait la cause de ses sensations extraordinaires. Puis une main ferma ses yeux en lui commandant de dormir comme un bienheureux. Il n'attendait que cette injonction pour tout lâcher, ce qu'il devinait était bien trop beau pour qu'il pût y renoncer. Il devint mou, entièrement mou, complètement mou. Il trouva que c'était bon d'être une larve, avec des sensations larvaires, ou celles d'un nouveau-né qui retournerait dans le ventre dont il venait d'être expulsé. Oui, il retournait chez maman, quel bonheur !

Frida Weintrop retira lentement du gras de l'épaule la seringue qu'elle y avait plantée. Après quoi, elle se dégagea du corps qui pesait sur elle.

— Sale cochon ! gronda-t-elle. Si je le pouvais je t'enfoncerais dans tes toilettes et je tirerais la chasse.

Elle se releva, s'épousseta, tira sur sa jupe, flanqua quelques bons coups de pied dans le flanc dépenaillé du banquier, s'installa dans son fauteuil devant l'écran. Parfait. La liste des noms et des codes était encore sur l'écran, cet imbécile avait déverrouillé l'accès au fichier central de la banque, elle n'avait plus qu'à se servir. Elle sortit un petit ordinateur de sa serviette, le brancha sur l'ordinateur de bureau du banquier et lança la copie des données, tout de suite interrompue par un « no access ».

Furieuse, elle se releva pour aller décocher quelques coups de pied supplémentaires dans les cuisses du corps inanimé du banquier, songeant un instant à manipuler le coupe-papier acéré du bureau pour des usages peu orthodoxes mais y renonça. Elle le fouilla en vain, puis, munie du coupe-papier, força le seul tiroir du bureau fermé à clé. Elle passa la main en aveugle sur les parois du tiroir, puis dans le fond, puis dans le haut, avant de sentir un petit papier qu'elle détacha. Elle haussa les épaules.

— Tous des idiots sans cervelle. Depuis que tout est mémorisé les gens n'ont plus aucune mémoire et notent leurs secrets soi-disant les mieux gardés, de peur de les oublier.

Elle tapa le nouveau code sur le clavier et soudain le flux de données s'engouffra dans son petit ordinateur. Pendant que les engins travaillaient pour elle, elle déshabilla entièrement le banquier, prit dans son sac à main une paire de ciseaux et entreprit de découper méthodiquement les vêtements du banquier en tout petits morceaux qu'elle flanqua dans la poubelle.

— Ce qu'un homme nu peut être moche et ridicule ! fit-elle en le regardant avec tout le mépris dont elle était capable.

Elle revint vers l'ordinateur. Le transfert des données était presque terminé. Elle cliqua sur « comptes particuliers ». Une nouvelle liste de données apparut, entièrement codée. Elle haussa les épaules. Décrypter n'était pas son boulot, l'informaticien du gang se débrouillerait. Mais lorsqu'elle voulut charger ce deuxième cycle de données, « no access » apparut de nouveau. Elle réfléchit. Elle ne disposait que d'un seul code. Il n'y avait pas d'autre petit papier dans le tiroir qu'elle avait forcé. Donc, vu les capacités de mémoire de cet imbécile, le nouveau code dont elle avait besoin devait figurer sur le même post-it qu'elle avait en main. Elle l'examina.

Puis tapa le code à l'envers. Ce n'était pas bon. Puis elle fit une opération de symétrie en commençant par les deux bouts de la ligne de code. Docile, l'ordinateur enclencha cette fois l'opération de copie.

— Quel con. Mais quel con ! Je vais laisser le papier bien en évidence, avec son écriture. Ses supérieurs vont être ravis des compétences de ce monsieur.

Elle prit le papier, le déplia, après avoir tracé quelque chose au dos, et

l'attacha par un trombone dans la chevelure du banquier inanimé.

Lorsque la mémoire de son petit ordinateur eut chargé toutes les données, elle débrancha, réemballa, se dirigea vers la porte. Auparavant, elle pécha dans son sac la petite culotte de dentelles qu'elle avait enlevée avant sa visite, et la glissa entre les doigts de Serge de Kosta. Elle s'éloigna de quelques pas, sortit son téléphone portable et prit quelques clichés sur lesquels on reconnaissait nettement le visage de l'homme d'affaires. Devant la porte elle se retourna, et parcourut toute la scène d'un œil aigu. Elle fut satisfaite de son examen. S'il gardait son poste après ce coup-là, c'est qu'elle n'était plus la reine de l'arnaque.

Elle ouvrit la porte du bureau, refit en sens inverse le trajet qu'elle avait soigneusement mémorisé et parvint dans le hall d'entrée où la brune petite hôtesse se leva, perplexe.

— Madame, vous devez être accompagnée de votre interlocuteur. Un instant s'il vous plaît !

L'hôtesse décrocha le téléphone pour appeler Serge de Kosta. Sans obtenir de réponse. Frida Weintrop se rapprocha, son sourire le plus aimable aux lèvres, et fit en connivence :

— Je crois bien avoir entendu la porte des toilettes quand je l'ai quitté. Attendez quelques minutes mais ouvrez-moi, notre passionnante discussion m'a mise un peu en retard.

— Désolée, madame, mais je dois me conformer strictement aux règles de sécurité de l'établissement. Ne vous inquiétez pas, je vais appeler l'un de nos agents de sécurité, il vous conduira.

Comme elle se penchait pour trouver le bouton rouge sous son comptoir, elle ne comprit pas ce qui lui arrivait. Tout son corps vibra avant de s'effondrer mollement sous l'atemi que venait de lui administrer la rousse. Cette dernière ne perdit pas de temps. Elle passa derrière le comptoir, souleva sans effort apparent le corps de la petite brune pour le balancer plus loin, et déverrouilla elle-même la porte d'entrée. Mais elle devait passer un sas, et les choses se gâtèrent. Sorti d'une porte habilement masquée dans la paroi du sas, un garde apparut. Il devait avoir été prévenu, elle ne savait comment, mais elle entendit distinctement, venue du bureau du garde, une discrète sonnerie d'alarme. Comment était-ce possible ? Elle n'entrevoyait qu'une solution : un dispositif intégré dans les banques de données de l'établissement avait signalé l'opération de copie à laquelle elle s'était livrée. Mais il y avait un problème plus urgent à régler : celui du garde qui s'avavançait vers elle, la main posée sur son revolver de ceinture. Il n'était plus temps de finasser. Elle aurait bien souhaité que tout se passât mieux, pour elle comme pour la famille du gardien... Elle sortit un petit automatique noir de son sac, qui ne fit qu'un chuintement, presque en phase avec l'air de stupéfaction du garde, qui ne put pas contempler très longtemps la rosace de sang qui se déployait en corolle sur sa chemise puisqu'il s'effondra dans un bruit mat. Elle l'enjamba,

parcourut du regard la petite pièce du garde, s'approcha des appareils noirs qui garnissaient l'un des murs, pressa des boutons à une vitesse phénoménale. Deux disquettes parurent lui jaillir dans la main. Elle arracha également les clés USB qu'elle put repérer et sortit dans la rue, en s'efforçant de garder un pas de promeneuse. Une fois passé l'angle du premier carrefour, une voiture noire glissa sans bruit le long du trottoir, une portière s'ouvrit, elle s'engouffra en voltige avant que le véhicule ne reparte en faisant hurler les pneus.

Derrière la vitre fumée, elle se laissa aller, tâchant de se libérer de l'extrême tension des dernières minutes.

— Tout est nickel ? questionna celui qui lui avait ouvert la porte.

C'était un homme au visage dur, aux longs cheveux noirs qui lui pendaient presque jusqu'aux épaules, aux yeux bleus étincelants, au sourire de loup derrière une barbe de trois jours.

Frida Weintrop le regarda avec des yeux élargis.

— Un petit pépin...

— Mais quoi encore ? aboya le grand brun.

— Le garde...

— Ah ! Il est passé de l'autre côté ?

— Oui, Peppo. Il a failli m'avoir.

Le dénommé Peppo ricana :

— Toi, t'avoir ? Il faudrait se lever de bonne heure, n'est-ce pas, Aldo ?

Pour toute réponse, le pilote de la berline, concentré sur sa conduite, émit un grognement.

— Peppo...

Elle le regardait d'un air égaré.

— Tu vois, fit Peppo mi-agacé, mi-excité, ça continue de te porter à la peau hein, ce genre de coup.

— Alors fais ce qu'il faut bon sang !

En même temps qu'elle proférait ces derniers mots sur un ton suraigu, elle prit Peppo aux épaules. Ce dernier soupira.

— Aldo, aveugle le rétroviseur s'il te plaît !

— Ça va ça va je ne suis plus au berceau chez la mamma hein ?

Pendant ce temps, Frida s'était agenouillée sur la large banquette de la berline, et elle tremblait sur ses genoux. Peppo s'était dégrafé, il se mit derrière elle et l'embrocha d'un coup. Elle eut un hurlement :

— Oh mon Dieu il n'y a que toi pour être aussi dur ! Vas-y, défonce-moi !

— Inutile de mêler Dieu à tes cochonneries, j'ai horreur du blasphème. Toi seule es responsable de ton cul en chaleur, mais je te jure que si ton banquier t'a trop chauffée et a laissé des traces, je te serrerai le cou, tu sais ce

que ça veut dire ?

— Peppo ! fit Frida dans un souffle à peine audible car déjà montait en elle un orgasme dévastateur, il n'y a que toi, tu le sais. Ce salaud a dispersé son foutre tous azimuts, et je plains la femme de ménage qui...

— Ferme-la, Frida.

La recommandation était inutile. La vague passait, secouant tout le corps de la rousse, la transformant en une machine à cracher des hurlements à répétition, tandis qu'au volant, Aldo secouait la tête.

— Bon sang elle ne pourrait pas avoir le plaisir un peu plus discret ?

Un coup de Peppo sur le sommet du crâne le sonna et lui fit faire une embardée. Il remballa sa rage et prit un virage serré, dans l'intention évidente de séparer brutalement les amants. Mais Peppo souriait, les doigts plantés dans les hanches de Frida, et le coup de volant n'eut pour effet que de faire jaillir de son sexe tendu tout le désir qu'il avait, encore et toujours, pour cette folle dont la détermination et le sang-froid dans l'action lui faisaient parfois peur. Frida exultait, enserrant le membre qui la perforait avant de consentir finalement à le lâcher et de se remettre sur ses fesses, haletante, épanouie, prête à tuer à nouveau uniquement pour sentir son désir décuplé par les dangers auxquels elle s'exposait pour Peppo. C'est Aldo qui eut le mot de la fin :

— Putain je vais encore passer une heure à récupérer le cuir de la banquette !

CHAPITRE II



Frida Weintrop était à peine sortie de la banque privée que le bureau de Serge de Kosta était déjà envahi par toute une foule, parmi laquelle on trouvait son assistante, un collègue fondé de pouvoir qui travaillait dans le bureau à côté, et le président de la banque, Franz von Klarwies, de nationalité autrichienne, né sous une bonne étoile quand on est destiné à être banquier, puisqu'il était originaire du Liechtenstein, paradis fiscal s'il en est. Et il en est ! Il faut être bien naïf pour croire que quelques mots prononcés dans une quelconque assemblée (quelle que soit son autorité morale ou politique) suffisent à barrer d'un trait de plume l'existence des paradis fiscaux. Le nombre des gogos paraît être proportionnel à l'énormité des mensonges. Les types qui ne réussissent pas sont ceux qui ne mentent pas assez et pas assez fort. Franz von Klarwies savait tout cela. Lui avait réussi. Il avait encore un petit castel à Vaduz, bâti sur un contrefort de la vallée, mais il trouvait la capitale alpine bien trop étriquée et s'était offert une somptueuse demeure sur les bords de l'Inn, à Innsbruck, la capitale du Tyrol. Il dirigeait depuis deux ans l'antenne parisienne d'une banque autrichienne, par laquelle il faisait transiter de gigantesques opérations d'achats de terrains en Sibérie.

On reviendra plus tard sur les circuits compliqués et parfaitement tordus de ces affaires, mais pour l'heure, le président de la banque, aussi effaré que ses subordonnés, regardait son directeur adjoint se relever péniblement sans s'être rendu compte qu'il était nu, encore à moitié dans les vapes. Frida Weintrop aurait pu s'éviter la peine de découper les vêtements du banquier pour l'empêcher de se rhabiller, si elle avait su que tout allait être découvert si vite, mais enfin, comme elle ne laissait jamais rien au hasard, elle était tout de même l'auteur de cette scène cocasse, surtout dans le milieu de la haute finance, scène où l'on voyait quelques personnages bien mis fouiller un bureau de fond en comble pour trouver de quoi couvrir la nudité d'un de leurs pairs !

L'assistante eut l'idée de vider la corbeille à papier sur la moquette, tandis

que le président de la banque, voulant ramasser l'un des morceaux de tissus qui s'étaient répandus, se poissa le doigt dans une matière visqueuse qu'il porta à ses narines avant de hurler : « Le salopard. Avec qui a-t-il forniqué, cet âne ? » Comme il portait son regard sur l'assistante, cette dernière qui n'en pouvait mais, rougit affreusement :

— Monsieur le Directeur... monsieur le Directeur...

Mais elle était incapable de poursuivre, étouffée par une honte d'autant plus tenace qu'elle venait de l'innocence même (en tout cas en la circonstance présente !).

— Nom d'un chien ! poursuit le président, au lieu de faire votre mijaurée, trouvez-moi donc une serviette de bain quelconque et drapiez-en ce malheureux !

L'assistante se trouva bien heureuse de pouvoir disparaître un moment dans les toilettes proches, de se poudrer rapidement le nez et les joues avant d'en revenir avec un tissu qui tenait plus du grand mouchoir que de la sortie de bain, mais, à la guerre comme à la guerre. Serge de Kosta, qui était maintenant debout, s'était rendu compte de sa tenue, et ressemblait davantage à un pied de tomates en été qu'à un homme. Il s'empara du tissu qu'on lui proposait et vit son patron lui tendre la main :

— Donnez-moi ça ! À moins que vous vouliez l'ajouter à votre déjà riche collection ?

Ebahi, Serge de Kosta resta le geste en suspens, jusqu'à ce qu'il aperçoive la petite culotte à dentelles vert tendre passée à son poignet comme un bracelet... ou un trophée. De rouge, il devint pivoine (mais le lecteur est libre d'imaginer une pivoine d'un mauve presque noir ou une blanche).

— Je ne comprends pas...

Le président s'empara délicatement du sous-vêtement féminin.

— À mon avis, il n'est pas à votre taille et vous serait inutile. Essayez donc de vous voiler quelque peu avec cette serviette, faites quelque chose, bon sang...

Franz von Klarwies s'interrompt, s'approcha de son subordonné et lui arracha une mèche de cheveux avec le post-it qui s'y collait.

— Qu'est-ce que c'est que ça encore ? Vous vous croyez décidément à Carnaval.

Il lut le papier et pâlit.

— Les codes d'accès de votre ordinateur ? Voulez-vous m'expliquer ?

C'est alors – toute la scène n'avait pas duré cinq minutes – qu'un planton essoufflé et terrifié s'encadra dans le chambranle.

— Monsieur, monsieur !

— Eh bien quoi ?

— Karl ! Il est... il est mort. Il a été abattu.

La nouvelle n'était pas plus tôt tombée que le fondé de pouvoir s'approcha à son tour.

— Monsieur, je vous conseille de jeter un coup d'œil sur le poste informatique de notre collègue.

Franz von Klarwies passa derrière le bureau. Une fenêtre de l'écran, en surimpression sur un listing, semblait le narguer : « copie terminée ».

Il n'était pas arrivé à ce poste sans un certain nombre de qualités. Et la première d'entre elles était la légendaire rapidité de ses décisions.

— Fermez toutes les issues de la banque, je veux le personnel rassemblé dans son entier dans le hall dans cinq minutes.

En fait, à cette heure-ci, et faute de client, le personnel se réduisait à dix personnes : du personnel de secrétariat, auquel il fallait ajouter, outre Serge de Kosta encore en petite tenue, deux fondés de pouvoir, un analyste spécialiste des placements financiers, et deux assistantes, celle du président et celle de De Kosta. Quant au garde, il faisait partie d'une agence privée de sécurité à laquelle la banque achetait quelques services.

Dans le hall, l'atmosphère était pesante. Probable que les pieds du garde, et la flaque de sang qui s'élargissait sur les dalles de marbre de l'entrée, y étaient pour quelque chose. On dut apporter des chaises pour les dames, qui prirent place immédiatement le dos tourné. Il existe des âmes sensibles, d'autres mieux trempées... ou fascinées par la vue du sang, allez savoir, fixaient le corps du garde. S'il y avait eu un témoin extérieur à la banque, il eût été plus que frappé par la solitude dans laquelle on laissait ce pauvre corps d'où la vie s'était enfuie, ce pauvre mort qui ne réclamait plus qu'un peu d'attention et de respect. Et ce même témoin extérieur se fût très certainement écrié : « mais enfin, êtes-vous devenus tous fous ? Songez-vous bien où est votre devoir ? Appelez le SAMU et la police immédiatement... » et autres saines réactions qui, cher lecteur, vous sont très certainement déjà venues à l'esprit. Hélas, il n'y avait pas de témoin extérieur.

Tous ceux qui étaient là travaillaient corps et âme vendus aux profits d'une banque qui n'avait qu'un seul dieu et ne connaissait qu'une seule réalité : l'argent, moyen et fin de tout, source et but, départ et arrivée, chemin et destination à la fois. Le corps du gardien n'était donc qu'une énorme incongruité, une mauvaise blague faite à la banque.

Il y eut pourtant une âme sensée pour dire qu'il fallait immédiatement décider d'appeler ou non la police, vu que la rigidité cadavérique, hein ! Aujourd'hui, la police scientifique pouvait déterminer l'heure d'un décès avec une précision diabolique.

— Parce que vous voyez un moyen de ne pas prévenir la police, monsieur Haffner ?

L'interpellé rougit mais se tut.

— La chaudière ? Vous pensiez à la chaudière de l'immeuble ? Voyons, nous ne sommes pas des monstres. Sophie va prévenir la police...

Il se tourna et se retourna. La colère montait en lui.

— Himmel ! Où est Sophie ? Est-ce une banque ou une entreprise de disparitions que je dirige ?

Quelqu'un eut l'idée de contourner le comptoir de l'accueil. Sophie gisait, inconsciente, la tête sur une pile de chemises, les jambes grotesquement relevées, la jupe retroussée sur la figure, un string décoré d'une rose rouge cachant à peine ses appas, moulant plutôt son mont de Vénus comme un fruit gorgé prêt à éclater. Le président se pencha par-dessus le comptoir, hocha la tête.

— Je n'aurais jamais pensé qu'elle avait d'aussi jolies jambes, fit-il froidement. Quelqu'un veut-il bien la relever et me faire un bulletin de santé ?

On alla allonger Sophie sur l'un des canapés de l'accueil, où elle se mit soudain à respirer de façon saccadée, ouvrant les yeux, le regard encore vide.

— Bien, dit le président. Ce sera donc vous, Hilde, qui téléphonerez à la police. Auparavant, mettons-nous d'accord, mais écoutons ce que Serge de Kosta a à nous raconter de ses aventures. Serge c'est à vous, mais... je n'aimerais pas beaucoup vous prendre en flagrant délit de mensonge. Parlez !

Le directeur adjoint raconta l'histoire, en tout cas les parties de l'histoire dont il se souvenait. Il ne croyait pas avoir jamais vécu de pareille épreuve : narrer à moitié nu, à son patron, devant les employés réunis, une histoire de séduction qui était allée jusqu'au bout, au détriment des secrets les mieux gardés de la banque.

Lorsqu'il eut achevé son récit, il y eut un silence général, personne n'osant donner son avis avant le président. Ce dernier manipulait le post-it d'un air furieux, lorsqu'il le retourna. Il lut deux chiffres formant le nombre 69.

— Qu'est-ce que cela, Serge ? Encore un code ? À deux chiffres, je vous le casse en quelques minutes moi, ce code-là.

— Montrez-moi, patron... Non, je ne comprends pas. Ce n'est pas mon écriture. Je n'ai jamais vu ces deux chiffres. Ce doit être cette folle qui les a tracés.

— 69 ? Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Que vous avez fait 69 tous les deux, avant qu'elle ne vous envoie dans les limbes ?

— Patron...

— Taisez-vous. Je vous veux dans mon bureau dans dix minutes. En attendant, il faut affronter la situation... Il se prit la tête dans les mains, un bref instant, signe intense de concentration chez lui, et les autres ne pipaient mot, suspendus aux lèvres du président.

« Nous sommes en face de deux problèmes bien distincts. L'un est public,

en tout cas nous n'avons aucun moyen d'empêcher qu'il le devienne, c'est le meurtre du garde. Nous allons nous comporter de manière strictement légale. Hilde, allez tout de suite appeler la police. Le second problème ne concerne que la banque. Qui nous veut du mal ? Qui nous a envoyé cette rousse diabolique qui a copié nos fichiers ? Je ne vous cache pas que, sans préjuger des recherches auxquelles va se livrer la banque, nous devons attendre que les détenteurs de nos secrets prennent contact avec nous. Nous ne savons pas ce qu'ils veulent. Mais moins la police en saura là-dessus, mieux nous nous porterons. Nous n'évoquerons pas les fichiers volés, nous savons seulement que cette femme, après avoir agressé notre directeur-adjoint, a tenté de casser les codes de notre système informatique, sans y parvenir. Heinrich, notre informaticien, est déjà à l'œuvre pour effacer les traces de cette copie. Et maintenant, tous au travail. J'attendrai personnellement la police dans le hall. Quant à vous, Serge, trouvez-vous de quoi mieux vous couvrir mais ne jetez pas vos vêtements taillés en pièces. Il faut les montrer à la police, cela peut fort bien les aiguiller sur une fausse piste.

Resté seul dans le hall, le regard du président se fixa sur Sophie, toujours allongée sur le canapé. Elle avait encore la tête pleine du brouillard que lui avait mis l'atêmi de Frida Weintrop. Sa jupe avait été rabattue sur ses cuisses de façon plus décente, mais la position abandonnée de Sophie, une jambe pendant sur le sol, l'autre repliée, ne laissait pas de rendre songeur le président de la banque. Il s'assit sur le rebord du canapé et fit glisser sa main sur le genou de son hôtesse.

— Sophie, mon pauvre petit, que vous a-t-elle fait ?

Et il laissait sa main errer sur la peau nue, à la lisière de la jupe. Sophie était à la fois effarée, assommée, soumise, sans force, laissant un joli train de frissons la parcourir doucement, vague après vague, dans une somnolence bienheureuse. C'était tout de même le patron, le grand patron, qui s'occupait d'elle si paternellement. Oui, c'est ainsi que l'aurait consolée son père. Quoique, non, ce n'était pas sûr. Est-ce que son père aurait laissé sa main s'avancer aussi loin sous la jupe. Elle soupirait d'aise. Elle ne voulait rien savoir. Elle voulait s'endormir. Rêver. Elle rêvait de doigts agiles qui épousaient les formes que lui dessinait le string. Elle ne savait plus si elle rêvait. Elle avait les yeux fermés, que pouvait-elle y faire ? Le président Franz von Klarwies lui, rêvait d'une petite rose rouge aperçue au milieu d'un string, une rose qu'il avait envie de revoir pour en compter les pétales. Mais il entendit un crissement de freins dans la rue et, par la double porte vitrée, il aperçut deux hommes qui s'avançaient en grande hâte. Il soupira, se leva, contempla Sophie en se disant : « que de temps perdu ! » Mais, songea-t-il aussitôt, ce temps perdu pouvait certainement se rattraper.

Il alla ouvrir aux policiers.

CHAPITRE III



Géraldine soupirait. Elle était étendue sur le dos, chez elle, cuisses ouvertes, et, dans le miroir de l'armoire, elle contemplait une scène étrange : deux jambes magnifiques entre les siennes, des fesses dignes de la statuaire antique, une chute de reins admirablement creusée, un dos... et plus rien, car le reste, épaules et tête de celle à qui appartenaient les jambes étaient cachés sous une ample jupe étalée sur le lit. Quand elle regardait le renflement de sa jupe entre ses cuisses, elle devinait la tête de Liselotte, son amour, son amour toujours neuf et permanent, Liselotte, comme elle entièrement « féminophile » comme disait Géraldine, détestant les autres mots qui désignent les femmes qui s'aiment entre elles, oublieuses des hommes. Encore que Géraldine n'était pas tout à fait sans admirer certains hommes, au premier rang desquels son chef, le beau commandant Boris Corentin, lui aussi de la section Reine de la BRP, anciennement Brigade Mondaine. Si elle avait dû pour une raison quelconque renier ses amours féminophiles pour rentrer « dans le rang » c'est évidemment avec Boris qu'elle aurait franchi le pas, elle avait d'ailleurs été bien près de le faire au cours d'une de leurs précédentes enquêtes. En revanche, le capitaine Aimé Brichot, Mémé pour les intimes, bras droit et ami de toujours de Boris, la laissait parfaitement indifférente. Sur ce plan-là. Car pour le reste, après une période d'acclimatation pendant laquelle tous deux s'étaient regardés en chiens de faïence, Brichot ayant secrètement peur que cette nouvelle venue dans la Brigade n'accapare son cher commandant, un courant de forte sympathie et estime mutuelle avait fini par passer entre les

deux policiers, Brichot n'ayant plus à reprocher à Géraldine que son langage parfois un peu vert.

Mais ce n'était certes pas à cela que Géraldine, allongée, écartelée, songeait, en contemplant la houle des mouvements de tête de Liselotte Faarup, sa belle Suédoise. La policière était maintenant parcourue de soubresauts de plus en plus violents, et elle cessa de se retenir, laissant venir le plaisir, l'accompagnant de gémissements voluptueux qui parvenaient à sa compagne à travers le tissu de la jupe et créaient une véritable émulation chez cette dernière, caresse après caresse, succion après succion, jusqu'à ce que Géraldine lui donne à boire tout ce que Liselotte parvenait à extraire d'elle, tandis qu'elle serrait involontairement les cuisses contre les joues et les fossettes de la Suédoise. Elle entendit un rire perlé suivi d'un « arrête, tu veux donc m'étouffer ! » Elle desserra aussitôt ses jambes, rabattit les pans de sa jupe sur le haut de sa poitrine tandis que Liselotte relevait la tête et la regardait, souriante, les lèvres luisantes. « Embrasse-moi », souffla Géraldine presque timidement, et remontant par reptation sur le corps de son amoureuse, Liselotte vint poser ses lèvres sur celles de son aimée. C'est alors que le téléphone sonna.

— Non, ne réponds pas Liselotte !

— Allons allons pas de caprice, tu as eu ton content, non ?

— Moi oui, mais toi ?

Le regard de Liselotte vacilla.

— Nous verrons plus tard !

Elle décrocha, eut une longue conversation en allemand puis revint s'asseoir sur le bord du lit.

— C'était une amie autrichienne.

Géraldine lui jeta aussitôt un regard soupçonneux.

— J'ignorais que tu avais une amie autrichienne ! Comment est-elle ?

Liselotte prit une expression rêveuse.

— Absolument sublime, indescriptible, à la fois douce et énergique, fine et plantureuse, élégante et chienne, charmeuse et...

Géraldine lui mit la main sur la bouche et la renversa. Elles se battirent un moment sur leur couche avant que la policière ne réussisse à renverser la Suédoise sur le dos, à s'introduire de force entre ses cuisses serrées pour la mordre doucement. Liselotte s'abandonna aussitôt.

— Oh non !

Mais elle jouit instantanément, comme une fontaine, devinant que Géraldine n'en perdait rien, ce qui eut le don de la rendre folle. Elles finirent épuisées, abandonnées l'une sur l'autre, jusqu'à ce que Liselotte murmure :

— Il faut s'habiller.

— Mais pourquoi ?

— J'attends Hilde.

— Comment ça, Hilde ?!

— Mais enfin, mon amie autrichienne.

— Tu l'as invitée ici ?

— Mais oui ! Elle était tout près d'ici quand elle m'a appelée, et plutôt inquiète. Elle sait que tu es dans la police et à mon avis, l'histoire qu'elle veut me raconter t'est tout autant destinée.

Géraldine eut un merveilleux sourire.

— Oh chic alors, je vais faire la connaissance de cette femme absolument sublime, aussi douce qu'énergique, aussi fine que...

Mais Géraldine ne put continuer. Difficile quand on a reçu un coup de polochon dans le visage et qu'on est renversé par une furie étouffée par le rire. Pourtant, tous les jeux ayant une fin, elles se relevèrent brusquement avec un ensemble parfait, remirent de l'ordre dans leur toilette, et quand on sonna à la porte, elles avaient retrouvé un état plus serein, quoique certaines rougeurs sur les joues et certaines palpitations des petites veines sur la tempe eussent trahi aux regards attentifs ce qui venait de se passer entre elles.

Quand Liselotte ouvrit, Géraldine, qui s'était placée un peu en retrait, faillit pousser, à la garçonne, un long sifflement. La créature qui venait d'apparaître le méritait, après tout. Une opulente chevelure auburn lui descendait sur les épaules, encadrant un visage d'une extrême finesse, mais sans maigreur, car les joues étaient pleines, le menton, quoique bien dessiné, était dépourvu d'arête trop aiguë, le front était haut... une Autrichienne de classe, typée, de taille moyenne, avec une poitrine aux globes serrés, une taille légère, une souplesse dans la démarche lorsque Hilde franchit le seuil, saluant Géraldine un peu médusée sous le regard goguenard et attentif de Liselotte.

— Eh bien, Liselotte, pourquoi ne m'as-tu pas présenté Hilde plus tôt ? Enchantée, Hilde.

— Tu sais, fit Liselotte pensive, elle est des nôtres...

Aveu qui embarrassa soudainement Géraldine, car il décalait l'atmosphère, faisant de cette rencontre apparemment organisée dans l'urgence une sorte de rendez-vous sinon intime en tout cas ambigu. Liselotte souriait, embrassait Hilde avec effusion sous le regard perplexe de sa compagne. Étaient-ce les retrouvailles avec une ancienne aventure ? Géraldine se promit de tirer la chose au clair.

— Hilde, fit Liselotte, je te présente Géraldine, une as de la Brigade de Répression du Proxénétisme. Et aussi ma compagne.

Sans façon, l'Autrichienne se jeta au cou de la policière, s'attardant une seconde de trop après la pression conjuguée de deux poitrines qui trouvaient sans doute avantage à estimer directement leurs proportions.

— Bon, fit Liselotte toujours très pudique, asseyons-nous et buvons. Du champagne à cette heure-ci.

Personne ne trouvant d'objection à la proposition, elles s'assirent et sirotèrent rapidement une première coupe. Après quoi Liselotte se tourna vers son amie.

— Hilde, tu peux parler tranquillement. Rien ne sortira d'ici.

Après une brève hésitation, Hilde se mit à décrire dans le menu détail la scène qu'elle venait de vivre à la banque, jusqu'à l'arrivée des policiers et l'interrogatoire du personnel. Quand elle eut fini, elle regarda Géraldine comme si elle attendait de cette dernière la résolution de l'affaire en trois coups de cuiller à pot. Quant à Géraldine, elle faisait la moue.

— Je ne vois pas très bien en quoi cette affaire peut concerner la BRP. La police judiciaire est sur place, l'enquête suit son cours, et ce n'est pas parce qu'un dirigeant de banque a été surpris nu une petite culotte à la main qu'il y a crime sexuel.

Elle vit l'Autrichienne papillonner des cils.

— À moins Hilde – si je puis vous appeler ainsi – que vous ne nous disiez qu'une partie de la vérité...

Hilde rougit, et Liselotte posa sa main sur le bras de son amie.

— Parle, ne crains rien.

Quant à Géraldine, elle fixait d'un regard froid la main de Liselotte palpant le bras de l'Autrichienne. Elle se pencha en avant, et, défiant sa compagne du regard, posa sa main sur l'autre bras de Hilde, caressant le poignet tout en lui disant :

— Parlez, Hilde, puisque votre amie vous y invite.

Elle avait lourdement insisté sur le « votre amie ».

Sollicitée de façon aussi douce, Hilde se sentait toute molle et n'aurait souhaité qu'une chose : s'allonger et dormir un peu, après les émotions de la journée. Mais elle se reprit :

— Il faut que vous sachiez qu'une partie des transactions de cette banque est soigneusement dissimulée. À vrai dire, tous ses employés sont liés par une sorte de secret, d'autant plus étroitement qu'ils sont tous fortement intéressés aux activités de l'établissement. Personne ne parle, depuis des années, c'est l'omerta.

— Personne, sauf toi, fit Géraldine avec une ironie qu'elle tempéra de son brusque tutoiement, ce qui fit hausser les sourcils de Liselotte.

— Sauf moi, oui... Elle hésita puis se lança. J'ai été muette pendant des années, je ne le suis plus.

— Alors, donne-moi tes raisons.

Hilde pâlit soudainement, et Liselotte lui versa une deuxième coupe de

champagne qu'elle avala en quelques gorgées.

— Si l'on apprend que j'ai parlé, je ne donne pas cher de ma peau. Leur organisation me tuera.

— Parle, fit Géraldine fermement. Il n'est plus temps de reculer et rien, je te le répète, ne sortira d'ici qu'on puisse te mettre sur le dos.

Hilde parut brusquement se jeter à l'eau, et ses confidences se firent abondantes au point que sa voix précipitée en tremblait.

— Il faut savoir que les transactions menées depuis l'Autriche et la France par la banque concernent des achats de gigantesques surfaces de terre en Sibérie. Pour les Chinois.

— Comment cela, pour les Chinois. Tu te moques de nous !

— Mais non. Le développement de la Chine est si important, si rapide, que son gouvernement sait aujourd'hui ne pas pouvoir continuer à avancer, dans les prochaines années, sans s'étendre au-delà des frontières sino-russes. Des transactions secrètes sont menées entre la Russie et la Chine, qui permettent à la première d'acheter des hectares en Chine, et à la seconde d'acheter d'immenses surfaces vierges en Sibérie. Derrière se cache un gigantesque plan qui permettrait aux deux pays de bâtir la plus grande force politico-économique de demain. Au cœur de ces transactions, trois banques, dont la nôtre.

Liselotte et Géraldine écoutaient la jeune femme effarées, pas loin de penser qu'elles étaient plongées dans un scénario dément de politique-fiction.

— Mais, fit Géraldine passablement énervée, en quoi ces visées géostratégiques – à supposer qu'elles soient vraies – nous concernent, et en quoi expliquent-elles ton comportement et ta décision de parler.

— J'y viens, fit Hilde soudain très lasse. Toutes ces transactions, dans lesquelles naviguent un certain nombre de crabes sortis des paniers de diverses mafias, la russe et la chinoise notamment, s'accompagnent de transactions collatérales. Ma sœur a été prise dans ces transactions. En tous cas, j'en suis à peu près certaine.

— Mais quel rôle joue ta sœur là-dedans ?

— C'est une victime. Elle était jusqu'il y a trois mois la compagne de Franz von Klarwies, le président de la banque. Il avait fait sa connaissance un jour où elle était de passage à Paris pour venir me voir, et je l'avais invitée à participer à une fête que donnait l'établissement. Ce jour-là, j'aurais mieux fait de rester couchée. Bref elle lui a plu, et quand quelque chose ou quelqu'un plaît à Klarwies, il l'obtient. Cela n'a pas duré longtemps. Il s'est lassé d'elle, l'a renvoyée en Autriche. Seulement, depuis, elle a disparu. Personne ne l'a vue réintégrer son appartement d'Innsbruck et elle ne répond plus aux appels. J'ai prévenu la police autrichienne qui a mené une enquête, mais vous savez bien comment sont traitées les disparitions dans la plupart des pays. Si l'on veut disparaître, et que l'on est blanc-bleu, on en a parfaitement le droit. Les

recherches ont cessé assez rapidement. Mais je crois savoir où elle se trouve.

— Où donc, dis-nous ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de transaction collatérale dans laquelle elle aurait été prise ?

— Il va falloir que je vous raconte une autre histoire ahurissante. Libre à vous d'y croire ou non. Mais les dirigeants de cet immense projet de longue haleine ont besoin d'hommes... et de femmes, pour peupler la Sibérie. On rassemble des hommes... et des femmes, en prévision de cette émigration nouvelle. Ce sont des Chinois et des Russes, mais aussi des hommes et des femmes de toutes nationalités, dans le but de créer un nouveau peuple qui mêlerait les meilleurs sangs...

— Tu te rends compte de ce que tu nous racontes ? Tu es folle ? Ce que tu nous racontes est finalement aussi horrible que l'idée nazie de garder la pureté de sang de la race aryenne !

Hilde se mit à sangloter : « Je savais que vous ne me croiriez pas. Et il est vrai que c'est difficile à croire. »

— Hilde, fit Géraldine, si ce que tu racontais était vrai, les gouvernements ou les ONG ou quiconque d'autre auraient tiré la sonnette d'alarme. Une telle opération ne peut se dissimuler.

— Si, c'est possible. Habilement, les gens derrière ce projet montrent la partie émergée de l'iceberg : des colons partent de la Chine et de la Russie occidentale pour coloniser les immenses territoires déserts de la Sibérie, et ils le font tout à fait volontairement. C'est l'armée visible de l'avant-garde. Derrière suivent d'autres personnages moins reluisants. Dans un monde en pleine mutation, il se trouve toujours une cohorte d'aigrefins qui tentent d'imposer leur loi, ou plutôt profitent de l'absence de loi, qu'ils remplacent par la violence et le pouvoir. Avec toute une hiérarchie, depuis les grands patrons du banditisme jusqu'aux escrocs à la petite semaine, souvent manipulés par les gros avant d'être éliminés. Enfin, il y a l'armée des ombres, contraintes de partir, réparties par petites unités dans des structures de faible taille, enfermées, bousculées, torturées, égorgées si elles ne rentrent pas dans le rang. À votre avis, qui peut bâtir de véritables fortunes avec un pareil projet, un projet en capacité de donner à manger et à boire à tout ce que le monde du crime peut compter d'activités diversifiées ?

Géraldine commençait d'apercevoir tout un pan de la sordide réalité dont Hilde déroulait le tableau devant elles, non sans une certaine grandiloquence.

— Les mafias engagées dans la traite des êtres humains, enfants, femmes et même hommes, sans doute...

Hilde sourit à travers quelques larmes qui perlaient encore à ses paupières.

— Bravo, Géraldine, touché ! Voilà pourquoi votre service de police pourrait être concerné. Sans pouvoir apporter de preuves, je sais que des mafias spécialisées dans la traite des êtres humains font des affaires avec la banque Aloysius, puisqu'il faut bien la nommer. Je suis aujourd'hui

convaincue que ma sœur est tombée dans les filets d'un de ces réseaux. Peut-être est-elle morte. Peut-être va-t-elle servir de chair à colon pour enfanter une nouvelle civilisation. J'ai entendu de pareils discours, je vous le jure, depuis que je travaille pour Klarwies. De beaux grands mots pour de simples histoires de fric et de pouvoir. Je n'ai aucune preuve de ce qui a bien pu arriver à ma sœur. Et j'ai peur que Franz von Klarwies porte une responsabilité dans cette affaire.

— Ta position à la banque est très délicate. Ne cours-tu pas un danger ? Et pourquoi le président ne t'a-t-il pas mise dehors, sous un prétexte ou un autre ?

— Je sais trop de choses. Je lui suis utile, et lui est beaucoup plus tranquille s'il me garde comme employée sous sa coupe.

Géraldine hocha la tête.

— À moins que la situation ne s'aggrave. Dans ce cas tu es en première ligne.

Il y eut un silence pesant, avant que Géraldine n'intervienne à nouveau :

— Comment interprètes-tu l'événement de ce jour. Le garde assassiné et la copie de fichiers de la banque Aloysius ?

— Je l'ignore. Il y a tant de salauds qui tournent autour de la manne, tant de sociétés mafieuses que les hypothèses sont innombrables : un groupe criminel mal traité par la banque et qui se venge ? Un petit malin qui pirate les fichiers de l'Aloysius... pour les lui revendre ? Un consortium du crime oublié, qui veut sa part du gâteau ? Je ne sais pas, il faut attendre. Mais il faut retrouver ma sœur !

— Tu te rends compte de ce que tu nous racontes ? C'est pour le coup que l'on pourrait inverser l'adage « Petites causes, grands effets ». Ici c'est grandes causes petits effets. Excuse-moi, je ne veux pas dire par là que la liberté et la vie de ta sœur ne soient pas les choses les plus précieuses au monde, mais avoue que cette affaire gigantesque est abordée par le petit bout de la lorgnette ! Tu nous parles d'un bouleversement aux conséquences planétaires et tu nous demandes de tirer ta sœur des griffes d'un marlou ! Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui je comprends... Mais des empires sont tombés à cause d'un simple grain de sable, et un cheval de Troie a fait basculer dans la défaite une cité toute-puissante... Et puis ma sœur représente toutes les femmes que l'on a déjà kidnappées, contraintes, et il y en a je vous jure. L'ordinateur contient des noms codés mais je sais à quoi cela correspond : des centaines de femmes...

— Mais enfin pourquoi autant ? Qu'en font-ils ? s'étonna Liselotte.

— Vous n'êtes pas sans savoir que la politique de la Chine depuis trente ans l'a conduite à une sorte de catastrophe démographique : trop de garçons sont nés tandis que l'on se débarrassait des filles.

Aujourd'hui, les hommes sont trente pour cent plus nombreux que les femmes. Aux hommes que l'on prévoit d'envoyer en Sibérie, il faut des femmes, et ce n'est pas en Chine qu'on les trouvera !

— Quelle horreur ! fit Liselotte. Géraldine, que peux-tu faire pour Hilde et pour sa sœur, et pour toutes celles qui souffrent...

— Ne rêvons pas, fit Géraldine en se tournant vers l'Autrichienne. Sincèrement, je ne vois pas comment je peux t'aider. J'en parlerai à Boris et à Mémé, sans trop d'illusions. Nous ne pouvons intervenir que dans notre domaine. Or, aucun fait délictueux n'est avéré, et de plus, ta sœur, comme toi, est de nationalité autrichienne. Comment veux-tu que nous trouvions la moindre raison d'intervenir officiellement !

Pour toute réponse, Hilde éclata en sanglots. Liselotte jeta un regard froid à sa compagne.

— Tu aurais pu lui parler sur un autre ton, Géraldine. Laisser un espoir, il doit y en avoir un.

Elle prit son amie Hilde dans ses bras et la calma, passant doucement la main dans sa chevelure opulente, tandis que Géraldine la fixait d'un regard noir.

— J'ai faim, éructa-t-elle. Mangeons !

Elle passa à la cuisine et fit un bruit infernal en bougeant les poêles et les casseroles, lâcha un verre qui éclata sur le sol carrelé. Quand elle vint servir (c'était son tour), elle les trouva toutes deux sagement installées à table, à bonne distance. Il fallut tout le repas et quelques rasades d'un bon vin rouge pour détendre quelque peu l'atmosphère. Dès le dessert avalé, Hilde battit des paupières.

— Si vous le permettez, je vais aller me coucher, je suis morte.

— Va t'allonger sur notre lit en attendant que je prépare le canapé, fit Liselotte.

Mais lorsque dix minutes plus tard, elles vinrent chercher Hilde pour l'installer au salon, elle dormait à poings fermés. Allongée sur le dos, ses cheveux répandus sur l'oreiller grège, sa jupe remontée sur deux cuisses admirables.

— On ne peut pas la bouger, fit Liselotte. On la réveillerait, la pauvre fille.

— Tu as raison. Mais par chance, elle s'est endormie au milieu du lit, répondit Géraldine.

Elles s'observèrent en silence.

— « Par chance » ? releva Liselotte. Et nous ? On peut très bien la pousser sur le côté.

— Elle est trop perturbée, rétorqua Géraldine, on la réveillerait autant que de la transporter sur le canapé du salon. Non, le mieux est que nous nous couchions à ses côtés, elle se sentira protégée, la malheureuse.

— Tu as raison, répondit Liselotte, dont l'œil parcourait la forme allongée. Elle dormira beaucoup mieux.

— Justement, déshabillons-la, fit la policière, sinon elle dormira mal.

L'une la souleva légèrement, l'autre passa le chemisier par-dessus la tête auburn, dégrafa le soutien-gorge. Chacune prit une bride du sous-vêtement pour l'ôter délicatement. Les respirations se suspendirent à la vue de deux globes de chair laiteuse, comme deux coupes renversées qui accrochaient amoureusement le peu de lumière de la rue qui passait à travers les persiennes. Puis l'une la souleva encore tandis que l'autre faisait glisser la jupe jusqu'aux chevilles. Elles lui laissèrent sa petite culotte. Chacune se déshabilla, mais aucune ne voulut passer à la salle de bains en laissant l'autre seule avec la belle endormie. De sorte que, foin des rites de la toilette, chacune se coucha délicatement d'un côté d'Hilde. La lumière fut éteinte.

Dans le noir, Géraldine songeait. Puis elle déplaça légèrement sa cuisse pour l'allonger contre celle de Hilde. Elle se demanda si Liselotte en faisait autant. Elle l'entendit questionner :

— Tu dors ?

— Non.

Le silence se fit. Géraldine se demanda quelle était la texture de la peau de Hilde. Si elle la touchait un peu, un petit peu, juste pour voir... Elle allongea la main, centimètre par centimètre sous le drap, en évitant les froissements du tissu. Et sa main déboucha soudain sur l'intérieur de la cuisse, brûlante. Tout de suite, ses doigts rencontrèrent le bord de la petite culotte. Géraldine essaya de masquer le halètement de son souffle qui se faisait plus court. Après tout, rien ne lui interdisait de franchir légèrement les limites du sous-vêtement, après quoi elle se retournerait et dormirait. Une fois ses doigts passés sous le liséré, sa main rencontra celle de Liselotte. C'est sur le bas-ventre de Hilde que les deux amies, entrelaçant leurs doigts, se réconcilièrent. Et c'est Liselotte qui murmura :

— Tu ne crois pas qu'on devrait s'occuper d'elle ? Elle en a vu de toutes les couleurs aujourd'hui, elle mérite bien une petite détente.

— Je suis d'accord pour une petite détente.

Les deux complices s'agenouillèrent de chaque côté de l'Autrichienne et se regardèrent longuement avant de s'embrasser au-dessus de ce ventre endormi qui palpitait doucement. C'était une sensation nouvelle, fascinante, de partager un plaisir qu'elles n'avaient encore jamais eu l'occasion de vivre. Elles détachèrent finalement leurs lèvres l'une de l'autre et firent descendre doucement la petite culotte de Hilde le long de ses jambes. Bizarrement, elles n'avaient eu aucune difficulté. Il semblait que Hilde se soulevait complaisamment dans son sommeil et leur facilitait la tâche. Certains sommeils ont du génie, c'est en tout cas la réflexion que se firent les deux amies lorsqu'elles furent toutes deux surprises en même temps de sentir une

main envelopper leur entrecuisse. Agenouillées chacune sur le flanc de la Transalpine, elles s'écartèrent sur leurs genoux, s'empalant chacune sur quelques doigts qui paraissaient jouer une partition de musique sur un bien étrange clavier.

— Tu crois qu'elle rêve encore ? fit Liselotte.

— On va faire comme si, non ? Tant que ce n'est que du rêve...

CHAPITRE IV



Le Diana Bar à Hall, très vieille ville aux environs d'Innsbruck, était si réputé qu'il arrivait à des Munichois de s'y rendre pour y fêter quelque événement, nonobstant les quelque cent soixante kilomètres qui séparaient la capitale de la Bavière du vieux Hall moyenâgeux où le temps semblait s'être arrêté. Hall conservait encore de son passé la tour de la Monnaie où l'on frappait monnaie il n'y avait pas si longtemps. Bâtie sur une colline qui faisait la pente des rues très raide, elle distillait un charme de province corrigé par la proximité d'Innsbruck, la capitale du Tyrol.

Hall abritait, entre autres institutions, un hôpital psychiatrique dont les pensionnaires, pour une bonne part, avaient liberté de quitter l'enceinte de l'hôpital pour se promener dans les rues ou même prendre un bus et se rendre à Innsbruck pour la journée. Il n'était pas rare de rencontrer dans les rues de Hall quelque personnage bizarre ou haut en couleurs qui vous abordait et vous

tenait d'étranges discours, ou bien vous demandait si vous acceptiez une chanson qu'il proférait alors à tue-tête.

Mais pour les gens de la nuit, Hall avait une attraction presque unique dans toute l'Europe : le Diana Bar, installé dans une cave gothique du XIV^e siècle. Une fois passé le porche, vous étiez saisi par la sereine beauté des lieux. Quelque chose comme trois mille bouteilles de toutes les couleurs scintillaient doucement sur, derrière et sous le comptoir, aux murs sur des étagères. Oui, il en fallait au moins trois mille pour permettre à celui qui officiait derrière le bar de vous offrir l'un des innombrables cocktails qui avaient fait la réputation de l'établissement. Comme toutes les réputations qui s'étaient forgées dans la lenteur du temps et la discrétion, celle du Diana Bar était inébranlable, incarnée tout entière dans les gestes du propriétaire des lieux, véritable servant d'une religion qui était celle du mélange des alcools, des saveurs, des couleurs, du sucré, du salé, de l'amer... Vous vous approchiez du bar, il vous observait, il disait « je sais ce dont vous avez envie pour commencer », ou bien « je sais ce qui vous convient à cette heure-ci », et en quelques gestes d'une rare élégance, sans qu'il eût à agiter son shaker comme le font certains barmen qui confondent cocktail et maladie de Parkinson, il vous servait un nectar que vous ne pouviez plus oublier.

La clientèle ? Des noctambules d'Innsbruck, journalistes, écrivains, comédiens, étudiants, des golden boy venus de la bourse de Munich fêter un joli coup... L'ambiance était feutrée, l'excellente musique de jazz n'était jamais trop forte qu'on fût obligé de hausser la voix pour se faire entendre de son voisin...

Pourtant, ce soir-là, le propriétaire sur le pont, qui avait fait ses classes au Harry's Bar de New York et à celui de l'hôtel Gritti à Venise avant d'ouvrir sa propre affaire dans son village natal, tout en dosant ses alcools, ne lâchait pas des yeux deux hommes accoudés à un bout du bar. S'il s'était laissé aller à son intuition, il aurait refusé de les servir. Avec sa très longue expérience de la clientèle, il avait deviné que c'étaient des méchants. Des vrais. C'est la première fois qu'il les voyait, et il ne souhaitait qu'une chose : les voir partir vite fait. Il leur apporta leur quatrième cocktail et se retira à l'autre bout du bar.

L'un des deux hommes s'appelait Ivan Chestov, le second Oleg Papounine. Ils discutaient à voix basse. En russe. Si quelqu'un avait pu les comprendre, et d'abord les entendre, il aurait sans doute mis beaucoup de temps à comprendre ce dont il s'agissait.

— D'après Serge, c'est un coup des spaghettis, fit Ivan en tapant du poing, faisant tressauter les verres jusqu'à l'autre extrémité du comptoir. Le barman leur jeta de loin un regard noir.

— Tu sais qu'il commence à me courir le marchand de cocktails, fit Oleg en grondant. Je vais lui faire avaler toutes ses bouteilles à l'aide d'un entonnoir.

— Du calme Oleg, on est là pour se distraire, pour faire une pause dans ce foutu merdier où tu nous as mis.

Ivan avait parfois beaucoup de mal à calmer les cent vingt kilos de muscles de son camarade. Son long passé de garde du corps d'un gros industriel moscovite n'avait pas contribué à lui mettre du plomb dans la cervelle. L'intellectuel du duo, c'était Ivan, sur qui pesaient les décisions à prendre, les plans à concevoir, le calme à maintenir.

Comme si l'information communiquée par Ivan avait mis un certain temps, sinon un temps certain, à parvenir aux petites cellules grises d'Oleg, ce dernier se redressa de toute sa taille et prit Ivan par le col.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Les spaghettis ?

— Oleg, fit Ivan en se dégageant brutalement, tu devrais cesser de boire, ça ne te va pas.

C'était toujours pareil. Au fur et à mesure qu'il buvait, Oleg devenait imprévisible et immaîtrisable.

— Je dis ce que je dis, fit Ivan sèchement. J'ai eu Klarwies au téléphone. D'après lui, c'est la mafia qui veut prendre sa part du gâteau. La fille rousse, d'après les descriptions, aurait non seulement le type mais également l'accent italien.

— Bordel je rêve. La mafia ! Allons donc ! Depuis quand les mafieux envoient des femmes au turbin. La meilleure des femmes pour eux est tout juste bonne à faire le ménage et la cuisine et à pondre des chiars.

— Pas mal raisonné mon pote, fit Ivan. Seulement les temps changent, même pour les Ritals. Et puis apparemment, ils avaient besoin d'un travail en douceur, du doigté si tu vois ce que je veux dire. C'est pas toi qu'ils auraient pris pour ce boulot. Elle, n'avait pas besoin d'arracher les couilles du directeur adjoint pour le faire parler. Juste les lui vider.

— Ce fumier. C'est parce qu'il a parlé qu'il faudrait les lui arracher et lui en faire un bâillon.

— Il n'a pas parlé. Il s'est fait avoir comme un bleu. Elle lui a fait ouvrir l'ordinateur avant de le travailler aux points sensibles.

— Je dis que Klarwies devrait se débarrasser de ce mec. Moi je suis pour la politique de la terre brûlée.

— Je ne le sais que trop. Tu as vu où ça t'a mené ? Connard !

— Ne me traite pas de connard !

Il avait parlé sur un ton pleurnichard de gamin pris en faute, et Ivan regarda son compagnon avec dégoût. À cause de lui, ils avaient un cadavre de jeune femme sur les bras. Et dans deux heures, quand ils auraient encore un peu bu, ils allaient devoir s'en débarrasser.

Ivan se remémora la scène. Les filles étaient toutes droguées en attendant leur transfert, pour assurer la tranquillité de leurs gardes-chiourme, mais

Laura, cette garce, avait dû échapper à la dernière administration du... cocktail, et Oleg l'avait surprise au sommet du mur d'enceinte alors qu'elle s'apprêtait à sauter de l'autre côté, côté liberté. Il l'avait empoignée et jetée bas, elle était mal tombée, sa tête faisant un angle bizarre avec ses épaules. En fait, nuque brisée. Oleg était resté stupide devant son cadavre, il en avait tiré une haute méditation philosophique, ne comprenant pas pourquoi, à certains moments l'être humain était si solide, à d'autres si fragile. Oleg n'avait pas eu de pot, voilà tout. Il ne songeait pas que c'était peut-être elle qui n'avait pas eu de pot, cela dépassait de loin ses capacités d'empathie. Ivan et lui avaient tiré le corps de Lina jusqu'au grand congélateur et l'avaient tassé dedans, en attendant. Pour la sortir, il fallait attendre que les filles fussent profondément endormies. Passer du temps au Diana Bar était une manière de le tuer pas plus bête qu'une autre. Mais Ivan regrettait maintenant d'être là avec ce porc qui commandait un cinquième cocktail.

— Oleg ! Eh, où vas-tu ?

Le géant s'était levé, et approché d'une table où un jeune couple sirotait ses boissons. Lui était un beau gosse brun à l'air timide, elle une splendide brune à la peau mate, aux lèvres pleines qui scintillaient dans la lumière tamisée du bar. Elle portait une courte jupe de cuir qui ne dissimulait rien de ses cuisses. Oleg s'adressa au jeune homme :

— Dis donc, tu devrais surveiller ta gonzesse. J'aime pas trop qu'on m'allume, tu vois, surtout quand on est accompagné d'un minable comme toi. Tu sais la tenir oui ? Parce que sinon, je te donnerai volontiers des cours.

— Mais de quoi parlez-vous ?

Oleg nota le tremblement du liquide dans le verre que tenait le compagnon de la fille. Il jouissait de faire peur, c'était son autre drogue, avec l'alcool.

— Je parle du comportement de ta nana. Ça me défrise moi, vois-tu ? Je suis un homme comme les autres. Quand je reçois un signal je réagis ! Et y a pas trente-six façons de réagir hein, quand on est un homme !

— Oleg !

Ivan avait employé le ton impérieux et faussement calme qui d'ordinaire faisait rentrer Oleg dans le rang. Mais cette fois ça ne marchait pas. Il entendit le jeune homme dire :

— Mais bon sang quel signal ? Vous êtes fou ?

— Fou moi ? Tu m'as traité de fou ? Viens voir !

— Quoi ?

— Viens voir, je te dis !

Et comme le jeune homme ne comprenait pas, Oleg le prit par son vêtement aux épaules, le souleva littéralement de sa banquette et le transporta dans les airs jusqu'au bar où il l'assit sur un tabouret.

— Regarde ! Regarde ce que je vois !

D'un œil allumé où clignotait une étincelle inquiétante, Oleg désignait la chaise occupée par la jeune fille, tétanisée. On voyait le mollet, prolongé par le genou sans défaut, la cuisse qui continuait interminablement son parcours horizontal avant de se réfugier enfin sous le cuir de la jupe, et peut-être avec un peu d'attention, pouvait-on supposer que c'était un bas qui s'interrompait à la lisière du vêtement.

Le jeune homme regardait puis il eut un beau moment de courage. Il dit à l'adresse d'Oleg :

— Et c'est vraiment la première fois que vous voyez cela ? Je n'aurais pas cru !

Les yeux d'Oleg s'injectèrent de sang. Ivan passa de l'autre côté, s'interposa devant le jeune homme et vrilla son regard dans celui de son compagnon.

— Oleg !

De l'autre main, Ivan leva sans effort le jeune homme de son tabouret et le précipita vers sa dulcinée.

— C'est bon Oleg, il s'est rassis, tu lui fous la paix.

— N'empêche, Ivan, tu as vu le morceau ? Un jour je la tringlerai.

— C'est ça, Oleg, un jour. Mais ce soir on a autre chose à faire, souviens-toi.

C'est alors que le propriétaire du bar vint lui apporter la note, qu'il jeta sèchement entre leurs verres.

— Dis donc mon pote, fit Oleg, c'est pas comme ça qu'on me présente l'addition. Tu reprends ton papelard et tu recommences, sinon c'est moi qui vais te présenter la mienne, d'addition.

Mais Ivan avait déjà sorti quelques billets et entraînait Oleg dehors.

L'air frais le dégrisa un peu. Ils étaient encore dans un coin noyé d'obscurité et Ivan envoya deux doigts dans la poitrine de son compagnon. Un coup qu'il avait appris lors de son entraînement, un coup méchant, sans danger mais douloureux et qui coupait le souffle quelques instants.

— Ne me refais jamais ça Oleg.

L'autre se pliait en deux, haletant. Puis son dernier cocktail lui jaillit tout entier de la bouche. Ivan le regardait avec mépris tandis qu'Oleg récupérait lentement.

— Ça y est, tu es opérationnel ? On y va.

Ils débouchèrent sur la place de la petite église, remontèrent vers le boulevard de ceinture jusqu'à leur Mercedes, descendirent vers le bas de la ville pour gagner, trois kilomètres plus loin, serré contre le flanc de la montagne, leur quartier général, une villa isolée entre de hauts murs, défendue par un double vantail de métal qui s'ouvrit lentement à leur approche. Le garde, qui avait une main à la hanche, tout près de la crosse de son pistolet, se

détendit. La Mercedes pénétra dans l'enceinte dans un souffle feutré et gagna une dépendance où elle s'engouffra. C'était une grange, immense, où étaient encore stockées des tonnes de vieux foin inutilisable, mais les propriétaires et les occupants de la villa avaient des activités beaucoup plus lucratives que celles de couper l'herbe des prairies alentour ou d'élever un troupeau de vaches.

Sur le sol de terre battue de la grange, il y avait une forme allongée. Oleg braqua une torche dessus.

— Bon sang, dire que cette conne est morte avant que j'en profite !

Le faisceau de la torche éclairait un beau visage régulier encadré de cheveux bruns coupés court.

— Si c'est ça qui t'inquiète, ne t'en fais pas, elle a eu son plaisir avant de mourir...

Oleg regarda Ivan avec un sourire vicieux.

— Alors c'est ça hein ? Ce midi, quand tu leur as apporté à bouffer aux mômes, c'est elle que tu as choisie ?

— Que veux-tu, j'ai un faible pour les Françaises !

Les deux hommes soulevèrent le corps qu'ils roulèrent dans une couverture avant de le placer dans le coffre de la Mercedes. À l'idée de ce qui les attendait, Oleg eut un juron :

— Nom de Dieu, on ne pouvait donc pas l'enterrer quelque part au pied d'un arbre ! Je serais bien mieux au lit avec l'une des autres pépées que de me coltiner...

— Ta gueule, Oleg. Le patron veut que la propriété soit nickel. On ne prend aucun risque, c'est clair ?

— La propriété, nickel ? Tu me fais rire Ivan. Avec toutes les filles qu'on garde dans les caves ? Et tu ne crois pas qu'on prend un risque énorme en se baladant de nuit avec un cadavre dans le coffre ?

Ivan ne répondit pas. Oleg n'avait pas tort. Tout ce cirque était mal organisé. Ce Franz von Klarwies restait un Autrichien, avec tout ce que cela signifiait de dilettantisme et de tradition. Pour le banquier, un cadavre s'enterrait loin de tout ou se jetait dans quelque fleuve qui conduirait le mort loin du lieu de son décès.

— En route Oleg !

Ils remontèrent dans la Mercedes, Oleg au volant. Sortis de la propriété, ils prirent une petite route où ils étaient sûrs de ne rencontrer personne. Ils avaient soigneusement repéré dans la journée l'endroit où ils jetteraient le cadavre de Lina dans l'Inn, depuis un pont, sous lequel l'Inn, rives resserrées, coulait sans obstacles, puissamment.

— Ivan !

— Quoi encore ?

— J'ai l'impression qu'on nous suit.

Ivan se retourna d'un bloc. À travers la lunette arrière, il distinguait les phares d'une automobile, à quelque distance.

— Et alors ! Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Elle a déboîté au moment où nous sortions de la petite route qui mène chez nous. Et depuis elle me colle au train.

— Accélère un coup, on va bien voir !

Oleg appuya sur la pédale et la Mercedes bondit en avant. Au bout de quelques minutes, ils avaient pris un peu d'avance et les phares suiveurs avaient disparu.

— Bon ça va, lève le pied, on ne va pas prendre de risques.

Les deux hommes continuèrent leur route, silencieux. Ivan n'aimait pas la montagne. Elle l'oppressait. Et ici, il était servi, obligé d'habiter une maison au-dessus de laquelle pesaient verticalement des centaines de milliers de tonnes de rocher. La nuit, comme en ce moment, c'était encore pire : on ne voyait plus les montagnes mais on les sentait, comme une chose malfaisante qui noircissait la nuit, dressée vers le ciel mais invisible, juste palpable par la densité de l'obscurité. Non il n'aimait pas ça. Lui aimait la pleine lumière. Et justement, il y en eut soudain : l'habacle de la Mercedes éclaira a giorno par la blancheur éblouissante de pleins phares. Il ne comprit pas bien tout d'abord. Le projecteur qui les illuminait parut se déplacer vers la gauche et glisser le long du flanc de leur véhicule. Oleg donna un coup de volant puis redressa.

— Bordel, les salauds. Ivan, ton flingue !

Ivan avait déjà son Makarov en main tandis que d'une main Oleg tâtonnait dans la boîte à gants à la recherche du sien. Dans la lumière blanche, Ivan vit des projections de sang et de cervelle éclabousser le pare-brise. Bizarrement, il n'enregistra consciemment pas d'autre bruit que celui du choc du visage d'Oleg s'abattant sur le volant. La Mercedes se mit à tanguer puis à dévier vers la droite. Elle tressauta violemment, franchit un fossé, se mit à rouler dans une prairie avant d'escalader une butte de terre et de se renverser. Il n'y avait plus rien à faire pour Oleg. Ivan se mit à chercher frénétiquement son arme qui avait sauté de sa main sous les chocs successifs. Il se redressa à demi et jeta un coup d'œil à travers le pare-brise explosé. Là-bas, la voiture des tueurs s'était arrêtée au bord de la route et un homme et une femme s'en extrayaient. Ivan eut un flash : un homme, une femme, plus certainement un type resté au volant... n'était-ce pas l'équipe qui avait mis Franz von Klarwies et sa banque dans la mouise ?

Il les vit descendre dans le fossé, remonter de l'autre côté et s'avancer prudemment, arme à la main. Il jura, se retourna, tendant ses mains dans toutes les directions sans retrouver son arme.

La boîte à gants ! Il tenta de l'ouvrir, mais elle avait été déformée par le choc, verrouillée efficacement par un plissement du métal. Inutile de

s'acharner, s'il ne se tirait pas de là vite fait il allait y laisser sa peau. Il se glissa dehors et rampa dans l'herbe, prenant soin de garder la carcasse renversée de la voiture entre lui et ses poursuivants. Il gagna la lisière de la forêt, se mit à couvert et se retourna. L'homme et la femme, chacun une lampe-torche à la main, une arme braquée dans l'autre, tournaient autour de la voiture. Puis l'un des faisceaux lumineux balaya tout alentour. Évidemment, ils le cherchaient. Mais allaient-ils se risquer jusqu'à lui ? Ils ignoraient s'il était armé ou non. Il les entendit parler et grinça des dents en reconnaissant de l'italien. Soudain il vit l'homme se diriger lentement vers lui, le canon de son flingue à bout de bras. Il recula prudemment d'un mètre sous la lisière. Ce type en avait dans le ventre. Il n'était plus qu'à quelques pas lorsque la voix de la fille claqua, cinglante :

— Peppo !

Le dénommé Peppo, hésita, fit encore deux pas avant de se retourner comme à regret.

— Aldo !

Ivan sourit. « On dirait bien que c'est elle qui porte la culotte. Et elle n'utilise pas sa salive pour rien visiblement ! »

À l'abri d'un mélèze, Ivan vit alors le chauffeur de la voiture garée là-bas sur le bas-côté sortir du véhicule et s'avancer à son tour.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent ?

Tandis que la fille surveillait les environs, et tenait braqué son feu dans sa direction, les deux hommes parvinrent à retourner la Mercedes et à la faire retomber sur ses roues. Après quoi, ils forcèrent le coffre et en sortirent le cadavre de la Française. Ils semblaient maintenant discuter âprement, puis soudain, avec un ensemble parfait, les deux hommes prirent le corps et marchèrent à grands pas vers leur voiture tandis que la fille les couvrait.

Ivan ne comprenait plus. Quand il avait vu le dénommé Aldo quitter la voiture, il avait songé un instant à galoper le long de la lisière pour retrouver la route et leur faucher le véhicule, mais il avait hésité. C'étaient visiblement des professionnels et la clé n'était certainement pas restée sur le contact. « Merde, mais que vont-ils faire du cadavre, c'est une histoire de fou ! » Déjà, Ivan se voyait téléphoner à Franz von Klarwies pour lui expliquer le topo. Le patron allait être content, sûr ! Il n'allait pas pardonner un tel fiasco. Un cadavre compromettant disparu pour on ne sait quelle destination, un homme de main tué, la mafia italienne dans le coup... Car Ivan n'en doutait plus. Il y a des méthodes qui se reconnaissent. La seule bizarrerie était la présence d'une fille dans ce commando. Il les vit charger le cadavre dans leur coffre et démarrer.

Ivan se redressa et prit le temps de s'examiner. Quelques contusions sans gravité, mais quand il se passa la main sur le visage, il la vit qui se couvrait de sang. Il eut un moment de perplexité avant de comprendre avec un haut-le-

cœur qu'il s'agissait du sang d'Oleg, le porc... Il se nettoya tant bien que mal puis sortit du couvert et s'approcha de la Mercedes dont le moteur fumait. Une chance, elle n'avait pas pris feu. Il se coucha sur le sol, passa la tête par une portière latérale dont la vitre avait également explosé et se mit en tête de récupérer son arme. Il la trouva et se dirigea vers la route. Pas question de faire du stop dans son état, il allait devoir se rapprocher de l'Inn, s'y laver, avant de pouvoir repartir. Arrivé au fossé, il l'enjamba. Dans le même temps, comme il estimait machinalement du regard la profondeur du fossé, il eut une étrange impression : une silhouette plus sombre que l'herbe, fantomatique, était couchée là, dans l'herbe, il y eut comme un mouvement, celui d'une forme longue et étroite, cylindrique, un serpent qui se déployait vers le haut. Puis le bout de cette chose qui se déroulait vers lui accrocha la lumière de la lune. Il y eut un éclat de métal. Ivan reconnut le canon d'un revolver au moment où ce dernier crachait le feu. Il eut l'impression d'un coup de massue assené sur son épaule, un coup qui le jeta bas. Tandis qu'il était allongé dans le fossé, crispé par la douleur, l'autre forme s'était redressée. C'était Aldo, ou Peppo, il ne savait plus. L'un des deux hommes était sans doute monté dans la voiture puis s'était aussitôt laissé glisser dehors, profitant de l'obscurité pour ramper dans le fossé et attendre que le loup russe sorte du bois. Joli coup. Ivan admira, en connaisseur. Puis il contempla la bouche du canon qui se redressait et qui cette fois le visait entre les deux yeux. Son épaule lui faisait un mal de chien. Il posa une question :

— Aldo ?

— No, Peppo !

Ivan hocha la tête juste avant qu'un trou rouge ne s'ouvre au-dessus de son nez. Sûr que ce troisième œil n'allait pas le rendre plus clairvoyant. Mais il était content de savoir que c'était Peppo.

Peppo se mit à courir tandis que là-bas, à quelque distance sur la route, les phares de leur Lancia se rallumèrent au bruit du coup de feu. Peppo courait de toute la vitesse dont il était capable. Il rejoignit la Mercedes accidentée et s'y engouffra, fouillant rapidement mais avec méthode les poches de portière. Grâce à sa force herculéenne, il força la fermeture de la boîte à gants. Il y avait un revolver, quelques cartes, des CD, et un petit carnet. Il laissa l'arme, empocha le carnet et se redressa, puis il eut une autre idée. Il récupéra une carte, la déchira et la chiffonna, craqua une allumette et y mit le feu. Il ne savait pas si cela suffirait à faire flamber la voiture mais peu importe. Il s'éloigna rapidement et regagna la route où Frida, furieuse, l'apostrophait.

— Peppo, tu te fiches de moi ? Tu crois qu'on est en vacances ? Qu'est-ce que tu foutais là-bas ?

— La ferme, Frida, je faisais le tour de la tire, voir si l'on n'avait rien laissé là-bas de compromettant et j'ai essayé d'y foutre le feu. Le feu, ça purifie tout.

— Et alors ? Tu as peut-être aussi trouvé des choses intéressantes. Tu as

fouillé la voiture ?

Il se demanda si elle avait eu le temps de le voir. Mais la lumière nocturne était si faible... Il estima la chose peu probable.

— Non, qu'est-ce que tu crois ! Tout est bousillé et plié en accordéon.

Elle le dévisagea d'un air féroce.

— Monte, on a assez perdu de temps comme ça.

En passant devant le cadavre du Russe, Frida rendit un dernier hommage à Ivan. Elle le bourra de coups de pied en criant « Fumier de Russki ! ». Puis elle s'accrocha à Peppo, ouvrit sa braguette et en sortit un engin qui ne tarda pas à devenir matraque sous le massage de sa langue et l'enveloppement de ses lèvres. Après quoi elle se coucha sur le capot. « Peppo ! Et toi Aldo, va t'assurer qu'il est bien mort. ». Peppo en avait plus qu'assez de cette folle que la vue du sang excitait comme une malade. Il se disait qu'un jour il allait l'étrangler en la tringlant, il paraît que ça augmentait la jouissance dans des proportions considérables, eh bien voilà il allait un jour lui donner un vrai billet pour l'éternité avec départ en fanfare. Mais il fallait qu'il se méfie, elle était plus dangereuse qu'une panthère et un cobra réunis. Il se contenta pour cette fois-ci de se placer entre ses cuisses ouvertes et de s'enfoncer brutalement en elle tandis qu'elle refermait ses jambes dans ses reins et l'enfonçait en elle en lui criant : « Assassin, assassin, maintenant c'est moi que tu assassines ! » Et Peppo ne put s'empêcher de murmurer « tu ne crois pas si bien dire ! » Il ne sut pas si elle avait entendu, mais le regard qu'elle lui jeta le transperça. Peut-être était-ce simplement parce qu'elle venait de partir, jouissant au milieu de cris qui lui vrillaient le tympan. Pas sûr ! Il ne savait pas. Il allait falloir se méfier plus encore, même si pour l'instant il songeait à autre chose, au plaisir qui montait en lui, et qu'elle aussi sentait monter, la garce, car elle se tordait, lui massant le sexe latéralement, hurlant « fous-moi tout, salaud, remplis-moi ». Il jaillit dans un cri profond, primaire, une sorte de grondement. Après quoi il se retira d'elle, et il devint pensif, morose. L'animal est triste après l'amour. Le truand aussi. Tandis qu'ils rentraient tous deux dans le véhicule, Aldo, ostensiblement, sortit un chiffon et essuya longuement le capot de la Lancia. Puis il passa son visage par la portière.

— Qu'est-ce qu'on fait du cadavre de la fille ?

Frida Weintrop, déjà loin de l'orgasme qui l'avait secouée, répondit d'un ton rogue.

— Tu es con ou quoi ? On s'en tient au plan d'origine. On le fait réapparaître, et dans un endroit où il sera retrouvé tout de suite. Suppose que le patron de ces foutus Russkoffs soit prévenu dès cette nuit de la perte d'une partie de son cheptel. Il va se mettre en chasse de la fille. S'agit pas qu'il la retrouve avant les flics.

Ils roulèrent jusqu'aux abords du poste de police de Hall. Peppo avait la main dans sa poche, et le carnet le brûlait. Il prenait un gros risque. Mais le

renseignement, c'est le nerf de la guerre. Il ne savait pas ce que le carnet contenait. Peut-être rien d'intéressant. Mais peut-être aussi de quoi monnayer une belle somme... ou sa vie. Il n'était pas encore venu sur l'idée que ce carnet pouvait aussi bien la lui coûter, sa vie. On ne réfléchit jamais assez. Mais si on réfléchit trop, on n'agit jamais. Entre ces deux principes, tout le tragique du destin des hommes.

À cette heure, il n'y avait pas un chat dehors. Aldo coupa le moteur et la voiture courut quelques mètres sur son erre pour se ranger le long du trottoir. Ils sortirent le cadavre du coffre et l'allongèrent dans l'ombre d'un kiosque à journaux. Frida Weintrop prit un petit papier, y traça quelques signes, roula le papier en boule et l'enfoua dans la bouche de la morte. Elle eut un mal fou à en écarter les mâchoires. Puis Aldo démarra et la voiture disparut bientôt dans l'obscurité de la ville.

Un chien errant sortit alors de l'ombre d'une impasse et s'approcha. Il flaira longuement la forme enroulée dans la couverture avant de s'acharner à en déchirer des lambeaux. Un visage aux cheveux bruns coupés court apparut, que le chien se mit à lécher puis à mordiller.

CHAPITRE V



C'était branlebas de combat dans la plus grande des salles de la BRP. Rabert fêtait ses cinquante ans et avait invité la brigade à partager sa liesse, ou

plûtôt à lui faire oublier les avancées de l'âge. Rabert et Tardet, c'était l'autre équipe de choc de la brigade commandée par le commissaire Charles Badolini dit Charlie ou Baba. On ne pouvait pas dire que ce fût le grand amour entre cette équipe et celle dont Boris Corentin avait la responsabilité, c'est-à-dire le duo qu'il formait avec le capitaine Aimé Brichot, moustache soignée, look anglais, deux jumelles, un petit garçon et une femme au foyer. L'émulation entre les deux équipes se transformait parfois en tirage dans les pattes, ou en dialogues assez vifs, quasiment sans fleuret moucheté, mais Badolini mettait le holà quand il le fallait. Quant à Géraldine Hébert, il lui arrivait de donner un coup de main à l'équipe Rabert et Tardet, sans aucun enthousiasme. Elle préférait de loin travailler avec Boris Corentin, qu'elle admirait. Elle se disait souvent que, si elle n'avait pas été « féminophile » à cent pour cent, elle se serait débrouillée pour le mettre dans son lit. Et elle était sûre que Boris n'aurait pas dit non, elle avait deviné depuis longtemps, au cours de leurs enquêtes parfois mouvementées, que son penchant pour elle était un peu plus qu'un coup de désir. Mais les choses en restaient là. Une sorte de statu quo légèrement ambigu dont ils jouaient tour à tour pour se dire leur affection en la colorant de quelque flirt d'autant plus léger qu'ils savaient tous deux qu'il n'y aurait pas de suite. Disons qu'il n'y en avait pas encore eu, et que ce n'était pour l'instant pas à l'ordre du jour.

Avec Aimé Brichot, on l'a dit, les débuts avaient été plus difficiles, le capitaine regardant avec suspicion cette belle jeune femme énergique s'immiscer dans le duo qu'ils formaient depuis si longtemps, Boris et lui. Aimé avait battu froid la jeune femme, pendant un certain temps, mais les choses s'étaient arrangées, une véritable estime réciproque et le partage de quelques dangers les avaient rapprochés. Il ne restait plus de l'ancienne animosité et jalousie qu'un vouvoiement qui maintenait entre eux une distance dont ils jouaient aussi, un truc fort pratique pour cacher des sentiments amicaux que ni l'un ni l'autre n'étaient prêts à rendre publics. Ah la pudeur !

La fête battait son plein et les traits d'humour fusaient, parfois au ras du plancher, le champagne avait déjà coulé à flots lorsque l'on vit un nuage de fumée entrer dans la pièce, suivi de son auteur, le commissaire divisionnaire Badolini, qui se fichait comme de l'an quarante de l'interdiction de fumer et qui vivait constamment dans le brouillard de ses sans filtre.

— Commissaire, fit Rabert, une coupe ?

Badolini l'accepta et la vida d'un coup, puis il fit signe à Boris. Je vous accorde dix minutes, commandant. Ensuite, mon bureau, venez avec votre équipe et préparez-vous à me chanter la tyrolienne.

Sur ces paroles sibyllines, il se retira, sans être suivi de son nuage de fumée que quelques bonnes volontés déjà avinées s'amüsèrent à disperser à grands moulinets de bras.

Rabert s'approcha de Boris et de Brichot.

— Dites donc les gars, chez moi, en bon langage de flic, chanter la

tyrolienne, ça veut dire avouer quelque chose. Vous avez donc commis une bourde, vous, flics d'élite ? Une bavure peut-être ?

— Si c'est une bavure, Rabert, elle a de toute façon plus d'allure que la bave champagnisée qui te coule au coin des lèvres. Cela dit, c'est pas le genre de champagne qu'on aurait scrupule à gâcher.

Rabert fit une horrible grimace.

— Il te plaît pas mon champagne ? Monsieur a ses marques ! Monsieur ne boit que du Bollinger millésimé.

Corentin et Brichot délaissèrent le personnage pour se retourner vers Géraldine.

— Eh, oh, Géraldine ! fit Boris en passant les mains devant son visage. C'est l'alcool, déjà ? Tu as l'air de nous avoir quittés et de voler sur un nuage de coton.

— Non, non, Boris, c'est cette histoire de tyrolienne... Pas plus tard qu'hier soir... bah, ça n'a aucun rapport... une coïncidence.

— Raconte !

Géraldine rougit brusquement au souvenir de la nuit qu'elles avaient passée, Liselotte et elle, avec Hilde l'Autrichienne entre elles deux.

— Oh, oh ! fît Brichot... si c'est racontable... Sinon, vous connaissez notre galanterie, Géraldine, nous n'insisterons pas.

— Dites, les hommes, fit Géraldine pour se donner une contenance, les dix minutes de grâce sont passées. Sifflez vos godets et allons voir ce que Baba veut nous faire chanter.

— Tsss, tsss... fit Brichot. « Sifflez vos godets... » Quel langage, ma chère. Nous ne sommes pas dans un bar de la rue Fontaine !

C'était l'un des points de friction entre Géraldine et Brichot. Ce dernier avait du mal avec le langage parfois très vert de la jeune policière.

Ils posèrent leurs verres, pas fâchés finalement de quitter la fête, sous les lazzis des collègues.

— Tu salueras Gretchen de ma part, Boris.

— Et ne tire pas trop sur les tresses de Heidi, Mémé, c'est pas par là qu'il sort, le bon lait !

Il y eut un immense éclat de rire. Brichot ne se donna même pas la peine de hausser les épaules. Il se contenta de soupirer vers ses collègues.

— J'avoue préférer l'humour anglais, l'understatement[2] convient mieux à ma nature...

— ... qui, on le sait, est élégante et discrète, glissa Géraldine.

— C'est tout à fait cela, répartit Brichot dans une impassibilité très british.

Ils étaient arrivés devant la porte de Badolini et Corentin frappa deux coups légers.

— Entrez donc, fit la voix rauque de Badolini, une voix sculptée par quelques bons milliers de grammes de papier et de tabac brûlés.

Comme d'habitude, ils cherchèrent leur fauteuil à tâtons, s'installèrent en silence, respirant à l'économie et se gardant bien de poser la moindre question. C'était d'ailleurs le meilleur moyen de saper le petit effet de suspense que Badolini prenait plaisir à créer. Il soupira puis lança tout à trac :

— On vient de retrouver Laura Bignon.

— Laura ? La petite-fille du ministre...

— Oui, la petite-fille du ministre.

— Vivante ? fit Boris avec une note d'espoir dans la voix.

Badolini ne répondit pas.

— O.K. patron. Elle est morte. Où l'a-t-on retrouvée ?

Ils l'avaient pourtant cherchée cette fille, à la brigade. Boris se souvenait de l'intervention du ministre auprès du chef de cabinet, et de celle du chef de cabinet auprès de Badolini. Il leur en avait fait voir, leur commissaire divisionnaire, tout le temps sur leur dos pendant l'enquête. Une enquête qui s'était enlisée. Trop peu d'éléments, trop peu de témoins. Laura Bignon était sortie d'une boîte, tard dans la nuit un vendredi soir, et depuis, elle avait disparu. N'étant ni dépressive ni sdf ni plaquée par un chéri, pourvue d'un bon poste dans une boîte de communication où elle devait le lendemain présenter un projet dont elle était très fière, selon son père, la piste s'était lentement orientée vers une affaire de kidnapping, sans doute de traite des Blanches. Le père avait appris à Boris, au cours de l'une de leurs longues conversations, que Laura, c'était d'ailleurs tout à son honneur, ne parlait jamais ni de son grand-père ministre ni de son père, homme de télévision connu. Elle adorait l'anonymat, au point qu'elle prétendait souvent, en tout cas auprès de ses nouvelles connaissances, qu'elle était un électron libre, sans attache... Boris avait alors fait répéter à papa Bignon :

— Sans attaches ?

— Oui, avait répondu le père, effondré. Par jeu, elle se présentait souvent comme une fille ignorant tout de sa famille, une fille qui n'avait de compte à rendre à personne, heureuse d'être seule et libre...

Boris avait hoché la tête, inquiet.

— Monsieur Bignon, vous rendez-vous compte que ce jeu innocent peut le devenir beaucoup moins si votre fille s'adresse à un inconnu, un salaud quelconque, un truand. Voilà un comportement bien imprudent... Savez-vous que les organisateurs de la traite des Blanches rêvent tous de pareils profils pour leur commerce. Une sans attache, c'est pain béni pour eux ! Qui se soucierait de la disparition d'une jeune fille... qui n'a personne pour se soucier d'elle !

Accablé, monsieur Bignon n'avait pas répondu.

Et voilà que Laura Bignon réapparaissait trois mois plus tard. Badolini tira une bouffée de sa cigarette, une tempête de fumée suivit, à travers laquelle leur parvint la réponse du commissaire :

— Elle a été retrouvée dans la rue, le long d'un trottoir, devant le commissariat de Hall, une petite ville du Tyrol près d'Innsbruck.

Ils comprenaient pourquoi Badolini avait parlé de chanter la tyrolienne. Cela laissait même supposer qu'un voyage en Autriche se profilait pour l'équipe.

— Vous comptez nous y envoyer, patron ?

— Bien sûr. Le père et le grand-père ministre sont prévenus depuis cette nuit. Vous reprenez l'enquête, vous vous y mettez tous les trois et vous me rapportez des résultats.

— A-t-on ceux de l'autopsie ?

C'était Brichot, toujours pratique, qui s'enquérât.

— Pas encore, je ne suis informé que de deux éléments : elle est morte la nuque brisée, peut-être une chute, car on a relevé des particules de ciment et de terre sur une tempe enfoncée. Et puis une bizarrerie : on lui avait fourré un papier dans la bouche, un papier qui ne portait qu'un nombre : 69.

Badolini s'arrêta un instant puis ajouta :

— Preuve qu'il s'agit bien d'une enquête pour la BRP.

Comme s'il regrettait le trait d'humour qu'il venait de laisser échapper, contrairement à son habitude, il aboya :

— 69 ! Est-ce que ça dit quelque chose à quelqu'un ?

Ils se regardèrent tous trois. Ça leur disait bien quelque chose, mais mieux valait ne pas se lancer sur le terrain hasardeux de l'humour salace. Ils répondirent avec un parfait ensemble :

— Non, patron. On n'a jamais croisé ce nombre-là dans nos enquêtes. Enfin...

— Ça va, je me passe de vos allusions perverses.

Géraldine regarda ses collègues, estomaquée, et faillit bondir de sa chaise devant la mauvaise foi de son chef. Son regard disait clairement « non mais, qui a commencé dans la blague graveleuse ?! » Elle se calma sous la pression amicale de la main de Boris sur son poignet. Badolini, qui venait de lâcher dans la nature un jet de vapeur de nature à faire monter de dix pour cent le taux de réchauffement de la planète, n'avait rien vu du manège. Il continua :

— Je veux que vous partiez aujourd'hui même pour Innsbruck. Nos collègues sont prévenus. Dieu merci, il est devenu bien plus facile de travailler avec l'Autriche depuis qu'ils sont européens comme vous et moi.

— Patron !

Badolini se retourna lentement vers Géraldine et la regarda comme une

mouche noire dans un verre de lait.

— Oui ?

Un « oui » à la fois neutre, interrogatif, glacé, comme un couperet qui serait tombé sur un billot de boucher sans faire aucun bruit... un « oui » qui aurait fait perdre les moyens de plus d'un, ou d'une, mais Géraldine, impavide, poursuivit :

— Il serait mieux de partir demain, patron.

Il y eut un grand froid dans le bureau. L'atmosphère s'éclaircit car Badolini avait arraché la cigarette de ses lèvres, la tenait en l'air, gardait en lui la fumée avalée. D'une main, le commissaire chassait les derniers lambeaux en écharpe qui flottaient dans l'atmosphère, et son regard prenait la dureté minérale des pierres. Effarés, Brichot et Corentin regardaient leur collègue, se demandant si elle avait perdu la tête ou si le champagne de Rabert était vraiment mauvais à ce point.

Badolini finit par sourire, le genre de sourire que pourrait avoir un tigre avant de dévorer sa proie.

— Vous allez peut-être dîner ce soir, mademoiselle Hébert. Et puis danser ?

— Patron. Appelez le ciati du huitième arrondissement et demandez-leur ce qui s'est passé hier.

— Mais mademoiselle, vous allez m'en faire le récit, je vous écoute.

On devinait que si le récit n'apportait pas à Badolini de quoi lui faire rentrer les griffes qui poussaient déjà sous ses ongles, Géraldine allait finir à la circulation, siffler à la bouche au milieu des nanoparticules de diesel.

— Hier matin, la banque Aloysius, avenue de l'Opéra, a été « visitée » par une jeune femme rousse. Quand elle est sortie, elle a laissé derrière elle un mort, le garde. Des fichiers ont été copiés. Des témoins ont vu repartir la rousse dans une voiture italienne avec deux hommes à bord. L'un des fondés de pouvoir de la banque a été anesthésié, déshabillé, ses vêtements taillés en pièces...

— Mademoiselle Hébert, qu'est-ce que vous voulez que ça me foute !

Que Badolini sorte de ses gongs était chose fort rare. Même Corentin, dans ses petits souliers, se demandait à quoi rimait le délire de sa collègue. Qui souriait, comme un joueur de poker prêt à abattre ses cartes maîtresses en fin de partie.

— Patron : la banque Aloysius est autrichienne, son siège est à Vaduz, son principal établissement est à Innsbruck. C'est une banque qui ne fait aucun bruit, et qui est surveillée par Tracfin. Une partie de l'argent qu'elle blanchirait viendrait de filières de traite des Blanches basées dans l'Est et en Russie. Dans les cheveux du directeur adjoint anesthésié, on a retrouvé un post-it. Qui portait le nombre 69.

Badolini profita de ce qu'il avait la bouche ouverte comme trente-six carpes en manque d'eau pour y enfourner sa cigarette et tirer sur elle comme un forcené. Attisé, le bout rougeoya comme un feu arrière de rame de chemin de fer au milieu du fog londonien. Quand il eut lâché dix mètres cubes de brouillard dans le bureau, Badolini se pencha en avant.

— D'où tenez-vous ces informations, chère Géraldine ?

La jeune femme sourit intérieurement du changement de ton.

— L'assistante du président de la banque, Hilde Mering, est une amie. Elle est venue hier se confier à moi. Elle s'était retrouvée hier matin au cœur de cette affaire. En fait, sa sœur a disparu, et elle est venue me demander conseil. Sa sœur a été un temps la maîtresse du président, un certain Franz von Klarwies. Pour ne rien vous cacher patron, Hilde est venue demander mon assistance officielle mais je lui ai répondu qu'il nous était impossible d'enquêter faute d'éléments. Il me semble que la donne a changé, et qu'en investiguant sur le meurtre de Laura Bignon, on pourra peut-être dénicher des éléments sur d'autres disparitions, dont celle de sa sœur Lina.

Du coin de l'œil, Géraldine guettait les visages stupéfaits de ses collègues, qui n'avaient jamais entendu parler, et pour cause, d'une amie autrichienne du nom de Hilde Mering.

Comme le silence se prolongeait, Badolini releva les yeux du document dont il s'était emparé. Il prit un air étonné.

— Excusez-moi, je vous croyais partis à la banque.

Il baissa les yeux et feuilleta bruyamment sa liasse de feuillets. Une minute plus tard, les trois policiers se retrouvaient dans le bureau de Boris. Les deux hommes entourèrent aussitôt Géraldine, faussement menaçants :

— Allez, accouche, ou tu vas la chanter la tyrolienne !

Ils éclatèrent de rire tous les trois et la jeune femme raconta par le menu sa soirée de la veille, expurgée de quelques détails intimes qui ne regardaient pas les hommes. Son récit terminé, Géraldine leva les yeux vers Boris.

— Alors grand chef, le programme ?

Boris n'eut pas une hésitation, c'est d'ailleurs ce que, professionnellement, la jeune femme admirait le plus chez lui. Cette rapidité de décision et cette capacité de commander, sans élever la voix, avec une autorité naturelle qui emportait l'adhésion, et rassurait.

— Mémé, tu te rends immédiatement au ciat du huitième arrondissement et tu tires les vers du nez de tous ceux qui ont enquêté hier sur l'affaire. Inutile d'aller voir ce cher docteur Flutiaux à l'Institut médico-légal, ça m'étonnerait que le cadavre du garde nous apporte quelque élément intéressant. Toi, Géraldine, je t'aurais bien envoyée discuter plus en détail avec ton « amie » Hilde (Boris jeta un regard aigu à sa collègue, qui resta impavide), mais elle doit être à son travail. Tâche de fouiller du côté autrichien avec les éléments

dont tu disposes, notamment sur l'affaire de la disparition de sa sœur, prends contact avec nos collègues d'Innsbruck, annonce-leur notre arrivée. Quant à moi je vais de ce pas à la banque Aloysius rencontrer son président, et par la même occasion, Hilde... As-tu quelque message pour elle que je pourrais lui livrer ?

— Mais non, quel genre de message...

— Bah je ne sais pas moi, un petit câlin dans le cou, une rose à effeuiller...

Boris se baissa en un réflexe de survie, et le porte-crayon en bois tendre que Géraldine venait de lui lancer alla s'écraser contre le mur derrière lui, tandis que les crayons et stylos volaient tous azimuts comme un jeu de fléchettes.

— Je crois bien qu'il est temps que j'y aille, fit-il en saisissant prestement son veston avant de s'échapper du bureau, précédé d'un stylo qui passa en sifflant le long de sa joue droite avant d'aller se planter dans le chambranle.

— On fait le point en fin d'après-midi.

La banque Aloysius était logée dans un bâtiment de prestige de l'avenue de l'Opéra, en face de la rue Thérèse. Boris appuya sur un bouton qu'on eût dit en or massif, tant son éclat doré était doux et chaud. Il adressa un clin d'œil à la caméra qui le filmait. La porte se déverrouilla dans un déclic métallique. Il était à peine entré dans le sas qu'un garde sorti d'une petite pièce latérale s'approchait, l'air tellement dur que Boris jeta un regard alentour avant d'apostropher l'homme :

— Eh calme-toi, désolé pour toi mais le metteur en scène a donné congé. Ton grand film noir c'est pas pour aujourd'hui, Bogart.

— Qui êtes-vous ?

Boris sortit sa carte. L'autre rengracia.

— Vous savez il faut pas m'en vouloir, mais un de mes collègues a été abattu ici même, hier.

— Je sais. Par une rousse, qui n'était pas de la rousse. Sinon ton collègue serait encore vivant.

— Allez-y, Sophie va vous accueillir.

Il passa la deuxième porte et s'approcha du comptoir où une superbe brune dont il aurait bien fait son dix-sept heures s'affairait devant un écran d'ordinateur.

— Commandant Corentin, de la BRP. Je voudrais voir monsieur Franz von Klarwies, s'il vous plaît.

— La BRP ? fit Sophie en haussant le sourcil.

— Ça vous va bien !

— Pardon ?

— Je dis : ça vous va bien. De hausser le sourcil. Et votre accent aussi, me charme !

— Ce qui m'irait mieux encore, c'est de connaître le sens de votre sigle BRP. On ne cesse jamais de parfaire son instruction.

Boris apprécia. Sophie lui paraissait une fine mouche, et il est toujours bon d'avoir affaire à des interlocuteurs intelligents dans une enquête, à condition qu'ils soient de votre côté. Parce que s'ils vous entubent, vous risquez de mettre du temps avant de vous en apercevoir.

— Je doute que vous soyez contente lorsque vous aurez l'information. Mais vous l'aurez voulu : Brigade de répression du proxénétisme.

Une légère roseur envahit de manière absolument charmante les joues de miss Sophie, mais elle ne se démonta pas.

— J'ai plus souvent l'habitude de voir vos collègues de Tracfin. Vous allez nous apporter un peu de piment, dans cette affaire.

Boris se pencha par-dessus le comptoir et toucha délicatement le visage de Sophie.

— Un petit coup de blues ? fit-il en dessinant le contour de la légère ecchymose qui ornait sans trop d'ostentation le menton de la brune hôtesse.

— Oh, fit-elle, ça se voit ? Je n'ai pourtant pas pleuré le fond de teint !

— Ça ajoute à votre sex-appeal, rassurez-vous !

— Ça ne me rassure pas, commandant. Mais pour répondre à votre question : je suis tombée à la suite du coup que m'a porté la rousse. La garce ! Elle m'a eue par surprise. Je ne souhaite qu'une chose, la retrouver.

— Pour quoi faire ?

— Pour lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Diable ! Quelle énergie ! Mais en avez-vous les moyens.

— Vous devriez enlever la main de mon menton. Sinon je pourrais vous montrer l'étendue de mes moyens.

Boris la regarda avec un intérêt renouvelé.

— Karaté ?

— Jiu-jitsu.

— C'est aussi bien. Et tellement plus féminin. Mais dites-moi, c'était mentionné sur votre CV ? C'est pour ça qu'on vous a engagée ?

Elle eut un sourire énigmatique.

— Je me le demande depuis hier, figurez-vous !

— Bien, bien, dites à votre président que je veux le voir. Après quoi, en redescendant, nous prendrons rendez-vous pour dîner ensemble.

Elle le regarda, goguenard.

— Vous êtes bien sûr de vous ! Comme tous les machos français d'ailleurs.

— Oh par pitié, si vous me connaissiez, vous ne me mettriez pas dans ce sac-là. Vous êtes autrichienne ?

— Comme tous les employés de la banque. Sauf le garde.

— Alors cette invitation à dîner... c'est oui ?

— C'est non !

— Dites-vous que je n'ai aucune idée derrière la tête (Boris se traita in petto de sacré menteur). Je pense que vous savez beaucoup de choses et qu'on serait plus à l'aise pour en discuter dans l'un de ces établissements sympathiques et chaleureux qui font la gloire de la cuisine de tradition dans notre pays.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, Sophie eut un vrai sourire aussitôt teinté d'amertume.

— Je ne serai plus à Paris ce soir.

— Comment cela ?

— Tout le personnel de la banque est renvoyé en Autriche. Nous attendons nos remplaçants d'un moment à l'autre.

— Tiens donc, fit Boris soudain abîmé dans ses réflexions. Bizarre, bizarre... Vous serez là à mon départ ?

— Oui, certainement. Je vous attendrai. Maintenant, montez, je préviens monsieur von Klarwies.

Comme il se dirigeait vers l'ascenseur, il entendit derrière lui des talons claquer sur le marbre du hall.

— Commandant !

— Oui ?

Boris eut brusquement la tête ailleurs : il avait rarement vu corps aussi délié, souple, naturellement sensuel, des jambes aussi parfaites, qui savaient ne pas trop s'amincir aux chevilles... et Boris détestait autant les chevilles trop minces que les chevilles-poteaux, il avait toujours l'impression qu'elles allaient casser au moindre faux-pas. Tandis que les jambes de Sophie avaient une énergie, une courbe...

— Excusez-moi, je n'ai pas entendu...

— Je vous disais, commandant, d'être discret sur ce que je vous ai dit. Euh, je vous en ai trop dit. Vous n'êtes pas censé savoir que nous retournons tous ce soir à Innsbruck.

Boris hocha la tête.

— Mais comment donc, Sophie ! Je croyais que nous dînions ensemble ce soir... Je sais bien que vous ne partez pas...

Il vit ses yeux verts vaciller un instant, puis elle se retourna pour regagner son poste. Elle ne bougeait pas trop ses fesses. Juste ce qu'il fallait, sans artifice. Il avait envie de la suivre. Jusqu'en Autriche. Jusque partout. « Boris, du calme, qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

Il entra dans l'ascenseur. Il estimait qu'il n'avait pas perdu de temps à venir. Voir les lieux, pour un flic, est essentiel. Comme si les lieux s'imprégnaient de quelque chose qu'ils révélaient ensuite à ceux qui étaient assez sensibles pour sentir, respirer ces émanations psychiques... Eh bien ce lieu n'était pas catholique. Il le sentait. Il était certain qu'il se passait de drôles de choses à la banque Aloysius.

Il sortit dans un couloir recouvert de moquette rouge avec des motifs noirs. De place en place, des fauteuils-club apportaient une touche de confort luxueux. Les appliques ajoutaient leur note de lumière dorée. Il y avait du fric. Beaucoup de fric, qui ne se voyait pas trop, qui se laissait deviner, ce qui donnait d'autant plus le vertige. Un homme s'approcha de lui, d'aspect impressionnant. Des cheveux argentés, ondulés, mettaient en valeur un visage puissant, large, aux méplats prononcés. La carrure était à l'avenant, le costume avait l'air de contenir avec peine une musculature qui devait être soigneusement entretenue. Un bel homme assurément, mais Boris était gêné par le regard liquide, gris pâle, qui n'arrivait pas à éclairer le visage de quelque chaleur. En fait, il avait devant lui une figure indéchiffrable.

— Commandant, fit froidement Franz von Klarwies, enchanté. Si vous voulez me suivre dans mon bureau... Mais vous savez, j'ai déjà répondu à toutes les questions de vos deux collègues du commissariat ainsi qu'à un inspecteur de la police judiciaire.

— Peu importe cher Monsieur, répondit aussi froidement Boris, qui n'avait pas l'intention de ménager le président de la banque. Vous savez, comme on dit chez nous, « cent fois sur le métier remettez votre ouvrage ».

— Dans notre métier, commandant, nous n'avons hélas pas cette chance : cent fois, dites-vous. Moi, c'est une fois. Si le coup est mauvais, je perds ma mise. Je n'ai donc droit qu'à une seule fois, la bonne !

« Toi murmura Boris pour lui-même, t'es un coriace. Prudence et courage... »

— Président, autant que j'aie pu me mettre au courant des détails de cette affaire, une chose me chiffonne : comment une femme inconnue a-t-elle pu entrer sans coup férir dans le bureau de votre directeur adjoint, monsieur, monsieur...

— Serge de Kosta. Mais vous savez, ne jouez pas à l'inspecteur Columbo avec moi. Vous pouvez y aller franchement.

Boris grinçait des dents mais il espérait que ça ne s'entendait pas.

— Donc cette rousse investit le bureau de monsieur de Kosta, le séduit pour lui arracher les codes d'accès à vos listings, le laisse nu, et s'en va.

Comment choisissez-vous votre personnel, président ?

Boris sourit en voyant que le coup portait. Von Klarwies essayait de garder son calme, et il y parvint.

— Nous faisons tous des erreurs. Monsieur de Kosta s'est montré indigne de la confiance que j'avais placée en lui. Il a été limogé dans l'heure qui a suivi, après une entrevue orageuse dans mon bureau, celui-là même où vous vous trouvez présentement.

— « Orageuse », dites-vous ? Cela veut-il dire que le cadavre de monsieur de Kosta est dans ce placard ? Ou dans celui-ci ? Sous la moquette ? Déjà à la cave ?

— La police française n'est pas dépourvue d'imagination. Mais nous ne réglons pas nos problèmes de cette façon, sourit Franz von Klarwies. Monsieur de Kosta a déçu, il est déchu.

Boris hocha la tête.

— Vous maniez bien notre langue, président, et je vous en remercie. Avez-vous une idée des listings qui ont été volés grâce, il faut bien le dire, à la faute professionnelle de votre directeur.

— Rien n'a été volé, répondit von Klarwies sans lâcher Boris des yeux.

— Et...

— Nous en resterons là, si vous le voulez bien. Tout ceci est couvert par le secret des transactions bancaires.

— Je pourrais venir avec une commission rogatoire et...

— Oh je vous en prie commandant, pas de bluff. Avons-nous porté plainte pour vol de fichier ? Non. Quelque chose d'autre a-t-il été volé ? Non. Un garde est mort ? Votre police judiciaire s'en occupe. Soyez certain que vous auriez beaucoup de difficultés à nous obliger à faillir au secret bancaire. Si je suis bien au courant de l'actualité de votre beau pays, votre ministère des Finances est grandement embarrassé par l'affaire de ce petit monsieur de la banque HSBC qui vend à votre ministre des informations sensibles sur certains de vos contribuables. Croyez-moi, l'époque est mal venue pour que vous puissiez songer à vous immiscer dans les affaires de la banque Aloysius.

Franz von Klarwies avait posé doucement ses mains... au bon endroit, c'est-à-dire sur son sous-main, et observait le commandant qui s'efforçait de ne pas montrer qu'il bouillait et qu'il aurait également volontiers écrabouillé... « Du calme » s'exhorta Boris en respirant un grand coup.

— Monsieur Klarwies, je suis chargé de reprendre l'enquête depuis que la police autrichienne nous a signalé la découverte du cadavre d'une ressortissante française, Laura Bignon.

En citant ce nom, Boris ne lâchait pas des yeux le président de la banque, mais ce dernier resta sans réaction, parfaitement maître de lui.

— Et en quoi cela nous concerne-t-il, moi et la banque que je dirige ?

Boris hésita. Le banquier n'avait pas communiqué à la police l'information sur le nombre 69. Fallait-il qu'il en fasse état, le banquier ayant alors beau jeu de feindre l'incompréhension ? Et le fait d'être au courant de l'existence de ce numéro n'allait-il pas impliquer l'un des salariés de la banque, en l'occurrence Hilde Mering ? Il décida de garder provisoirement l'information pour lui. Sans répondre à la question du banquier, il poursuivit :

— Avez-vous au moins une idée, monsieur von Klarwies, de l'utilisation que peuvent faire les voleurs, ou leurs employeurs, de vos listings ?

— Pas de vol, commandant. Si c'était le cas, ils seraient vendus à quelque ministère des finances de je ne sais quel pays pour un meilleur rendement de leur service des impôts.

— Oh voyons, il y aurait tant d'autres utilisations possibles : faire chanter les gens fortunés qui mettent de l'argent à gauche, se présenter à un guichet pour vider un compte numéroté anonyme, obtenir des informations sur la puissance de frappe financière d'un concurrent, etc.

— J'ignore tout, commandant, des ennemis possibles de notre banque, croyez-le.

— Vous n'avez reçu aucune réclamation, aucune menace, depuis les faits ?

— Aucune. Mais il est encore trop tôt pour se faire une idée des buts de cette opération. Croyez bien que je vous mettrai au courant dès qu'il y aura du nouveau.

— Bien. Je vais continuer mon enquête demain auprès de votre personnel témoin.

Cette fois, il y eut une hésitation, avant que le banquier ne réponde.

— Cela va être difficile, commandant.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que le personnel de la banque a droit à un congé exceptionnel après ce traumatisme, et que je le renvoie dans notre établissement d'Innsbruck. Ils seront remplacés dès demain par du personnel frais.

Boris planta son regard dans celui du banquier.

— Cela ressemble fort à une fuite. Ou à une mise à l'abri. Que craignez-vous ?

— Je vous le dis, ces gens-là ont besoin de repos.

— Et moi j'ai besoin de les interroger.

— Pourquoi ne pas le faire en Autriche ? C'est un beau pays.

— Vous ne croyez pas si bien dire. Veuillez me préparer une liste de leurs noms et adresses je vous prie.

Un éclair de fureur alluma un bref instant les pupilles du président de l'Aloysius. Il prit son téléphone.

— Hilde ? Veuillez m'apporter les coordonnées des employés qui partent demain en Autriche.

Il se passa quelques minutes avant que la dénommée Hilde pénètre dans le bureau, une feuille à la main. Boris la regarda avec intérêt. Ainsi c'était cette splendide fille aux cheveux auburn qui était allée voir Liselotte et Géraldine. Il allait devoir l'interroger, mais il le ferait en Autriche. De son côté, Hilde Mering ne lui jeta qu'un bref coup d'œil malgré l'envie qu'elle avait de voir de près le héros de la police française dont lui avait tant parlé Géraldine. Quand elle eut quitté le bureau, Corentin reprit ses questions.

— Elle aussi vous la renvoyez dans son pays ?

— Bien sûr ! Elle a été très choquée par la vision du cadavre du garde qui s'était vidé de son sang sur le marbre du hall.

— Est-ce un bon élément dans le dispositif de la banque ?

— Excellent.

— Alors pourquoi vous en séparez-vous ?

Boris vit les mains du président se crispier.

— Je ne suis pas seul à décider. J'ai des gens au-dessus de moi.

« Menteur » songea Boris. Mais il ne pouvait plus rien tirer du banquier aujourd'hui. Il perdait du temps. Il se leva.

— Et vous-même, monsieur von Klarwies ? Vous rendez-vous en Autriche ?

— J'accompagne mon personnel mais je serai de retour dans vingt-quatre heures.

Les deux hommes se serrèrent la main mais Klarwies resta debout derrière son bureau tandis que Boris lançait :

— Non non, ne me raccompagnez pas, je connais le chemin.

Sur le seuil, Boris se retourna un instant.

— À propos, le nombre 69 vous dit-il quelque chose ?

Le banquier eut un léger sursaut.

— Non... vraiment non...

— Savez-vous pourquoi je vous ai posé cette question ?

— Non, je ne vois pas...

— Au début de notre entretien, vous m'avez traité de Columbo, ce que je n'ai d'ailleurs jamais songé à prendre pour une insulte. Souvenez-vous, Columbo pose toujours la meilleure de ses questions au moment de partir.

Boris s'inclina brièvement avant de refermer la porte du bureau. Il était assez content d'avoir mouché le banquier et lui avoir laissé entrevoir qu'il en connaissait un petit bout, de cette affaire. De quoi inquiéter le banquier en tout cas, et l'inciter à faire un faux pas.

Comme il débouchait dans le hall, il vit Sophie la brune et il eut un petit pincement au cœur. Qu'est-ce qu'elle le bottait, cette fille. Il agita la feuille de papier que lui avait remise le banquier.

— Votre patron a bien voulu me confier votre adresse. Vous voyez, puisque nous ne pouvons pas dîner ensemble ce soir à Paris, nous le ferons demain soir à Innsbruck, qu'en dites-vous ?

— Si vous voulez. Ce sera un bon moyen de parfaire mon français, ou de ne pas l'oublier.

— Une question me turlupine : qu'avez-vous à faire avec cette boîte ? Vous y êtes depuis longtemps ?

— Oh non, je suis juste une pièce rapportée, provisoire. Je suis une étudiante attardée...

— Attardée, vous ?

— Je veux dire...

— J'ai compris, continuez...

— Ah l'humour français. Je commence à m'y faire et à le saisir plus vite qu'avant ! Donc j'étudie... tardivement, le français puisque je voudrais travailler à Paris.

— Ça n'arrange donc pas vos affaires d'être renvoyée sine die en Autriche.

— Non pas du tout.

— Et comment vous entendez-vous avec votre patron, ce bel homme ?

Cette fois, Sophie rougit, sans cesser de regarder Boris en face.

— Il ne m'avait pas remarquée... jusqu'à hier. Il a manifesté son intérêt pour moi au moment où j'émergeais de cette inconscience dans laquelle m'avait plongée le coup de la femme rousse.

— Le salaud aurait-il abusé de vous ? Sachez que c'est auprès de moi que vous pouvez porter plainte.

— Alors je vais regretter qu'il ne l'ait pas fait. Il s'est permis quelque petite privauté pendant que j'étais... comment dites-vous ? dans le cirage ? Mais je l'ai rappelé à l'ordre.

— Dites-moi : est-ce que le nombre 69 vous dit quelque chose ?

Elle le regarda avec étonnement.

— Mais non, pourquoi cette question ?

— Donc personne ne vous en a parlé ? Tout le monde sauf vous est au courant de l'existence de ce nombre, mais il est vrai qu'à ce moment-là, vous étiez encore dans le brouillard. Cela veut dire que tout le monde a reçu consigne de n'en pas parler.

— Mais vous-même...

— Je le sais par Hilde Mering.

— Vous la connaissez ?

Boris aima le ton sur lequel Sophie avait posé la question. Il y avait comme un soupçon de jalousie dans la réaction de l'hôtesse étudiante.

— Non, elle s'est juste confiée à une amie policière.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela, commandant ?

— Parce que j'ai confiance en vous. Parce qu'il me faut quelqu'un dans la place.

— Sauf que ma place est modeste, vous l'oubliez.

— La place que vous occupez ici a les qualités de son défaut : personne ne fait attention à vous... si je puis dire. Vous pouvez écouter et glaner beaucoup de renseignements.

Sophie l'observa d'un regard aigu.

— Êtes-vous en train de me mettre en danger, commandant ?

Boris ne réfléchit qu'un instant.

— Peut-être... Mais je pourrais vous dire que vous êtes en danger depuis que je vous ai vue.

— Il y a danger et danger... S'il me faut tomber dans l'un pour être protégée de l'autre, cela demande réflexion.

Boris la regarda avec admiration.

— Je peux vous dire que vous saisissez parfaitement l'humour français. Au revoir, Sophie, nous nous reverrons à Innsbruck. Comment est la nourriture là-bas ?

Sophie eut une moue, la plus charmante du monde de l'avis de Boris.

— Pas mauvaise, après tout, mais sachez une chose : l'Autriche, comme l'Allemagne, ne sait pas traiter le bœuf. Vous ne trouverez nulle part de steak bleu ou saignant.

— Bah je saurai m'en passer.

— Dites-moi, commandant, je pense à ce nombre, 69...

— Oui ?

— Est-ce qu'en France cela n'a pas une signification...

— Tout à fait !

Il la quitta sans se retourner, ne voulant pas la gêner en étant témoin de la belle rougeur qui envahissait la belle Sophie.

CHAPITRE VI



Lorsque Boris Corentin réintégra son bureau le lendemain matin de son entretien à la banque, il y trouva ses deux acolytes qui l'attendaient impatiemment. Un planton avait livré les billets et les réservations pour leur séjour en Autriche.

— Bon, au rapport. Qu'avez-vous rapporté de beau de vos investigations ?

Aimé et Géraldine se regardèrent, interloqués. C'est Géraldine qui attaqua :

— Dis donc Boris, un petit mot gentil sur le temps qu'il fait ou la tasse de café que tu souhaites, ce serait pas mal non ?

À quoi Brichot ajouta, plaisamment sentencieux.

— Des commentaires sur le temps qu'il fait, ça n'apporte peut-être pas beaucoup d'informations, puisque c'est un discours phatique, comme disent les linguistes. Mais ça aide à la socialisation. Nous nous sentons frères humains, mon cher Boris, grâce au temps qu'il fait et au mauvais café du matin. Mauvais, mais pris au bureau avant que commence une dure journée.

— Ça va, ça va, apportez-moi ce café !

Géraldine se leva en dansant et en chantant :

— Il est amoureux... eu eux, il est amoureux !

Comme elle tournait le dos à Boris, elle ne vit pas l'effet de sa chanson sur lui mais Brichot, intrigué, nota le passage d'un petit nuage.

— Bon allons-y, fit Boris. À toi Aimé.

Ce dernier fit la moue.

— Chou blanc ! Nos collègues n'ont pu recueillir aucun témoignage valable sur l'arrivée ou le départ de la banque de la fameuse rousse. Ils ne sont pas au courant de ce nombre, 69, preuve que la direction de la banque avait donné des consignes de silence strictes à ses employés. Quant au banquier, il n'a livré aucune information, se protégeant derrière le secret bancaire. Personne ne semble se soucier de ce qui est arrivé au garde.

— Tu as enquêté de ce côté-là ?

— Oui. Le malheureux n'apporte pas plus d'information mort qu'il en eût donné vivant. Et la boîte de sécurité qui l'emploie est apparemment clean. En revanche, j'ai déjà un portrait robot de la rousse, établi par la police judiciaire d'après les informations recueillies.

— Montre-moi ça, Mémé.

Brichot tendit une feuille format A4 à Boris qui la contempla en poussant un sifflement.

— Eh bien, je n'aimerais pas l'avoir à mes trousses !

Géraldine s'empara du papier et l'examina attentivement.

— Tu as raison Boris. Ce n'est qu'un dessin d'approximation, mais ce portrait me laisse mal à l'aise. Comme s'il y avait de la violence dans l'air...

— Bon, et toi petit Bonhomme, qu'as-tu à nous mettre sous la dent ?

Géraldine regarda son chef, intriguée par le ton affectueux. Elle avait la sensation étrange que ce ton était destiné à une autre à travers elle. Certaines douceurs inexplicables s'éclairent si l'on comprend qu'elles ne vous sont pas adressées mais qu'elles témoignent simplement de l'état d'esprit de celui qui les répand. Boris semblait plongé dans un état de douceur et de rêve qui ne lui ressemblait pas.

— Moi, grand chef ? J'ai pris contact avec la police d'Innsbruck. L'enquête n'a strictement rien donné. Le nombre 69 trouvé sur le cadavre de Laura Bignon ne dit rien à personne. Le commissaire du district d'Innsbruck m'a simplement fait part d'une conviction : le cadavre n'a pas été abandonné par hasard, il fallait qu'il soit découvert, et vite, par la police. Il ne s'explique pas pourquoi en revanche. La police scientifique et la médecine légale essaient de faire parler la morte et ses vêtements, sans succès pour l'instant. En revanche, il y a eu du grabuge près d'une petite ville à six kilomètres d'Innsbruck, Hall. La police a retrouvé une Mercedes renversée dans une prairie... et deux cadavres, des Russes probablement, à en juger par leur type, non identifiés pour l'instant.

— Un rapport quelconque avec le cadavre de Laura Bignon ?

— Ils n'en savent rien. Mais comme le coin est plutôt calme, ils ne peuvent s'empêcher de faire un lien entre les deux affaires. Ils vont effectuer des analyses sur la voiture accidentée. Ils ont également relevé aux alentours de l'accident d'autres traces de pneus que celles de la Mercedes.

— Des Russes maintenant ? Après les Italiens ?

— Quels Italiens ?

— Tout le monde à la banque a noté l'accent italien de la rousse.

Boris resta songeur un instant.

— Eh bien, tout cela est plutôt maigre. Nous partons sans beaucoup de biscuits. Il est probable que Franz von Klarwies ment comme il respire. Il a sans doute reçu des nouvelles du commando qui a dérobé ses listings. Mais il gardera ça pour lui. Il doit être impliqué dans des affaires assez louches pour être susceptibles de chantage ou de transactions secrètes.

— Le commando ?

— Vous ne croyez tout de même pas que l'Italienne est venue seule ? On devait l'attendre dans une voiture, même si les témoins n'ont rien vu. Bon, chacun rentre chez soi, fait son bagage, tous à l'aéroport dans deux heures.

Ils flottaient agréablement dans un avion de taille moyenne qui appartenait à la compagnie de l'ancien coureur automobile autrichien Nicki Lauda. Un vol direct pour Innsbruck, qui inquiétait Géraldine, crispée sur son fauteuil. Boris était muet, séparé des deux autres par le couloir central. C'est Brichot qui remarqua la tension nerveuse de sa collègue.

— Eh, mademoiselle Géraldine, ça ne va pas ?

— Si, si mais... j'ai peur en avion, et le vol que nous avons pris n'est pas fait pour me rassurer.

— Mais pourquoi ?

— Il paraît que l'aéroport d'Innsbruck est un des plus dangereux d'Europe. Coincé entre les montagnes. L'avion doit perdre brutalement de l'altitude, atterrir très vite, et s'il manque la piste et remet les gaz, il se retrouve très vite devant une muraille de roches qui...

Aimé Brichot posa sa main sur le bras de la jeune femme.

— Arrêtez votre cinéma. Je n'ai jamais entendu parler d'accident à Innsbruck depuis des siècles. Le type qui pilote cet avion doit être aussi bon à ses manettes que Nicki Lauda au volant d'une Formule 1, d'accord ?

Géraldine regarda Brichot avec reconnaissance.

— Merci capitaine. Vous m'avez calmée. Je vais pouvoir tranquillement m'inquiéter pour notre ami Boris. Qu'est-ce qui le travaille à votre avis ?

Aimé sourit.

— Je le connais bien mon Boris. C'est certainement un coup de flou dû à une femme. Ça ne dure jamais longtemps. Mais il ne faut pas forcer ses confidences. Il en parlera de lui-même. Ou pas. Peu importe.

— Eh bien merci de me dire tout cela. Je pensais, Mémé, que nous

trouverions sur notre vol toute la bande de la banque Aloysius que ce monsieur Franz von Klarwies a renvoyée au Tyrol. Mais je ne vois personne, ni Hilde Mering ni les autres.

— Pensez-vous ! Ces gens-là ne sont pas comme nous, ils ne se commettent pas avec le *vulgum pecus*. Leur président a dû louer un jet d'affaires et ils sont sans doute déjà arrivés.

Ils restèrent silencieux le temps du trajet. L'atterrissage se passa en douceur tandis qu'Aimé Brichot regardait à la dérobée les jointures des doigts de Géraldine blanchir sur ses accoudoirs sous la tension qui l'avait reprise au moment de l'approche. Mais l'avion roulait maintenant à petite vitesse sur le tarmac et Géraldine souriait aux anges qu'elle avait approchés de près, croyait-elle, et après tout, le ciel n'est-il pas leur royaume ?

Passé les formalités de douane, ils s'engouffrèrent dans un taxi qui les mena en quelques minutes au centre ville. L'obscurité du soir les empêchait de distinguer quoi que ce soit des montagnes environnantes. Quant à Boris, il semblait que les lumières d'Innsbruck avaient réveillé sa bonne humeur, une bonne humeur presque excessive après sa taciturnité des heures précédentes. Il y avait décidément anguille sous roche.

Le taxi les déposa rue Erler, devant l'hôtel et café Central. Le chauffeur de taxi hochait la tête en comptant ses sous.

— Gutes Hotel, das beste, meiner Meinung nach !

Dès qu'ils eurent pénétré dans l'hôtel par la porte tournante, ils se sentirent bien. Le hall était sobre et accueillant. Ils se répartirent dans leurs chambres respectives pour un brin de toilette avant de se retrouver dans la partie café, non sans pousser un soupir d'aise.

— Voilà, fit Boris, comme je m'imaginai les fameux « cafés viennois ». Il n'y a rien à changer ici... Toute la vieille Autriche, celle de Schnitzler ou celle de Roth...

— Dis donc, fit Géraldine épatée, tu as des lettres, j'ignorais !

Brichot renchérit.

— Et encore il n'a pas cité Musil et Broch. Ou ce grand esprit critique qu'était Karl Kraus.

— Dites donc les hommes ! Vous tenez vraiment à ce que je passe sous la table pour cacher ma honte et mon inculture ?

Un garçon stylé vint chercher leur commande. Ils prirent tous trois des spätzle pour accompagner un plat de chevreuil, ainsi qu'un vin rouge de la Wachau. En attendant l'arrivée des plats, ils n'eurent d'yeux que pour l'endroit où ils étaient : atmosphère délicate et intime que la langue allemande rendait par un mot intraduisible, « *gemütlich* » ; journaux du monde entier fixés à des baguettes elles-mêmes accrochées à un présentoir ; et surtout, aménagées dans certains recoins ou renforcements du mur, à portée de main

des convives, de petites étagères qui supportaient quelques livres indispensables pour écrire, dictionnaires, quelques romans récents, quelques exemplaires de ce qu'on a coutume d'appeler la « grande littérature »... Tout cet ensemble sous les hauts plafonds supportés de place en place par de fines colonnes ouvragées diffusait une atmosphère hors du temps. On n'avait plus envie de bouger. Et les gens qui étaient là, jeunes, moins jeunes, écrivains, artistes, dandys, parfois vêtus à l'ancienne, contribuaient à cette impression d'un temps arrêté qui rassemblait tous les temps.

Lorsque leurs mets arrivèrent, Géraldine regarda avec curiosité la forme et la consistance particulières des spätzle. Brichot, qui se piquait de cuisine, lui expliqua :

— Ça se prépare avec une pâte de farine, œufs, lait. Une fois la pâte à maturité, vous la râpez à l'aide d'une râpe à gros trous au-dessus d'une casserole d'eau bouillante. Une fois que les petites boules de pâte remontent pochées à la surface, il faut les sortir avec une écumoire et les jeter dans l'eau froide puis les égoutter soigneusement et les réserver en les arrosant d'huile pour qu'elles ne collent pas. Après, on peut les réchauffer en les poêlant dans du beurre pour les faire dorer.

— Et dire qu'il m'a fallu vous accompagner en Autriche pour comprendre que vous étiez aussi fin lettré que fin cuisinier.

— Oh, fit Brichot modeste, les spätzle sont plutôt un plat rustique. Mais avec du gibier c'est parfait.

Ils dégustèrent leur plat sans un mot. Au dessert, ils avaient le choix entre deux must de la pâtisserie autrichienne, le Sachertorte et le Schwarzwälderkirsch. Ils optèrent pour le second, copieusement surmonté d'une montagne de crème Chantilly. Au moment où on leur apportait du café, le regard de Boris devint soudain fixe, et Brichot s'inquiéta.

— Oh commandant, je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait des arêtes dans les pâtisseries !

Boris haussa les épaules.

— Deux Russes. Après tout, cela ne signifie rien. Ils ont simplement de sacrées têtes de mafieux, voilà tout.

Pourtant, Boris avait noté que l'un des deux balayait la salle d'un regard-laser, comme aurait dit Géraldine. Un instant, lui et le Russe croisèrent leur regard, puis, son inspection terminée, ce dernier choisit une table de l'autre côté de l'allée centrale et y entraîna son compagnon, une véritable brute. Un garde du corps, vraisemblablement.

Boris se désintéressa d'eux, mais comme il détournait la tête, son œil accrocha une silhouette connue. Il donna un coup de coude à Géraldine.

— Dis donc, regarde qui vient d'entrer !

Géraldine reconnut immédiatement Hilde Mering, mais comme elle

s'apprêtait à se lever, Boris la retint.

— Non, ne bouge pas, fais-toi oublier, pour l'instant. Plonge le nez dans ta tasse de café.

Hilde ne les vit pas. Elle se dirigea droit vers les Russes, s'assit à leur table sans façon et se mit à parler d'une façon véhémence. Les trois policiers ne perdaient pas une miette de la scène, hélas sans doublage en français. Tout ce qu'ils pouvaient supposer, c'est que la discussion ne se déroulait pas sous les meilleurs auspices. À un moment donné, tandis que le garde du corps semblait somnoler comme un tigre, c'est-à-dire avec un œil toujours ouvert, l'autre Russe saisit le poignet de Hilde, et Boris eut la nette impression que l'étreinte était féroce sinon douloureuse. Hilde se crispa, tenta de se dégager, finit par y arriver uniquement grâce à la bonne volonté du Russe qui avait lâché prise. Elle se frotta le poignet, se leva, empoigna son sac à main et le balança. Boris crut bien qu'elle allait en asséner un coup, mais elle se contenta et sortit du café comme une furie. À aucun moment, elle n'avait donné un signe quelconque manifestant qu'elle aurait vu les policiers français.

— Eh bien, fit Boris, qu'en pensez-vous ?

Géraldine était désarçonnée.

— Je ne sais pas. La seule explication est qu'elle continue de chercher sa sœur disparue. Elle doit penser que les Russes peuvent l'aider dans ses recherches.

— À moins, fit Brichot, qu'elle ne les croie impliqués dans cette disparition.

— Je n'irai pas jusque-là, Mémé, mais le fait est qu'il nous faut en savoir plus sur les liens entre Hilde Mering et ces douteux personnages. Et maintenant, au lit. Nous reprendrons toute l'affaire demain à neuf, avec des esprits frais.

Un peu plus tard, la lumière éteinte, allongé dans son lit doté de l'un de ces énormes édredons qui lui évoquaient tout un pan du passé, Boris se laissa aller à rêver. Sans doute se fût-il interdit cette échappée s'il avait deviné ce qui se passait quelque part dans l'hôtel, dans une autre chambre.

CHAPITRE VII



Le dieu Hasard fait parfois d'étranges pieds-de-nez à la réalité comme aux lois statistiques. Deux étages plus hauts dans ce même hôtel Central, quelques hommes étaient réunis autour d'une grande table ovale, dans la pièce de conférence dont était dotée la suite la plus luxueuse de l'établissement, judicieusement baptisée « Suite Affaires ». Bien que la direction de l'hôtel n'eût sans doute pas souscrit au genre d'affaires qui se tenait ce soir-là entre les murs entièrement lambrissés de chêne foncé.

À un bout de l'ovale, il y avait Dimitri Alexandrovitch Soljounine, l'homme qui avait si fort serré le bras de Hilde Mering une heure plus tôt. Son garde du corps, que tout le monde appelait Bears, était resté dans le salon, à l'autre bout de la suite, affalé dans le canapé devant une émission de la télévision italienne, l'une des chaînes qui appartenaient à Berlusconi, donc une chaîne bourrée de jolies filles parfaitement vulgaires et presque parfaitement déshabillées. Un programme exactement à la portée des neurones du garde du corps. Si Marx avait été encore vivant, c'est sans doute le sexe, plutôt que la religion, qu'il aurait qualifié d'opium du peuple. Bears partageait son canapé avec deux autres gardes du corps. C'est dire qu'il y avait du beau monde à la table de conférences. Mais un mot tout de même sur Dimitri Alexandrovitch Soljounine. Issu de l'ancien KGB, sorti colonel, il s'était reconverti à la vie civile après avoir profité de son poste et de son pouvoir pour fourrer dans quelque cachot de la sinistre Loubianka ou dans quelque survivance de camp sibérien quelques personnages gênants pour ses ambitions futures. Soljounine était l'un de ces hommes qui avaient compris très tôt tout le pouvoir et surtout l'argent qu'ils pourraient tirer du secteur économique, après la chute du mur de Berlin, la glasnost et la perestroïka, et la démocratisation, si l'on peut dire, de l'ex-Union soviétique. Tant que ce n'était pas encore trop visible, il avait procédé sous couvert légal à quelques éliminations censées lui ouvrir la voie royale d'un poste de PDG de quelque énorme entreprise style Gazprom, et il avait réussi. Il y avait eu une période

de rêve pour les nouveaux hommes d'affaire russes. Une période bien moins drôle quand les mafieux avaient demandé leur part du gâteau. Et la période Poutine était mitigée. Poutine n'aimait pas les gens qui prenaient trop de pouvoir, ou qui devenaient trop riches (ce qui revient au même, le plus souvent, pas forcément en Russie). Alors Poutine limogeait ou enfermait. Soljounine savait tout cela et se tenait à carreaux. C'était un homme extraordinairement discret, quasi inconnu du grand public, l'antithèse de ces hommes d'affaire qui plastronnaient à Monaco ou à Londres et finissaient par mourir empoisonnés.

Soljounine était aujourd'hui à la tête d'un puissant consortium de récupération des kilos d'uranium qui dormaient ici ou là dans des camps de l'armée, des ports militaires, des caches désaffectées. Il y trouvait deux sortes de produits. Du bon métal bien lourd aux noyaux atomiques bourrés de protons, prêt à resservir. Et puis des saloperies radioactives polluantes. Le bon métal, il le revendait, et pas toujours au gouvernement russe. Il avait ses filières, même s'il jouait un jeu risqué. Quant aux saloperies, moyennant finances de la part d'une administration qui ne voulait rien savoir de plus, il les transportait et les abandonnait, non pas à deux mille mètres sous terre comme il le prétendait, mais... ailleurs, pour le plus grand bienfait de gens qui allaient se réveiller les prochaines années avec un sievert[3] baladeur dans leur environnement, leurs aliments et bien sûr leur corps et leur future progéniture.

Et pourtant, Soljounine avait un gros point faible : les femmes. Au point qu'il s'était laissé séduire par un projet de repeuplement de la Sibérie. Certes, ce qui le défrisait quelque peu, c'était de devoir fournir des femmes à des Chinois. Pur Moscovite depuis plusieurs générations, il répugnait à livrer de belles Blanches à des bridés à la peau jaune. Quand on est raciste, difficile de se refaire. Il n'y a qu'un moyen de passer par-dessus les principes (et quels principes !), c'est l'argent, qui fait tout oublier. De plus, Soljounine était parfaitement conscient que le trafic de l'uranium et du plutonium n'aurait qu'un temps. Ces choses-là, même dans l'immense arsenal déclassé de l'ancienne Union soviétique, ne sont pas éternelles. Tandis que les femmes... Ne dit-on pas l'éternel féminin ?

Soljounine s'était laissé convaincre, pour des raisons apparemment patriotiques, d'inviter un certain nombre de femmes, et même un nombre certain, à venir féconder les peuples, Mongols, Kazakhs, Turkmènes, Kirghizes et bien sûr Chinois, qui allaient transformer la Sibérie en une nouvelle terre d'asile, mais aussi en une région vouée à devenir le futur grenier à blé de la planète autant qu'une nouvelle force de frappe industrielle et technologique. C'est que le permafrost commençait à disparaître sous les effets du réchauffement climatique. Quelques visionnaires voyaient déjà les terres septentrionales de la Sibérie parcourues des blondes ondulations du blé sous le vent. Bref, la Sibérie, du désert de Gobi jusqu'au delta de la Léna, de la mer d'Aral jusqu'à la mer du Japon, était annoncée comme le futur Eden de

la planète. Et l'Eden, ça se peuple. Seul un Dieu peut peupler un Eden, pour qui a lu la Bible. Dimitri Alexandrovitch Soljounine avait lu la Bible et commençait à se prendre pour un dieu. Il ne se posait plus aucun problème de conscience (il faut dire que cela n'avait jamais été son fort), lorsqu'il fallait contraindre au départ, et au service actif de leurs corps en vue de procréation, une armée de femmes qui n'arrivaient pas à comprendre, les imbéciles, qu'elles participaient à la sauvegarde de la Russie et à sa plus grande gloire. Et comme Soljounine aimait bien les Blanches, les Européennes, il ratissait depuis quelques mois dans le secteur.

Pour l'heure, Soljounine, qui s'apprêtait à ouvrir les débats, examinait de son regard d'aigle les différents participants. C'étaient pour la plupart des sous-fifres, d'indispensables courroies de transmission, assez haut placées dans la hiérarchie de l'organisation pour avoir leur mot à dire.

En revanche, trois participants étaient à ménager. Il y avait Grégory Saltov, envoyé par le gouvernement, un petit homme à barbiche qui ressemblait vaguement à Trotski ; Alexandre Dourachine, qui ne disait pas un mot, mais qui n'en perdait pas un, une déformation professionnelle peut-être, puisqu'il était colonel au FSB ; et puis l'homme le plus étrange du groupe, sans conteste : un certain Dobronine, qui avait traîné un moment dans sa chambre avant de rejoindre la table de conférence, Soljounine ignorait pourquoi, mais il était difficile de demander des comptes à un homme pareil. On ne le connaissait que par son patronyme. Personne ne savait réellement ce qu'il faisait. Le bruit courait qu'il était membre du GRU et qu'il avait survécu au limogeage par le président Medvedev de son patron, le général Korabelnikov, peut-être parce que Dobronine lui-même avait contribué à cette destitution. En tout cas, le nouveau patron du GRU, le général Chliakhtourov, était un ami personnel de Dobronine. Cela expliquait pourquoi, à quelques mètres l'un de l'autre autour de la table, Dobronine et Dourachine se regardaient l'un l'autre avec mépris, quand ils se regardaient. Entre services secrets différents et compartimentés... On ne prête qu'aux riches : on murmurait que Dobronine tenait aussi en main la plus grande partie des mafias russes. Le décrire était difficile : un géant au visage de rapace. Il était né et il avait grandi dans les monts de l'Altaï, et pour n'importe quel Russe, ou n'importe quel connaisseur des religions, cette région est censée avoir vu naître entre ses flancs la plus ancienne pratique magique et mystique de l'histoire de l'humanité. Oui, on murmurait que, formé par un chaman, Dobronine était lui-même un chaman, doté de certains pouvoirs sur lesquels beaucoup de choses se racontaient, même s'il était difficile de rencontrer un quelconque témoin direct qui eût vu Dobronine s'élever dans les airs ou se transformer en loup. Loup, aigle ou belette, il avait la tête d'un homme tout près des frontières de l'animalité, mais éclairée d'intelligence. Soljounine était sûr qu'une analyse de l'ADN de ce personnage aurait donné des sueurs froides à n'importe quel généticien. Il frappa sur la table à l'aide d'un petit marteau.

— Je ne perdrai pas de temps à vous tenir de grands discours. Nos objectifs à long terme pour la Sibérie, en lien avec le peuple chinois et tous ceux qui habitent ces terres depuis des siècles, n'ont pas changé. Il se trouve qu'un grain de sable a bloqué quelques rouages de notre organisation, ici même à Innsbruck. Comme vous le savez, cette tranquille capitale de province offre pour nous tous les avantages d'une plaque tournante discrète pour nos opérations de repeuplement. Je vous rappelle que la région constitue un centre de tri des... candidates de l'Europe de l'Ouest à l'émigration vers nos terres du Nord...

Soljounine fit une pause, mais personne ne prit la parole. Dobronine semblait imperméable à toute émotion, le dos très droit, les mains invisibles, sans doute posées sur ses genoux. Dourachine avait un document ouvert devant lui, qu'il faisait semblant de lire, et Saltov, le représentant du gouvernement, griffonnait nerveusement des signes cabalistiques sur du papier blanc. Soljounine reprit :

— Or, il y a quelques heures, ou quelques jours, un incident au départ sans importance a rapidement viré au... au problème. Une jeune femme est morte, la nuque brisée, en tombant du mur d'enceinte de notre domaine près de Hall. Vous savez que toutes les Européennes passent par ce centre, niché à flanc de montagne, constitué de bâtiments bas, et doté d'un important réseau de caves et de souterrains qui s'enfoncent dans le flanc de la montagne. C'est de cet endroit que Laura Bignon, une Française, a voulu s'échapper.

— Un incident ! Ha ! Un incident !

Soljounine foudroya le représentant du gouvernement d'un regard meurtrier. Ce Grégory Saltov ne manquait pas une occasion de rappeler toutes ses troupes à l'ordre moral, alors qu'il participait comme les autres aux exactions et turpitudes... sa façon de garder façade propre sans doute, mais Soljounine priait pour que le personnage soit étouffé un jour par son hypocrisie.

— Tout était prévu pour évacuer le corps de Laura Bignon selon la procédure habituelle. Mais il y a eu un... contretemps. La Mercedes de notre équipe d'intervention a été attaquée. Deux de mes hommes y ont laissé leur vie. Quant au corps, il a été déposé de nuit devant le commissariat de Hall, et découvert par les autorités dans l'heure qui a suivi. Cette affaire doit être mise en lien avec celle de Paris. Je vous rappelle les faits. La banque Aloysius, qui traite toutes nos transactions financières depuis ses succursales d'Innsbruck, de Paris et de Vaduz, a été, comment dire, attaquée, ses listings copiés, par une équipe italienne dont j'ignore les tenants et les aboutissants. Franz von Klarwies, son président, est arrivé ce soir à Innsbruck, avec tout son personnel, comme je l'ai immédiatement exigé. Un personnel de remplacement est déjà parti à Paris pour prendre ses fonctions demain matin.

— Qui est Laura Bignon ?

La question avait été posée par Alexandre Dourachine.

— Quelle importance ? Une Française parmi d'autres.

— Non, Dimitri Alexandrovitch ! Pas une Française comme une autre. Je vous avais prévenu. J'avais demandé que l'identité de toute... candidate à l'émigration fasse l'objet d'une communication auprès de mes services. Mais vous avez cru pouvoir vous passer de cette charge dont vous méprisez le côté administratif. Vous voulez sauter des étapes pour avancer vite et faire du chiffre. Je crains fort que vous n'ayez à reculer maintenant.

— Mais enfin, Alexandre, dites-nous donc qui est cette femme ?

— La fille d'un ministre du gouvernement français.

La foudre serait tombée qu'elle n'aurait pas allumé autant de stupéfaction sur les visages, tous tournés vers Soljounine devenu blanc.

— De plus, continua Dourachine, impitoyable, mes services viennent de m'apprendre que trois policiers français sont arrivés ce soir à Innsbruck pour enquêter sur cette affaire. Ils ne sont pas loin.

— Pas loin ? fit Soljounine qui ne parvenait pas à reprendre son autorité sur la réunion. Que voulez-vous dire ?

— Ils sont ici. Dans cet hôtel. Deux étages en dessous.

Il y eut un silence de mort, finalement rompu par Dobronine. Dès les premiers mots qu'il prononça, Soljounine le regarda avec inquiétude.

— Dimitri Alexandrovitch, tu devrais surveiller ton personnel.

La voix était grave, avec d'étranges vibrations qui n'étaient pas sans évoquer celles qu'émet le « om » de certains moines en préparation à la méditation.

— Que veux-tu dire, Dobro...

— Je veux dire que Laura Bignon a été violée. Vraisemblablement post mortem. J'ai mes renseignements, puisés à la source. Oh, pas de souci, l'analyse ADN révélera que le sperme appartient à l'un de tes sbires, vraisemblablement cette brute d'Oleg Papounine. Il est mort, et ne nous causera plus d'ennuis. Mais, je le répète, veille sur ton personnel.

Pour Soljounine, la réunion tournait à la catastrophe, des murmures de plus en plus audibles s'échangeaient ouvertement entre participants, mais il se rendit compte qu'elle était loin d'être terminée lorsque Dobronine, levant une main large comme un battoir, réclama le silence.

— Je n'ai pas fini. La police d'Innsbruck a retiré de la bouche de la défunte une boulette de papier sur laquelle était inscrit le nombre 69.

— C'est le même nombre, réagit Soljounine, que celui que l'on a retrouvé sur le directeur adjoint de l'Aloysius.

Dobronine ne tint pas compte du regard venimeux que lui lançait Dourachine. Ce dernier avait eu son moment, avec l'annonce de la filiation de la victime, mais c'était maintenant le GRU qui paraissait encore mieux informé que lui et que le FSB.

— L'un de vous, poursuivait Dobronine, a-t-il une idée de la signification de ce nombre ?

Dourachine grinçait des dents. Au ton de la question, il avait compris que Dobronine, lui, savait. Il referma violemment le document ouvert qu'il avait devant lui. Le silence se prolongeait. Que Dobronine, finalement, rompit.

— Avant de venir ici, j'ai lancé une recherche sur une ligne sécurisée, par le relais de notre satellite. Et je crois avoir trouvé : dans la mouvance des années 68, une jeune Italienne, Frida Weintrop, a fondé un embryon d'armée rouge secrète qu'elle a baptisé Groupe 69. Pourquoi 69 ? Parce que c'est l'année de fondation du groupe. Mais aussi parce qu'en France, où elle était alors, « faire 69 » avait, et continue d'avoir une connotation sexuelle. Frida Weintrop a beaucoup milité pour la libération sexuelle et une permissivité absolue, mais elle servait surtout ses propres desseins, ou plutôt ses fantasmes et ses déviations. C'est une sorte de nymphomane. En tout cas, après quelques années d'existence, le groupe 69, aussi étrange que cela puisse paraître, a rejoint un groupe mafieux, la Camorra. Cette dernière se sert du groupe 69 pour des missions hors norme en territoire étranger. Il est probable que...

Mais c'en était trop pour Gregory Saltov. Le représentant du gouvernement avait cassé le stylo avec lequel il traçait ses graffitis et tremblait de fureur. Il interrompit Dobronine.

— Êtes-vous en train de nous dire que la mafia se met en travers de nos projets ?

Il trépignait, blanc comme un linge.

— En travers ? fit Dobronine sans perdre une once de son calme. Pourquoi se mettrait-elle en travers ? Non, je crois plutôt qu'elle nous lance un sévère avertissement, en frappant fort dès le début, en nous collant la police française sur le dos. Elle se dit que nous avons les moyens de nous en remettre.

— Mais enfin, que veut-elle ? Saltov était hors de lui.

— Sa part du gâteau tout simplement. Ce n'est pas la peine de vous mettre dans des états pareils, Gregory. La mafia a appris nos agissements, nos projets. Elle estime avoir une expérience dans... les domaines que nous couvrons. Rappelez-vous que la Camorra, contrairement à la Cosa Nostra et à toutes les autres mafias italiennes, n'est pas d'origine rurale mais urbaine. Naples, ses jolies filles, ses bordels... Vous avez compris ?

— Et comment comptent-ils s'y prendre pour la suite ? questionna Soljounine à qui la réunion avait échappé et qui tentait de reprendre la main.

— Ils vont nous contacter. Ils l'ont fait sans doute, mais auprès de notre banquier, qui va venir nous rendre compte. Vous avez bien fait de le faire immédiatement venir à Innsbruck, Soljounine, c'était une bonne décision.

Soljounine resta perplexe. Il était rare que Dobronine vînt en aidé à qui que ce soit. Mais il comprenait la manœuvre. Dobronine voyait loin. L'important pour lui était que les choses reprennent leur place, que lui-même,

Soljounine, continue de diriger l'opération, et que chacun reste à sa place pour affronter l'avenir. Par la vertu de quelques mots, Dobronine venait de lui rendre la maîtrise de la réunion. Raffermit, Dimitri Alexandrovitch Soljounine reprit d'autorité :

— Je voudrais ajouter que vous tous ici présents, et moi-même, ne sommes plus des inconnus pour la mafia. Ils ont nos comptes, nos numéros secrets, nos codes, l'état de notre fortune. Ils savent désormais exactement le montant de la part qu'ils peuvent nous réclamer... et des services qu'ils peuvent nous offrir, je veux dire nous vendre.

— Ont-ils prélevé des sommes sur l'un ou l'autre de nos comptes ?

— Ils auraient pu, répondit Soljounine. Ils ne l'ont pas fait. Ils sont malins. J'ajoute qu'ils ne peuvent plus le faire. Bien évidemment, j'ai chargé Franz von Klarwies de nettoyer la situation. Il nous apporte nos nouveaux numéros de compte et nos nouveaux codes.

Par quel moyen ?

— Une valise sécurisée qu'il porte avec lui.

— N'est-ce pas jouer avec le feu ? Si j'en juge par ce qui vient d'arriver, le groupe 69 et Frida Weintrop sont quelque part à Innsbruck ou dans la région ?

Dobronine intervint.

— Nous essayons de les localiser.

Le ton était glacé, menaçant.

Soljounine s'essuya le front.

— Je voudrais conclure : nous sommes là pour prendre quelques décisions. Certaines seront liées aux progrès de l'enquête de la police française. Elle est dans cet hôtel. Pourquoi pas. Nous l'avons sous la main, nous la surveillerons plus facilement, nous... interviendrons plus rapidement. Reste le problème de la mafia. Ils vont nous faire des propositions dans les heures qui suivent. Que voulons-nous répondre ?

Le silence s'installa. Il se passa alors un phénomène étrange dans la tête de Soljounine. Il entendait une voix. Une voix qui lui disait ce qu'il fallait faire, une voix sage et ferme et redoutable, qui disait la solution idéale, qui la sculptait. Mais d'où venait cette voix intérieure ? Soljounine savait déjà, mais il fixa Dobronine un instant. Ce dernier le regardait d'un regard neutre, peut-être bienveillant, et ses lèvres, bougeaient, oui, elles bougeaient, comme s'il se parlait, ou récitait quelque litanie intérieure et secrète. Et Soljounine écoutait sa voix intérieure. Et il se mit à parler :

— Les solutions sont peu nombreuses. La première serait de détruire la Camorra. Personne n'y est jamais arrivé. Pourquoi userions-nous nos forces dans une guerre interminable et sanglante contre laquelle tous les gouvernements, y compris le nôtre, feraient bientôt barrage (Soljounine nota

avec une sorte de joie fière que Gregory Saltov hochait la tête comme pour approuver). La deuxième solution est de patienter, de faire traîner les négociations, et d'accorder quelques miettes à la Camorra dans les premiers temps... en attendant de trouver une parade. Une parade que nous n'avons pas aujourd'hui mais que nous trouverons, car les moyens de pression sont divers et pléthoriques, qu'ils soient politiques ou économiques.

— Cela dit...

Soljounine s'interrompt et tint les participants sous les feux de son regard. Il était de nouveau le grand capitaine d'industrie qui ne craignait ni dieu ni diable.

— Cela dit... notre honneur à tous nous commande de réagir aussi fortement que nous avons été attaqués. Nous ne saurions laisser passer certaines choses sans perdre beaucoup de notre autorité et de notre pouvoir. Je propose donc que le groupe 69 soit localisé, et éliminé.

Après un moment où les souffles étaient restés suspendus, des applaudissements discrets parcoururent la table. En levant la séance, Soljounine vit que Dobronine, statufié sur son fauteuil, avait les yeux largement ouverts. Il voyait des choses que personne ne voyait. Il voyait la réalité. Et il avait changé de visage. Dobronine en cet instant ressemblait à un loup, ses lèvres comme des babines, son nez comme des naseaux.

Les participants avaient quitté la pièce. Soljounine attendait. C'était sa suite, il voyait un bout de son lit, dans sa chambre, il était épuisé, n'avait même pas envie d'une femme, il allait congédier celle qu'il avait fait venir de Hall, il ne rêvait que de s'écrouler sur sa couche, et Dobronine, assis à la table de conférence, ne bougeait pas.

Enfin, les yeux de l'homme de l'Altaï, de cet homme instruit par les chamans et qui peut-être avait vécu certaines nuits de la vie d'un ours, ou d'un loup, ou d'un aigle, ces yeux se posèrent sur Soljounine qui l'entendit dire :

« Viens ici, camarade, approche-toi ! »

« Camarade ». Dobronine se servait de la vieille appellation communiste, encore largement en cours même si elle avait parfois une connotation ironique. Soljounine s'assit prudemment auprès du géant et attendit. Dobronine le prit par l'épaule et lui dit calmement :

— Dis-moi... est-ce qu'elle t'ennuie, cette Hilde Mering ? Qu'est-ce qu'elle te veut ?

Soljounine se crispa. Que savait ce diable d'homme ? Est-ce que ce foutu personnage avait des yeux partout ? Est-ce qu'en ce moment il pouvait lire dans son esprit ? Il répondit doucement : -Disons qu'elle est difficile. Elle cherche sa sœur, qui aurait disparu.

— Tu veux dire cette Lina, qui fut un temps la maîtresse du président de l'Aloysius ?

Soljounine, stupéfait, décida brusquement de ne rien cacher. Comme s'il avait deviné le changement d'état d'esprit de son interlocuteur, Dobronine plissa les yeux et filtra son regard. C'était peut-être sa manière de sourire, ça n'était guère rassurant.

— Oui, Lina Mering. Elle était un peu trop curieuse, et von Klarwies l'a éloignée... en nous la livrant. Elle fait partie du prochain départ pour la Sibérie, mais Hilde ignore tout, elle est toujours l'assistante de Franz.

— Et la situation te satisfait, camarade ?

Comme Soljounine ne répondait pas, Dobronine hocha la tête.

— Je vois qu'elle ne te satisfait pas. Écoute, va dormir, je m'en occupe. D'accord ?

— Tu t'occupes de Hilde ?

— Voyons, camarade ! Des deux. Quand tu résous un problème, tu ne t'arrêtes pas à la moitié de la solution, que je sache !

Soljounine eut un frisson.

— Merci de ton accueil. Et bonne nuit.

Soljounine regarda l'homme de l'Altaï gagner la porte de la suite et l'ouvrir. Il était fasciné par la démarche et les gestes concentrés de ce type, qui semblait toujours sur ses gardes, on aurait dit un animal prêt à libérer toute une série de réactions de survie foudroyantes, au cas où un quelconque danger l'aurait attendu derrière la porte et dans le couloir de l'hôtel. Sur le seuil, Dobronine se retourna et eut un bon sourire.

— Dimitri Alexandrovitch, tu as besoin de te détendre. Ne renvoie pas tout de suite la fille qui t'attend. Prends du bon temps. Puisque tu es de ces hommes qui ont besoin de pareils plaisirs. Prends du bon temps, tu dormiras mieux.

Il referma doucement la porte, laissant Soljounine chaud et glacé à la fois. Il n'avait pas dit à Dobronine que la fille qu'il avait fait venir, pour la mater, c'était justement Lina Mering, la sœur captive de Hilde. Il passa dans le salon, invita sèchement son garde du corps à lui amener la fille qui attendait, ligotée, dans une autre pièce.

— Tu ne l'as pas touchée au moins, Bears ?

— Pensez-vous patron. Elle vous attend sagement. Vous n'allez pas vous ennuyer.

— Va te coucher au lieu de dire des conneries.

Dans sa chambre, il se déshabilla et passa une robe de chambre dont il noua les pans d'un lien relâché. Bears précipita Lina sur le lit. Elle était légèrement droguée. Ces produits sont miraculeux, songeait Soljounine. Ils peuvent transformer une tigresse en... tigresse domptée, comme je les aime.

Il la saisit par les cheveux, de l'autre main lui arracha tous ses vêtements. Il avait rarement vu une fille aussi bien foutue, dotée d'une telle souplesse

animale. Le président de l'Aloysius n'avait pas dû s'embêter. Il tira sur la poignée de cheveux qu'il avait en main, elle gémit. Il rapprocha son visage des pans de sa robe de chambre.

— Défaîs la ceinture avec tes dents !

Elle s'y employa, se contorsionnant, et le Russe jouissait déjà du regard, à voir son dos et ses fesses onduler et trahir tous les mouvements qu'elle faisait pour dénouer le cordon. Elle y parvint et Soljounine la plaqua aussitôt contre son pubis.

— Prends-la et suce.

Il s'empara d'un coupe-papier qui traînait sur la table de nuit et lui piqua le cou au niveau de la jugulaire.

— Si tu me mords...

Elle s'activait, il la laissa travailler jusqu'à ce qu'il se sente comme un bois dur.

— Va te mettre à genoux sur le lit, le cul tourné vers moi.

Quand elle eut pris position, il s'approcha, sa hampe au vent. Il la prit d'abord par la voie normale. La salope était inondée, il ne comprit pas, il ne l'avait jamais eue comme ça. D'habitude, l'absence de désir la rendait sèche comme un coup de trique et elle hurlait de douleur à chaque pénétration, mais là c'était comme du beurre... Quelque chose n'allait pas... Était-ce un effet collatéral du produit qu'on lui avait injecté ? Soljounine voulait en avoir le cœur net. Il la pilonna un moment, parce que ma foi, cette sensation de faire patauger son biscuit dans de la crème était fort agréable, si agréable qu'il faillit s'oublier, il sentait son plaisir monter et il se retira très lentement. Il savait d'expérience qu'un retrait trop brutal pouvait au contraire le faire jaillir d'un coup à gros jets et il n'aimait pas, il n'aimait pas du tout se retrouver hors contrôle et voir sa semence dispersée. Il attendit quelques secondes... Mais que faisait cette garce ? Elle rampait vers le haut du lit... Il l'agrippa par les hanches.

— Tu fais quoi espèce de tordue, tu crois vraiment m'échapper ?

— Les oreillers... balbutia Lina Mering.

— Quoi les oreillers ! Madame veut son confort maintenant ? Après tout, ce n'en sera peut-être que meilleur que tu sois détendue. Si ton cul est comme ta chatte, ce sera une soirée toute de douceur, ça va me changer !

Il éclata d'un rire énorme et rauque et la laissa crapahuter vers le haut de l'immense lit king size, il la suivit et l'embrocha d'un coup. Elle gémit et se tortilla comme pour se débarrasser d'un corps gênant. Le corps du délit, il est vrai, était volumineux, Soljounine en avait toujours été très fier, et il l'enfonçait avec des hanches de bûcheron, étonné de la facilité avec laquelle il la pénétrait. Quelque part, une sonnette d'alarme retentissait dans sa tête. Ce n'était pas comme lorsqu'il avait entendu la voix de Dobronine, mais ça y

ressemblait après tout. Il n'écoutait pas, trop à son plaisir qui montait, et cette fois, il n'allait rien faire pour le retenir, il allait le laisser gicler, remplir le ventre de cette Lina qu'il avait à sa pogne maintenant. Il commença à grogner et à se laisser agiter par les convulsions de son sexe, il aimait ce moment, il guettait la montée de son foutre, à ce moment-là le foutre était le meilleur ami de l'homme, puis il se plia sur le dos de Lina, cherchant ses seins au moment de sa première giclée.

Nom de Dieu qu'est-ce qu'elle foutait à s'agiter comme ça et à vouloir s'agripper sous les oreillers au lieu de les saisir à pleines mains... Saisir... saisir quoi... qu'est-ce qui se passait ? Lina se retourna brutalement. Soljounine avait commencé à jouir lorsqu'il fut éjecté d'entre ses fesses, et il regardait stupidement ses jets de sperme, comme si sa queue avait été un tuyau d'arrosage qu'agitait en tous sens une pression trop forte. Il regardait ses jets, et aussi cette chose bizarre que Lina tenait dans sa main droite, un couteau à large lame aiguisée, un poignard de commando, c'était le sien, il le reconnaissait au manche, qu'est-ce qu'il foutait là au lieu d'être dans son étui collé au sparadrap sous la table basse du salon – Soljounine était un homme prévoyant, mais pas encore assez, la preuve – et il regardait cette lame qui s'enfonçait sous son cœur comme dans du beurre, ou de la crème, elle le pénétrait, sauvagement. Dans un jet, de sang cette fois, Soljounine bascula sur le côté. Il vit Lina réfugiée sur le gros oreiller, agrippée au poignard sanglant, bouche ouverte. Ensuite, il contempla non sans étonnement que le drap blanc rougissait, il avait oublié d'où venait le sang et ce drap qui se peignait de rouge sur une étendue de plus en plus grande, une véritable mer rouge, lui paraissait une totale incongruité. Il bascula encore, et se trouva face au miroir de l'armoire. Il devait rêver sans doute, ou plutôt halluciner. C'était le visage de Dobronine qu'il apercevait dans le reflet. Un Dobronine immobile, de noir vêtu. C'est vrai qu'il ressemblait à un loup. Complètement. Un loup... Soljounine mourut.

Dobronine s'avança dans la chambre.

— Eh bien ma mignonne, tu n'y es pas allée de main morte. Allons, ferme ta bouche, sinon tu vas bien finir par crier. Et ce serait gênant, vois-tu...

Il s'avançait, et Lina le regardait, sans bouger, bouche refermée, hypnotisée. Elle aussi voyait le loup. On lui avait raconté, toute petite, qu'avec le loup, il n'y avait aucun espoir. Même la vaillante chèvre de Monsieur Seguin y était passée. Et le loup fit le tour du lit, s'empara du coupe-papier.

— Allons ma belle, tu n'en as plus que pour quelques instants. Ce bas-monde ne te mérite pas.

Il la saisit au menton, puis fit pénétrer d'un coup bref et précis le coupe-papier dans la carotide, appliquant aussitôt l'oreiller pour faire écran au sang qui jaillissait. En quelques secondes, Lina s'amollit et se laissa glisser.

Dobronine essuya soigneusement le coupe-papier avant de le glisser dans

la main droite de Soljounine pour y imprimer ses empreintes.

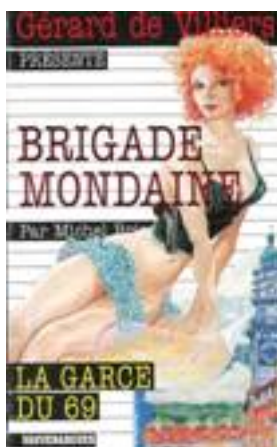
Il fit un tour complet sur lui-même, dans une concentration totale, son cerveau radiographiant la scène. Satisfait, il murmura, en contemplant Lina.

— Ne t'inquiète pas, je vais t'envoyer ta sœur Hilde pour te tenir compagnie.

Au moment de sortir il se retourna et grogna :

— *Svinarnik* !

CHAPITRE VIII



— Vous avez vu ? Je dirais qu'il a passé une sacrée nuit blanche. Même costaud comme il est, il n'a pas tenu le coup !

Géraldine, la bouche pleine du *Gipfel* dans lequel elle mordait à pleines dents, désignait le Russe qu'ils avaient vu hier soir. Assis à l'une des tables du café Central qui, le matin, accueillait, outre les clients de l'extérieur, les petits déjeuners de l'hôtel, il montrait un visage pâle, tiré, et complètement fermé.

Aimé haussa les épaules.

— Il est sans son patron, que voulez-vous. Vu le nombre de neurones que doit abriter sa caboche, il doit se sentir désemparé. Ce café est ma foi fort bon, quoique un peu léger.

— Mémé, les Autrichiens torréfient beaucoup moins leur café que nous. Il

est aussi goûteux mais moins amer.

— On dirait que tu as passé ta vie en Autriche !

— Non, non... quoique... l'avenir est ouvert !

Aimé et Géraldine se regardèrent, et posèrent leur tasse avec un ensemble parfait.

— Alors là, fit Aimé, tu nous la bâilles belle !

— Qu'on me les coupe ! fit Géraldine en écho.

Brichot fronça les sourcils.

— Ça ne vous va pas, Géraldine, si vous me permettez. Et qui plus est en ce lieu ! N'êtes-vous pas influencée par les siècles de haute culture, de pudeur, de retenue, de politesse exquise qui nous entourent ? Où est donc passée votre sensibilité ?

Pour une rare fois, Géraldine s'abstint de riposter par une sortie encore plus décoiffante.

— Vous avez raison, Aimé, respectons la magie de ce lieu.

— Vous avez fini de marivauder tous les deux ? Il est temps de distribuer le travail. Aimé, que comptes-tu faire ?

— Rendre visite aux collègues tyroliens et constater les progrès de l'enquête.

— Et toi petit Bonhomme ?

— Interroger Hilde Mering, extraire tout ce que je pourrai de sa mémoire. Elle a peut-être vu des choses importantes sans s'en rendre compte. Maintenant que quelques heures ont passé, le choc du meurtre du garde s'est estompé. Je vais me rendre au siège de la banque Aloysius, rue Maria-Theresien, où je sais qu'elle a accompagné son patron. En même temps, je reniflerai l'atmosphère. On ne sait jamais. Mais toi grand chef, que fais-tu ?

— Moi, fit Boris plutôt évasif, je vais faire l'emplette d'une culotte de cuir.

— Et suivre des cours de yodle[4], bien sûr !

— Cela va sans dire, ma chère Géraldine. À propos de yodle, sais-tu qui remporte régulièrement des concours au Tyrol ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Un Japonais. La communauté des Japonais au Tyrol constitue une belle minorité. Que veux-tu : deux pays qui cultivent à ce point le kitsch ne peuvent qu'avoir des points communs ! Allez, au boulot les hommes !

Géraldine décocha un coup de poing sur l'épaule de son chef et partit en riant.

— Quelle belle humeur tout de même, que celle de notre protégée, fit Aimé Brichot, que l'ambiance tyrolienne attendrissait visiblement. Veux-tu que je te dise ? Si je n'étais pas marié, je crois que...

— Aimé, voyons, songe à ta dulcinée, à tes jumelles, à ton petit Charles. Tous t'attendent. Décidément la montagne porte à la peau !

— Parle pour toi, Boris, rétorqua Brichot en le regardant finement.

Ils se séparèrent et Boris se hâta vers les bords de l'Inn. Cette nuit, il avait relevé l'adresse de Sophie sur le listing obtenu de Franz von Klarwies, avait noté, songeur, son patronyme, qu'il ignorait jusque-là, et mémorisé le trajet qui menait à son appartement sur la rive droite de l'Inn. Elle s'appelait Sophie Sonnenfeld, et stupidement, Boris chantonait ce nom tout en marchant, le trouvant fort agréable à l'oreille. Avant de sonner à sa porte, il se pencha par-dessus le parapet pour contempler les flots rapides de l'Inn. Autant qu'il s'en souvenait, l'Inn confluaient avec le Danube à Passau. « Mon vieux Boris, tu files un mauvais coton ! Tu te vois pantoufler avec quelques mômes braillards et sympathiques autour de toi ? » La question méritait réflexion, mais cette réflexion-là attendrait. Car Boris Corentin restait flic jusqu'au bout des ongles. Il écoutait son subconscient, qui avait bousculé sans ménagement l'image de Sophie Sonnenfeld pour prendre la parole. Et son subconscient lui communiquait une sensation venue de derrière sa rétine, ou d'un coin d'œil habile, comme on le sait, à saisir des mouvements imperceptibles et furtifs que le cerveau ne recompose que quelques secondes plus tard. Il en ressortait, tout bêtement, qu'il était suivi. Et que son suiveur s'était immobilisé là-bas, derrière lui, à l'angle d'un immeuble peint d'une belle couleur bleu clair, tandis que l'immeuble voisin était en jaune et le suivant en vert amande. Boris adorait ce jeu baroque de couleurs qui mettait de la gaîté dans le paysage urbain. Il se retourna lentement pour contempler les façades, comme un touriste en goguette. Il avait déjà décidé d'entraîner le bonhomme loin du domicile de Sophie. Son arrêt rêveur devant les flots sombres de l'Inn n'avait pas été inutile. Peut-être, déjà, son sixième sens ?

Il partit d'un pas de promeneur, longeant la rivière. Il traversa un parc, regagna un quartier désert fait de petites rues qui se croisaient presque à angle droit. Dans un reflet de vitrine, il avait identifié son poursuivant : le garde du corps pâlichon qui avait pris seul son petit déjeuner à l'hôtel Central. Pâlichon, mais toujours aussi musclé. Le plan initial de Boris était de tourner un angle de rue puis de s'arrêter aussitôt et de l'attendre. À la réflexion, ce plan était mauvais. Un type pareil ne pouvait se laisser prendre à une astuce aussi mince. De plus, Boris ne pouvait s'empêcher de tâter ses muscles et de mesurer son tour de biceps pour le comparer mentalement à ceux du body guard. Il avait beau ne pas être fait de sucre, il n'était pas certain d'avoir le dessus dans un affrontement franc et massif. Comble de malchance, il était sorti sans être enfouraillé. Il se mit à ralentir le pas, pour se retourner brusquement et attendre l'autre, qui marqua un temps d'arrêt avant de continuer vers lui. Lorsqu'il fut à deux mètres de lui, Boris le salua.

— Privet[5] !

— Privet !

Son russe s'arrêtant là, Boris continua en français :

— Vous avez perdu quelque chose ?

— Café Central, dans une heure.

Il se retourna et s'éloigna. Boris le suivit. Bientôt, une voiture noire glissa le long du trottoir, ralentit, une portière s'ouvrit, et le Russe s'y engouffra.

Boris pensa qu'il ne risquait plus rien à aller frapper à la porte de Sophie.

Il dut monter un escalier commun tout de blanc ripoliné avant de s'avancer dans l'appartement de la jeune hôtesse. Le lieu était comme elle. Sobre, chaleureux, clair. Il se retourna au milieu du salon pour la contempler. Elle était vêtue d'un short et d'un chemisier agrémenté d'une fine dentelle, et pieds nus. Légère. Elle souriait.

— Que buvez-vous à cette heure-ci. Encore du café ou déjà un apéritif ?

— Café.

Il la regardait s'affairer, bouger, derrière sa cuisine à l'américaine.

— Vous êtes bien pensif et bien silencieux, commandant. L'atmosphère tyrolienne ? L'oppression des montagnes ? On dit que le rocher d'Innsbruck est parfois difficile à supporter. Nous avons eu un grand poète, Trakl, qui a réfugié plusieurs années ici son mal de vivre. Si vous voulez, je vous montrerai l'auberge à flanc de montagne où il avait l'habitude de boire. Le propriétaire actuel des lieux cultive son souvenir et la niche où il s'installait est intacte, avec un portrait du poète au mur, une vieille photo noir et blanc qui ne laisse pas indifférent.

Boris avait l'impression de pouvoir écouter cette fille des heures.

— Vous n'êtes pas au travail ce matin, Sophie ?

Elle sourit, une légère inquiétude se peignit sur ses traits.

— Non, je crois bien que c'est fini pour moi. Vous savez, je n'étais qu'une stagiaire, une pièce rapportée, je n'ai pas le sentiment qu'ils veulent s'embarrasser de moi dans cette période compliquée que la banque traverse.

— La banque ne veut pas de vous certes ! Mais... Franz von Klarwies ?

Elle éclata d'un rire frais et lui jeta un regard chargé d'ironie.

— Oh, monsieur le Français me fait une scène de jalousie. Sans raison aucune. Je croyais que la tradition française vous aurait aguerri dans ce genre de situation. Que vous m'auriez dit d'un ton définitif : « laisse tomber ce minable qui n'en veut qu'à ton corps ! » Et si vous êtes un mufle, vous pourriez même ajouter : « tandis que toi tu n'en veux qu'à son fric ! » Oh je ne dis pas que son argent ne m'ait pas fait rêver... Vous savez, le quotidien peut être dur.

Boris ne disait rien, séduit par son esprit et sa franchise.

Elle s'approcha de lui, deux tasses de café à la main.

— Vous savez, commandant...

— Boris.

— Vous savez, Boris, je l'ai eu au téléphone ce matin. Il m'a promis un poste si je... Ma foi j'ai dit non. Ce n'est pas mon type. Je ne parle pas du physique. Je n'aime pas cet homme. Il est faux. Il m'inquiète.

Elle était tout près de lui. Il lui ôta délicatement les tasses des mains, les déposa sur la table basse.

Comme elle s'était appuyée sur l'accoudoir du canapé, il la fit basculer. Elle se retrouva pelotonnée sur ses genoux, le visage levé vers lui, attentive. Elle avait l'air de trouver la situation évidente, naturelle. Elle ne bougeait plus. Et Boris, immobile, finit par lui passer doucement la main dans ses cheveux noirs. Elle déposa d'elle-même un léger baiser sur ses lèvres.

— Commandant, fit-elle moqueuse, le café refroidit !

En d'autres circonstances, avec n'importe quelle autre femme, Boris eût exigé d'oublier le café, qui pouvait bien disparaître corps et arôme dans la prochaine bonde d'évier. Mais il savait d'instinct ce jour-là, ce qu'il avait à faire, ce qu'il avait envie de faire. Il se pencha en avant tandis qu'elle s'accrochait en riant à son cou pour ne pas basculer. Il lui tendit une tasse, prit l'autre, et ils burent de concert.

— Qu'avez-vous vu le jour du meurtre du garde par la femme rousse ?

Le visage de Sophie se fit sérieux. Et Boris ne pouvait s'empêcher d'admirer cette faculté qu'elle avait d'être immédiatement présente, tout entière, toute spontanée, aux moments qui se succédaient, aussi différents et contrastés fussent-ils. Il entendait sa voix grave poursuivre :

— Je savais que vous alliez me poser cette question. Je me souviens d'une seule chose qui pourrait peut-être vous aider : j'ai vu ralentir une voiture, par les vitres de la banque. Je ne sais pourquoi, mais je suis persuadée que cette voiture venait chercher la rousse. Il y avait deux hommes à bord, l'un conduisait, l'autre était assis à l'arrière. Type italien, genre mafieux.

— Et la voiture ?

— Une Lancia. Modèle Delta tout récent.

Boris poussa un sifflement.

— Vous ne voulez pas travailler dans la police ?

Elle pouffa.

— Non. J'aurais tendance à tourner le dos et à siffloter si je voyais un voleur de pain.

— Il ne s'agit pas de ce genre de voleur en l'occurrence. L'affaire est sérieuse et ses ramifications vont loin.

Elle posa sa tasse, se lova contre Boris.

— Il y a du danger, commandant ?

— En tout cas, tenez-vous à l'écart. Cessez tout commerce avec les gens

de la banque et avec votre patron.

— À vos ordres. Mais que vais-je faire pour ne pas m'ennuyer ?

— D'abord accepter de dîner avec moi ce soir. Ensuite nous verrons.

Elle mit ses bras autour de son cou et déposa un léger baiser sur ses lèvres.

— Quel programme excitant !

Il se leva tandis qu'elle glissait souplement de ses genoux. Sur le seuil, il la prit dans ses bras et souffla dans ses cheveux.

— Faites attention. N'ouvrez à personne.

Il partit vite, sans se retourner, pour regagner son hôtel.

Au café Central, les habitués étaient déjà installés. Boris repéra un groupe qui discutait avec animation mais à voix basse, autour d'un homme en qui il crut bien reconnaître l'écrivain Felix Mitterer. Au moment où il passait devant eux, l'un des hommes prit quelques feuillets en main et commença une lecture. Boris sourit. C'était toute l'Autriche, et même, cela sentait bon la vieille Europe centrale, où l'on vivait naturellement de culture autant que de pain, où lire quelques pages de son manuscrit à quelques amis ne passait pas pour de la pose. Il dépassa le groupe. Il avait repéré un homme qui l'impressionnait véritablement, sorte de géant qui rayonnait de forces étranges et qui le fixait. Il crut entendre une voix intérieure lui confirmer que c'était bien cet homme qui lui avait donné rendez-vous par l'intermédiaire du garde du corps qui l'avait suivi ce matin. Il se dirigea donc vers lui, s'inclina brièvement tandis que l'autre se levait, lui rendait son salut.

— Dobronine. Bonjour commandant Corentin.

Boris sourit.

— Vous êtes bien renseigné. Que puis-je pour vous ?

— Ne serait-ce pas moi qui pourrais quelque chose pour vous ?

— Savez-vous donc de quoi j'ai besoin ?

— Je crois le savoir.

Quand un tel personnage dit « je crois », songea Boris, c'est qu'il en est sûr à cent vingt pour cent.

— Monsieur Dobronine, dites-m'en un peu plus sur vous. Qui êtes-vous et qui représentez-vous ?

— Au fond, je n'ai jamais représenté que moi-même. Pour le reste, je rends des services. Je suis prêt à vous en rendre un.

— Lequel ?

— L'identité de ceux qui ont... visité la banque Aloysius à Paris. Les mêmes qui ont livré le corps de mademoiselle Laura Bignon au commissariat de Hall.

— Les mêmes qui l'ont tuée ?

— Sans doute.

— Et quel est votre intérêt dans cette affaire ?

— Aucun, sauf celui de voir stoppée une entreprise mafieuse.

— Des Italiens ?

— Absolument. Frida Weintrop a fondé un groupuscule révolutionnaire en 1969, le Groupe 69, qui a agi seul quelques années avant de se mettre au service de la Camorra. En free-lance si je puis dire.

— Quel est le but de ce groupe, et de la Camorra qui est derrière ?

— Je l'ignore. Mais ils sont gênants.

« Tu l'ignores, mon œil ! » se dit Boris.

— Savez-vous que j'enquête officiellement avec la police autrichienne sur cette affaire ? Avez-vous songé que je pourrais vous convoquer comme... témoin ?

— J'y ai songé, sourit Dobronine. Mais cela vous serait difficile. J'ai un passeport diplomatique.

— Pourquoi faire appel à nous ? Je suis certain que vous avez les moyens de vos ambitions, fit Corentin en regardant le Russe dans les yeux. Ce dernier ne baissa pas le regard. Et Boris doutait que quoi que ce soit pût le lui faire baisser. Il sentait derrière cette enveloppe charnelle une force énorme, à la fois primitive et intelligente.

— Plus nous serons nombreux à chercher ce groupe, plus nous aurons des chances de succès. Et puis, fit Dobronine en se levant pour signifier que l'entretien était terminé, votre position officielle vous donne certains moyens d'agir qui permettent d'éviter le bain de sang.

— Oh ! siffla Boris en se levant également, cela va donc jusque-là ?

— Oui, commandant.

— Au fond, vous ne m'avez pas dit grand-chose ! Vous ne les avez pas encore « logés » ?

— Pas encore. Je vous informerai. Quant à votre coéquipière, elle est absolument charmante.

Il s'éloigna. « Drôle de coco » fit Boris en se parlant à lui-même. « Mon vieux, j'ai maintenant une coudée d'avance sur toi, je connais leur voiture. » Mais Boris éprouvait un malaise qui ressemblait fort à de l'angoisse. Que signifiait cette allusion à Géraldine ? Était-ce une menace voilée ? Aurait-il osé ? Il décida de se rasseoir, de commander un café viennois, et lorsqu'on lui apporta son liquide recouvert d'une montagne de crème Chantilly, il se dit qu'au moins provisoirement, le monde tournait rond. Après quoi, il rejoindrait son collègue Brichot chez leurs collègues tyroliens pour les informer.

Géraldine Hébert était installée dans un canapé, chez Hilde Mering. Quand elle s'était présentée à la banque Aloysius, dans la Maria-Theresienstrasse, l'hôtesse d'accueil lui avait dit que l'assistante de Franz von Klarwies était restée chez elle se reposer. Géraldine avait jugé inutile de s'attarder dans l'établissement, et comme elle avait l'adresse de Hilde, elle s'était rendue chez elle. Hilde lui avait ouvert avant de se jeter dans ses bras. Géraldine avait éprouvé quelque gêne... en l'absence de Liselotte, devant cette manifestation d'affection qui lui rappelait la nuit qu'elles avaient passée toutes les trois, à s'explorer mutuellement dans une sorte d'effusion sensuelle décuplée par le fait qu'aucune des trois n'avait encore vécu pareille situation.

Géraldine la repoussa doucement et Hilde, confuse, lui dit :

— Excuse-moi, Géraldine, mais j'ai l'impression que tu es la seule à qui je puisse me confier en ce moment. Je sens des choses autour de moi...

— Que veux-tu dire ? questionna la policière, intriguée.

— Je ne sais pas, fit Hilde tout en leur servant du café. J'ai peur. Ça bouge autour de moi... ce n'est qu'une intuition vague. Et tout ce qui m'arrive, je le prends de travers. C'est comme le coup de fil de ce matin...

— Allons, calme-toi. Quel coup de fil ?

— Mon patron m'a appelée ce matin en me disant qu'il n'avait pas besoin de moi aujourd'hui, que je ferais mieux de me reposer pour être en forme demain.

— De quoi te plains-tu ? Ca part d'un bon sentiment !

Le visage de Hilde se durcit.

— D'un bon sentiment ! Les bons sentiments et von Klarwies, ça fait deux. Il était bizarre au téléphone, il n'avait pas le même débit que d'habitude, il semblait regretter chaque mot qu'il me disait. Et à la fin de la communication, dans une sorte d'élan, et cette fois comme s'il n'avait pas soigneusement préparé ce qu'il allait me dire, il a lâché : « Mais pourquoi vous ne partiriez pas à la campagne, visiter quelque amie ou la famille. Sautez dans votre voiture et partez. » Tu vois, on aurait dit qu'il voulait me chasser de chez moi.

— Tu te fais des idées, Hilde.

— Je ne crois pas !

Elle vint se pelotonner contre Géraldine, et commença à la caresser, mais dans un tel souci que le cœur n'y était pas.

— Raconte-moi ce que tu sais sur cette banque. Tu es bien placée pour avoir beaucoup appris.

— Pas grand-chose je te jure. Le courrier important est codé. Il y a toute une partie des affaires de la banque à laquelle je n'ai pas accès. Mais il se passe évidemment quelque chose. Le plus frappant est le défilé des stagiaires et des hôteses. Elles ont toutes le même profil un peu paumé, elles semblent

toutes enchantées d'avoir obtenu une place même provisoire qui semble les tirer de quelque misère avancée, mais tu ne vas pas me dire que la banque Aloysius est une entreprise humanitaire, je ne te croirai pas. Et puis, au bout d'une semaine ou de quinze jours, ces filles disparaissent, aussitôt remplacées. Je me souviens d'une...

Il y eut un bruit, métallique, quelque part dans l'appartement. Les deux femmes tendirent l'oreille.

— À ton avis, c'était quoi ? fit Hilde devenue blanche.

— Mais calme-toi, Hilde. Que veux-tu que ce soit ! Un objet mal posé qui est tombé, que sais-je.

— Je t'en supplie, va voir !

— Si ça peut te rassurer...

Géraldine se leva et passa dans le couloir. Il était long et courbé, épousant la forme du bâtiment, et Géraldine se fit soudain la réflexion qu'elle n'aurait pas aimé habiter un appartement doté d'un tel couloir, dont la courbure prononcée empêche de voir l'extrémité. Mais aussitôt elle se morigéna : « allons, couarde, tu ne vas tout de même pas te laisser influencer par les angoisses de notre charmante Hilde », et en disant « notre », elle pensait à Liselotte et à leur nuit à trois.

Elle s'avança dans le couloir, ouvrit une première porte et sauta en arrière, mais ce n'était qu'un balai qui tombait sur elle.

— Géraldine !

— Calme-toi, juste un balai réveillé par l'apprentie-sorcière que je suis !

Elle referma la porte du placard et poursuivit son chemin. La prochaine porte qu'elle ouvrit donnait sur une petite chambre d'amis. Elle y jeta un coup d'œil, mais tout était en ordre. Ensuite, elle entra dans la salle de bains. « Plutôt désordonnée, cette chère Hilde ! » Il y avait un flacon de shampooing mal refermé, renversé, qui faisait du goutte à goutte. Géraldine haussa les épaules. C'était sans doute le bruit qu'elles avaient entendu. Elle nota la fenêtre ouverte, la refermait machinalement lorsqu'elle aperçut une tache brune sur le rebord de l'appui. Une petite touffe de poils durs, apparemment. Elle sortit de la salle de bains, inspecta la cuisine, ouvrit la porte de la buanderie. Elle crut entendre une sorte de frottement, la porte en s'ouvrant peut-être... Il y avait une pile de linge sale, importante... « Hilde n'est pas très ménage, visiblement. » Elle sourit puis fronça le nez. Elle respirait une curieuse odeur, presque agressive, qui rappelait... qui rappelait quoi... En tout cas, elle songea que l'appartement avait besoin d'un bon coup de tornade blanche.

Elle revint dans le salon, perplexe. Il lui semblait qu'elle avait vu quelque chose d'important, ou plutôt quelque chose qui n'était pas à sa place... Elle regarda fixement son sac à main et elle le prit pour le poser à côté d'elle en reprenant sa place sur le canapé.

Hilde sourit.

— Tu as peur que je te le vole ?

Géraldine ne pouvait pas répondre que son arme de service était dans son sac, elle était suffisamment effrayée pour ne pas en rajouter. Soudain, Hilde fut à genoux entre ses cuisses qu'elle écartait. Elle frémissait, tremblait.

— Je t'en prie, en souvenir de Paris, ça va me calmer j'en ai tellement besoin ! Déjà, Hilde avait écarté la petite culotte et collé sa bouche sur le pubis, sa langue s'activait et Géraldine s'abandonnait. Le plaisir vint très vite. Géraldine fouilla dans les cheveux de la jeune femme, prit délicatement son visage entre ses deux mains et la repoussa.

— Hilde, tu avais commencé à me dire...

— Oui oui, je vais te raconter mais avant... Attends, je prends une douche et tu me rejoins dans le lit. Alors je te raconterai.

— Dis donc, sais-tu que c'est du chantage ? Sur une personne assermentée représentante de la force publique ?

Hilde éclata de rire, se sauva prestement, et bientôt, Géraldine entendit le bruit du jet qui coulait sur le corps de la jeune Autrichienne. Elle se laissa aller à l'évoquer, ce corps dont elles avaient tant joui, Liselotte et elle. Sa belle amie suédoise lui pardonnerait certainement ce qui allait advenir, elle se sentait d'ailleurs prête à le lui raconter. Déjà, elle anticipait, à la fois sur ce qui allait se passer dans le lit de Hilde et sur le récit qu'elle allait en faire à Paris, lorsqu'elle prit conscience de certains sons atypiques. Ce fut d'abord un choc sourd, puis une sorte de gargouillis. Comme un bruit de bonde à moitié bouché. « Ça ne m'étonnerait pas, Hilde ne me paraît pas être une championne de propreté ». Elle écoutait le jet de la douche, un bruit régulier qui était plutôt rassurant. Elle appela :

— Hilde ? Tout va bien ?

Mais elle ne l'entendait certainement pas. Elle se versa une deuxième tasse de café, la but d'un trait puis, soudain inquiète, se leva et s'avança dans le couloir. Sous la porte de la salle de bains, un filet d'eau commençait à sourdre. Un filet teinté de rose qui faisait une flaque baroque sur le linoléum. Géraldine revint dans le salon, ouvrit son sac et prit son automatique. Elle parcourut le couloir jusqu'à la flaque, ouvrit la porte d'un coup de pied et se mit à balayer l'air de son arme tendue à bout de bras.

Le corps de Hilde était étendu moitié dans le bac à douche moitié sur le carrelage de la pièce, presque disloqué. Comme elle s'approchait lentement, elle passa devant une armoire blanche et, se tenant en retrait, l'ouvrit, prête à faire feu. Mais l'armoire ne contenait que quelques vêtements, sorties de bain, dessous, et serviettes. Elle referma la porte d'un coup de pied puis baissa le canon de son arme. Personne ne pouvait se cacher là. Elle s'approcha jusqu'à découvrir le visage de la malheureuse, déformé par une terreur sans nom. Géraldine était toujours paniquée par ce genre de mort. Elle estimait que tout

homme avait droit à une mort sereine et un visage détendu, et militait depuis toujours pour le traitement de la douleur, quelles que soient les circonstances. À la voir, Hilde avait dû passer de l'autre côté avec une frayeur si grande que la policière, superstitieusement, l'imaginait toujours présente, au-delà de la mort, comme si cette peur était assez forte pour survivre à celle ou celui qu'elle avait tué.

Elle se pencha pour examiner le corps et frissonna. La gorge était ouverte, non pas avec un instrument « propre », du genre rasoir, mais déchiquetée. Elle interrompit son examen parce qu'un léger filet d'air froid était parvenu sur sa nuque. Elle leva les yeux et vit la fenêtre s'ouvrir, poussée par un souffle d'air. Elle était certaine d'avoir fermé cette fenêtre. Elle rapprocha l'escabeau, grimpa dessus et se pencha par-dessus l'appui. Elle vit le trottoir, quatre étages plus bas, et une sorte de grand chien gris au pelage dru qui tournait le coin de la rue. Rien d'autre. Elle examina la façade. Il y avait bien quelques aspérités de place en place, quelques moulures – l'art baroque en était friand – mais escalader cette façade tenait malgré tout de l'exploit, la descendre, à la vitesse qu'elle supposait, plus encore. Elle ferma la fenêtre et redescendit de son escabeau. Revenant au corps de l'Autrichienne, elle aperçut de profondes éraflures sur ses flancs.

Tout à coup, une panique irrépressible la jeta dans le couloir puis dans le salon. Elle prit son portable et pressa la touche qui commandait l'appel direct du numéro de Corentin.

— Allo ! Boris ?

— Oui, petit Bonhomme...

— Boris...

Elle ne pouvait plus parler momentanément. Elle haletait. À l'autre bout du fil, Corentin s'inquiétait.

— Oh, Géraldine, qu'est-ce qui se passe ? Du calme, je t'écoute. Où es-tu ?

— Chez Hilde, Boris. Elle... elle est morte.

— Comment ça ?

— Morte je te dis ! Assassinée. Et j'étais là. Ça s'est passé quand j'étais là, Boris. Je n'ai pas pu empêcher cela, j'ai failli...

— Tais-toi ! Où est l'assassin ? Dans les lieux ? Tu es indemne ?

— Je suis seule. Seule ! Rapplique, amène la troupe.

— Je suis avec Mémé et le commissaire Helmut Feigl. Nous arrivons. Fais attention. Tu as ton arme à la main ?

— Non. Pour ce qu'elle m'a servi !

— Garde-la à portée.

Géraldine raccrocha sans répondre. Elle frissonnait. L'odeur qu'elle avait respirée tout à l'heure dans la buanderie, elle savait ce que c'était. Un

souvenir de ses visites au zoo, gamine. Une odeur de fauve. Une odeur tenace, sauvage. Elle ne pouvait s'empêcher de l'associer aux traces de griffes sur le corps de Hilde. « Tu deviens folle, ma vieille ! Attends Corentin avant de délirer. »

Un quart d'heure plus tard, elle ouvrit l'appartement aux policiers autrichiens suivis de Corentin et de Brichot. Le commissaire Feigl, qu'elle ne connaissait pas, la salua avant de se précipiter dans la salle de bains. Puis ce fut le bourdonnement des différents services, médecin légiste, police scientifique, relevé d'empreintes.

— Cher ami, dit le commissaire Feigl, réfugions-nous dans le salon et faisons un point rapide. Vous aussi mademoiselle, vous êtes le seul témoin de ce qui s'est passé.

Une fois installés autour de la table basse, Géraldine, à qui l'effervescence de l'activité policière rituelle en cas de meurtre avait rendu toute sa maîtrise, rendait compte calmement et dans le détail de tout ce qui s'était passé depuis son arrivée chez Hilde. Lorsqu'elle eut terminé, Feigl hocha la tête.

— Ce que vous nous racontez est bien étrange, mademoiselle. Mais je dirais... pas plus étrange que les traces relevées sur le corps de Hilde Mering. Je n'ai pas d'explication pour l'instant, sauf qu'il y en a forcément une de rationnelle. Ce n'est pas un fantôme qui vous a rendu visite, puisqu'il a eu besoin d'ouvrir la fenêtre pour entrer, et une fois que vous l'avez refermée, de la rouvrir pour sortir.

— Vous avez vu la façade, commissaire ?

Helmut Feigl haussa les épaules.

— Oui, oui, je me suis penché... Rien d'extraordinaire, en fait. Un exploit à la portée d'un certain nombre d'alpinistes. Vous savez, nous sommes un peuple de montagnards, nous avons grimpé du rocher toute notre vie, il m'en faut plus pour m'impressionner. Bon, faisons le compte des morts violentes. Cinq, jusqu'à preuve du contraire. Le garde de la succursale parisienne de l'Aloysius Bank, deux hommes de nationalité russe que nous n'avons pu encore identifier, morts abattus le long d'une route entre Hall et Innsbruck, enfin, deux femmes : Laura Bignon, Française, fille de l'un de vos ministres... et motif pour lequel vous êtes venus prolonger votre enquête chez nous. Et Hilde Mering, qui se trouve encore en ces lieux. Je me pose une question...

— Je devine laquelle, commissaire, fit Corentin. Les assassins de ces cinq personnes sont-ils les mêmes ? Ou bien y a-t-il deux affaires séparées, deux bandes différentes qui règlent des comptes entre eux ?

Le commissaire Feigl hocha la tête.

— Oui, commandant ! Quelle est votre idée là-dessus ?

— J'ai beaucoup réfléchi. Et depuis ce matin, j'ai de nouvelles informations qui m'ont permis d'avancer. Le garde de Paris a été tué par un groupuscule italien connu sous le nom de Groupe 69, vraisemblablement pour

le compte de la Camorra napolitaine. Je pense que le groupe est également responsable du carnage de la route de Hall. Mais non pas de la mort de Laura Bignon. Il m'est difficile de vous apporter des preuves. Une simple intuition de flic, pardon, de policier, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois, commandant. Continuez.

— Il est probable que Laura Bignon a été tuée, non pas par la mafia italienne mais par des Russes. Je ne sais pas ce qu'ils font dans le tableau. Mais depuis ce matin, il me semble que cette affaire prend de tout autres proportions que celles... ma foi, que celles que nous avons l'habitude de traiter en France dans le cadre de la BRP. Le groupe 69 aurait simplement dérobé le cadavre aux Russes qui conduisaient la Mercedes, après les avoir abattus, le cadavre servant de moyen de pression. Il fallait qu'il soit découvert... et il vous a été livré, quasiment sur votre pas-de-porte.

— Allons, finissez votre brillante démonstration avec le cadavre que nous avons à côté.

— Qui a tué Hilde Mering ? Je suis persuadé que ce sont les Russes. Devant les agissements du Groupe 69, ils prennent les devants, et ils éliminent. Il n'est pas certain que ce soit le dernier cadavre dont nous ayons à nous charger. Tous ceux qui savent quelque chose ont à craindre pour leur vie.

— Je ne sais pas qui a tué Hilde, intervint Géraldine, mais je sais qui a permis qu'elle le soit.

Elle raconta aussitôt la raison pour laquelle l'Autrichienne était chez elle ce matin au lieu d'être à son poste de travail. Elle conclut :

— Les déductions de Boris Corentin me satisfont. De mon côté, ce que m'a raconté Hilde me suffit pour penser qu'il y a collusion entre les Russes et la banque Aloysius, en la personne de Franz von Klarwies. Il a littéralement envoyé son assistante à la mort.

La déclaration ferme de Géraldine tomba dans un lourd silence. Le commissaire Feigl finit par glisser, embarrassé :

— Franz von Klarwies est une personnalité honorablement connue à Innsbruck. De très ancienne noblesse, et...

— Allons, commissaire ! Je croyais que les autorités autrichiennes avaient interdit le port de la particule il y a presque un siècle maintenant. C'était dans les années 1920 ?

— Votre connaissance de l'histoire de notre pays me flatte, commandant. Mais... vous savez, l'empreinte de notre grande Histoire est tenace. L'empire austro-hongrois est encore dans nos esprits et dans notre imaginaire, et ce ne sont pas quelques lois et quelques décrets qui peuvent effacer cette empreinte d'un trait de plume. Tenez, connaissez-vous cette histoire qui résume si bien ce que nous ressentons encore dans notre vieille Autriche ? Ce sont deux amis viennois qui se rencontrent sur le Ring. L'un dit à l'autre : « Où vas-tu ? ». L'autre : « voir le match de football Autriche-Hongrie. » Le premier : « Ah !

Contre qui ? » Alors j'ai bien peur que cette histoire qui commence à se remplir de sang ne nous fasse beaucoup de tort. Mais, certes, la loi doit passer. Laissez-moi aller interroger le président de la Banque, ce que je vais faire en sortant d'ici.

Le commissaire Feigl transpirait légèrement. Visiblement, il s'apprêtait à accomplir une corvée en marchant sur des œufs. Il reprit :

— Quelqu'un a-t-il une idée de ce que veulent ces Russes ? D'où sortent-ils ? Quels sont les enjeux ? Et que cherche à leur disputer le Groupe 69 ?

Autant de questions dont Corentin convint qu'elles n'avaient pas, pour l'instant, le plus petit bout de réponse. Le commissaire Feigl ajouta :

— Je crains bien que nous ne retrouvions jamais Lina, la sœur de Hilde Mering. Elle doit faire partie de, comment dire, de la charrette... Il nous faut sans doute l'ajouter à notre liste.

— J'ai rencontré l'un des Russes ce matin, un certain Dobronine. Un personnage hautement énigmatique et inquiétant.

— Et vous l'avez laissé repartir ? s'étouffa Feigl.

— Que vouliez-vous que je fasse ? rétorqua Corentin. D'abord, je ne suis pas sur mon territoire de juridiction. À ce moment-là, Hilde était encore en vie. Et ce Dobronine possède un passeport diplomatique. Il est intouchable. Si vous voulez voir des Russes, rendez-vous donc dans notre hôtel, le Central. Vous en verrez quelques-uns. Je vous fiche mon billet qu'ils sont tous diplomates.

Le commissaire Feigl se prit le menton dans les mains.

— Mais que font-ils ici ? À ma connaissance, il n'y a aucun congrès ou séminaire à Innsbruck qui puisse expliquer leur présence.

— Commissaire, fit Corentin lentement, en pesant ses mots : je suis parvenu à la conclusion que cette affaire nous dépasse. Je veux dire qu'elle dépasse les moyens classiques que nous offrent les polices auxquelles nous appartenons, la vôtre, la nôtre. Il y a dans l'ombre des personnages surpuissants qui tirent les ficelles et qui se fichent comme d'une guigne d'une petite enquête de policiers provinciaux, excusez-moi, je parle aussi bien pour mon équipe que pour la vôtre.

— Mais que proposez-vous ? fit Feigl légèrement estomaqué.

— Faire appel aux services spéciaux.

Le commissaire Feigl eut un haut-le-cœur.

— Les services de contre-espionnage ? C'est à eux que vous pensez ?

Il avait prononcé ses derniers mots avec une sorte d'écœurement, ce qui fit sourire Corentin.

— Je sais, commissaire. D'ordinaire nous détestons ces gens-là. Nous détestons travailler avec des barbouzes. Nous n'avons pas la même conception du métier de maintien de l'ordre, nous n'avons jamais eu de

« permis de tuer », comme on dit au MI6 ou ailleurs. Seulement – il se pencha en avant – nécessité fait loi, commissaire ! Nous devons en savoir plus. Ces Russes sont bien arrivés par avion. Ils ont atterri à Vienne. Et dans tous les aéroports, des barbouzes, des physionomistes chevronnés, observent les visages des gens qui passent les douanes. Je vous fiche mon billet que la CIA ou la DGSE peuvent nous communiquer des informations utiles. Nous devons également contacter les services spéciaux italiens. Ils ont peut-être vu passer le Groupe 69 aux frontières. Ils ont des photos de ces gens-là.

Visage crispé, le commissaire Feigl se pencha vers Corentin :

— Mais vous êtes naïf, commandant, sauf le respect que je vous dois ! Dès que ces messieurs entreront dans la danse, nous passerons sur le gril ! Nous n'en finirons plus de nous faire interroger comme de vulgaires truands, jusqu'à ce que ces messieurs nous aient vidés de toute information, même de celles que nous ignorons, et prennent l'affaire en mains en nous renvoyant à nos voleurs de poules !

Corentin sourit devant la véhémence d'Helmut Feigl.

— Je dois dire, commissaire, que votre tableau pessimiste ne manque ni de couleurs, ni de vérités. Oui, c'est vraisemblablement ainsi que les choses se passeront. Et alors ? Le massacre a assez duré. Il faut nous en sortir. J'ai deux amis... qui pourraient nous aider. Un colonel du service Action de la DGSE, dont je me garderai bien de vous livrer l'identité. Et puis un vieil ami américain toujours basé à Rome, attaché militaire de l'ambassade des Etats-Unis. Comme tout attaché militaire, il fait un peu d'espionnage. Je peux les contacter à titre officieux.

Le commissaire Feigl se mit à tourner en rond comme un ours en cage, autour du canapé. Il revint se planter devant Boris et tendit le doigt vers lui.

— Ça ne me plaît pas, commandant, ça ne me plaît pas du tout ! Mais faites comme vous l'entendez, je n'ai aucun pouvoir de vous en empêcher. Je vais vous dire une chose : je ne veux pas que ma ville devienne une plaque tournante de l'espionnage ni un endroit où il fait bon se flinguer et s'égorger à tout va ! Si c'est cela que vous voulez, je ne vous faciliterai pas la tâche. Et tenez-moi au courant.

Feigl fit demi-tour, prit son chapeau de feutre vert qu'il planta sur son crâne, et quitta l'appartement.

Géraldine siffla.

— Eh bien ! Le commissaire Feigl est dans ses petits souliers.

— Il faut le comprendre. Innsbruck est une ville si tranquille. Et soudain... l'enfer ! Drôle de fin de carrière pour lui.

— Bon, fit Brichot, que fait-on ? Feigl se charge d'interroger Franz von Klarwies... Celui-là me paraît être un drôle de coco, avec ou sans particule. Et nous ?

Corentin se sentait désarmé. Pour la première fois de sa carrière peut-être, il s'apprêtait à demander l'aide de gens pour qui, à l'instar du commissaire autrichien, il n'avait aucune estime. Et ses deux amis l'étaient pour de tout autres raisons que professionnelles. Soudain, il bondit sur ses pieds, se précipita vers la fenêtre du salon. Il l'ouvrit, se pencha.

— Commissaire ! Attendez-moi !

Il se jeta dans le couloir, gagna l'ascenseur. Brichot et Géraldine le suivirent plus lentement, ahuris. Déjà sur le trottoir, Corentin prit familièrement Helmut Feigl par le bras.

— Commissaire ! Vous m'avez bien dit que vous désiriez arrêter ce bain de sang ?

— Oui, fit froidement Feigl. Mais encore ?

— Alors, mettez deux hommes devant l'immeuble de Sophie Sonnenfeld. Elle a été stagiaire à la banque Aloysius de Paris. Il se peut qu'on la croie détentrice de secrets qu'elle n'a pas.

Son interlocuteur le regarda longuement, et Corentin ne baissa pas les yeux. Feigl finit par hocher la tête.

— Je vais y veiller.

— Merci, commissaire.

— Si vous me permettez, commandant : je me demande si Sophie Sonnenfeld n'est pas plus menacée par un officier de police français que par tout le FSB russe.

Feigl s'éloignait déjà sur le trottoir, mais il se retourna un instant. Corentin crut voir un éclat ironique et tendre dans l'œil acéré du commissaire.

Il fut rejoint par Brichot et Géraldine.

— Programme ? fit Brichot.

Corentin regarda l'heure.

— À votre avis ?

Brichot sourit.

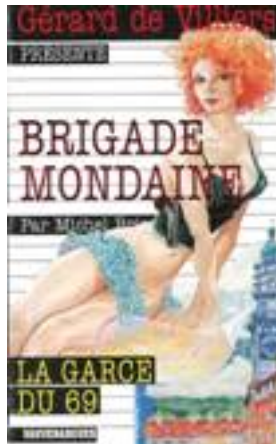
— Moi ce sera le plat aux trois viandes grillées.

— Moi fit Géraldine, l'escalope de saumon. Je l'ai vue hier soir et depuis elle hante mes heures.

— Alors en route, les entraîna Corentin. Moi ce sera encore du gibier. Après quoi, j'appelle mes amis. Il faut avancer dans cette affaire qui sent le brûlé.

— Tout ce que je souhaite pour l'instant, rétorqua Brichot, c'est que les plats du Central ne sentent pas la même chose.

CHAPITRE IX



En d'autres saisons, on eût entendu les clarines des vaches paissant l'herbe grasse. Mais les prairies étaient vides, étalant leur habit d'hiver du pied de la montagne jusqu'à la route qui sinuait au centre de la vallée, épousant les courbes de l'Inn. Il faisait froid, l'époque du fœhn venait de se terminer, ce vent chaud qui rend fou, et que la jurisprudence autrichienne a intégrée dans ses arrêtés, plus indulgente lorsqu'un crime de sang a été commis un jour de grand fœhn. Les prairies étaient émaillées de petites cabanes en planches ou en rondins, sous les auvents desquelles étaient sagement suspendues en impeccables alignements les croix de bois qui l'été supportaient le foin à sécher.

À bien y regarder, l'une de ces cabanes méritait mieux que ce nom. Cachée derrière un bouquet de pins autrichiens, défendue par une palissade de dosses, elle possédait même une dépendance, un garage à vrai dire. Celui qui s'imaginait trouver sous le toit de cet édifice un tracteur ou une vieille Ford Taunus aurait été très surpris. Les portes soigneusement fermées cachaient une Lancia modèle Delta flambant neuve.

Surpris, le promeneur de passage, peut-être dévoré de curiosité, se serait alors approché du bâtiment principal. Bâtiment était un bien grand mot. Il s'agissait d'une construction de bois élaborée, bien conçue, qui faisait plus figure de rendez-vous de chasse que d'atelier. Certes, ce n'était pas le pavillon de Mayerling, où l'archiduc Rodolphe, fils de François-Joseph et de Sissi, avait été retrouvé mort, en cette fin de janvier 1889, en compagnie de sa

maîtresse, la baronne Mary Vetsera. Mais, si notre visiteur curieux s'était approché jusqu'à jeter un œil par la fenêtre embuée de la pièce principale, il eût contemplé spectacle pas si différent sans doute de celui que les jeunes gens de sang noble avaient pu donner à leurs assassins avant de mourir. Enfin, assassinat, suicide, ou les deux, ne prenons pas parti dans cette vieille et romantique affaire. Intéressons-nous donc à ce qui se passe derrière cette vitre, spectacle sans doute assez loin du romantisme autrichien du **XIX^e siècle**. Parce que, dès l'approche, en tendant l'oreille, on eût capté certaine injonction qui eût fort outragé les bonnes mœurs de l'époque. En l'occurrence :

— Mais tu as du sang de navet aujourd'hui, Peppo ! Je ne la sens plus, ta queue. Défonce-moi !

Et, en s'approchant pour glisser enfin son regard concupiscent sur la scène qu'annonçait ce doux reproche, notre promeneur curieux se serait peut-être accroché à l'appui de la fenêtre en écarquillant les yeux. La belle rousse, retroussée justement jusqu'au nombril, était agenouillée sur un tapis de haute laine, devant un feu de cheminée fort vigoureux, dont son visage cuivré et sa chevelure flamboyante prenaient tous les reflets. Bouche ouverte, elle s'avancait et reculait par saccades comme si elle montait un cheval au trot difficile et heurté, sauf que c'était elle qui était montée, non par un cheval, mais par un puissant gaillard à la chevelure gominée, agenouillé derrière d'admirables rotundités qu'en langage fleuri on nomme un postérieur callipyge. Le curieux promeneur aurait tôt fait d'apprendre le nom de ce vaillant guerrier, en écoutant la belle l'apostropher :

— Ça y est, Peppo, je te sens enfin, continue, nom d'une loutre de rivière, tu grossis maintenant, c'est bon, si tu étais vraiment fort comme je le souhaite, c'est dans le feu que tes coups de rein me projetteraient.

Personne évidemment n'était dans la tête de Peppo, notre hypothétique voyageur curieux encore moins que vous, cher lecteur. Mais Peppo savait ce que pensait Peppo. Et ce que pensait Peppo tenait en ceci : « Sale garce, est-ce que tu as deviné que c'est devenu mon seul désir ? Te voir brûler vive ? Voir ta chair consumée par autre chose que ton appétit sexuel ? »

Ce que ne savait pas Peppo, c'est que Frida Weintrop savait tout. Elle connaissait l'origine de la violence avec laquelle Peppo la prenait toujours. Cette violence n'était rien d'autre qu'un désir de meurtre. Il la défonçait en utilisant son membre comme un poignard, et c'est cette sensation dont elle ne pouvait plus se passer, elle avait depuis longtemps cessé de prendre des amants, car elle ne pouvait jouir que dans la peur de mourir. Depuis longtemps, elle avait deviné que Peppo rêvait de se débarrasser d'elle. S'il ne l'avait pas encore fait, c'est qu'elle lui inspirait de la terreur, depuis les débuts du Groupe 69 qu'elle avait fondé. C'est elle qui avait été de tous les coups, torturé des patrons, cassé du politique, tué ou rêvé de tuer tout ce qui se situait à droite de l'échiquier politique, poussé Peppo et Aldo à des extrémités qu'ils

n'auraient jamais atteintes s'ils avaient été livrés à eux-mêmes.

Certes, leur idéologie politique s'était émoussée au point qu'ils avaient fini par accepter de travailler pour la mafia. Ce qu'ils voyaient là, dans cette nouvelle collaboration loin de leurs grands idéaux passés, c'était encore une manière, anarchique, de semer le désordre et la peur chez les bourgeois. Toute vie rangée était une vie bourgeoise à torpiller. En tout cas, c'était encore la motivation de Frida Weintrop, qui méprisait les hommes pour leur manque de persévérance et leur tendance à prendre, tôt ou tard, plutôt tôt que tard, le chemin de leurs pantoufles. Peppo lui-même, qu'elle avait adoré, était bien parti sur le chemin de la retraite. Seule sa haine grandissante pour Frida le maintenait hors des sentiers battus du commun des mortels.

Frida jouait avec le feu, poussait parfois son Peppo aux limites du geste fatal dont il rêvait lorsqu'il défonçait sa maîtresse. Fine psychologue, elle savait que c'était au moment même où Peppo était écœuré par leurs jeux sexuels et par ses fantasmes à elle, qu'il puisait au fond de lui-même, dans son dégoût du corps de Frida et de leur accouplement, les forces physiques supérieures qui l'amenaient, elle, à des orgasmes exceptionnels, jaillis sur les limites de son désir et de sa peur d'y laisser sa peau.

Elle s'attendait à ce qu'un jour Peppo fasse le geste définitif. Elle était prête, non pas à mourir, mais à réagir. Peppo s'était toujours étonné qu'elle ne veuille jamais quitter son collier, une chaîne d'or fin à laquelle pendait un petit cylindre de métal ouvragé. Elle lui avait expliqué que c'était son talisman, qu'elle ne quittait jamais, car il la protégeait de tout, même de la mort. Peppo avait accepté l'explication, fasciné par cet unique témoignage de superstition d'une femme qui témoignait toujours et en toute circonstance de la plus froide rationalité, de la plus implacable détermination. Si Peppo s'était tant soit peu intéressé à ce talisman, il eût constaté que la partie inférieure se dévissait, pouvait être extraite du cylindre, et qu'elle comportait une aiguille acérée imbibée d'un poison fulgurant.

Pour l'heure, Frida sentait que Peppo allait venir. Ses ongles s'étaient enfoncés dans les flancs de la belle jusqu'à les faire saigner, et les soubresauts du foutre qui montait, elle le sentait, le long de la tige qui la perforait, lui parurent un prélude encore une fois exceptionnel à l'orgasme qui montait maintenant en elle comme un orage de montagne. Au moment où elle partait dans un hurlement, elle enserra son bijou entre ses doigts, selon son habitude, amorçant quelques tours de la partie inférieure, vissant, dévissant, tandis que Peppo derrière elle, vissait, dévissait de son membre gorgé, lâchant tout finalement, puis s'abattant sur le tapis en grognant « Salope, salope ! »

Aldo était à l'autre bout de la pièce. C'était une autre façon pour Frida de tenir « ses » deux hommes en main. Aldo ne l'aurait jamais avoué, mais il était un voyeur invétéré. Impuissant, comme la plupart. Avec encore une fois une intuition psychologique consommée, Frida s'arrangeait toujours pour qu'il ne vît pas tout, de façon à entretenir une frustration qui ne pouvait que

mieux l'attacher à la chef du Groupe 69. Il y avait toujours un quelconque obstacle entre Aldo et les scènes pornographiques en « live » que lui offrait Frida en compagnie de Peppo. Un rétroviseur réglé pour que le chauffeur qu'était Aldo ne vît qu'une partie de ce qui se déroulait sur la banquette arrière ; ou bien la vitre dépolie du bac à douche ; ou tout simplement, un peu d'obscurité et d'éloignement, comme en ce moment où Aldo, relégué sur un canapé bas à l'autre bout de la pièce, observait à travers les quelques obstacles que constituaient une table basse et une paire de fauteuils, voyait s'agiter sur le tapis moelleux, jamais dans leur intégralité, deux corps que le feu peignait d'ocre et d'orange.

De temps en temps, Frida s'offrait un luxe :

— Allez Peppo, justifions le nom de notre groupe !

Disant cela, elle se retourna tête-bêche, s'allongea sur le mafieux qui, étendu sur le dos, cuvait sa fatigue, et ses lèvres s'emparèrent du sexe encore fort long mais tendre et mou, qui reposait sur une cuisse poilue.

— Allons, Peppo, ta langue ! Je veux que tu reprennes tout le foutre que tu m'as donné. Finalement, il est à toi.

Elle éclata de rire avant de reprendre Peppo en bouche.

Aldo s'était levé et rapproché à pas de loup. Dans cette position, il pouvait échapper au regard de Frida. Il en profitait régulièrement. Frida, bien sûr, le savait. Mais elle faisait semblant, laissait faire. Pour fidéliser quelqu'un que l'on a placé en coupe réglée, rien de tel que de lui abandonner régulièrement quelques instants de liberté. Cela recharge admirablement les accus de la dévotion.

— Peppo, c'est bon. À la douche, après quoi, je vous donnerai de nouvelles instructions.

— Ils ont appelé ?

— Je les ai eus au téléphone, oui.

Personne n'appelait jamais la direction napolitaine, la Famille, par leurs noms. C'était toujours « ils ».

Une fois réunis autour de la table qui flanquait l'un des coins de la pièce à vivre, Frida les regarda froidement.

— Ils ne sont pas contents !

— Allons bon, fit Peppo. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Qu'on mette Innsbruck à feu et à sang ?

— Non. Je suppose qu'ils ont traité avec les Russkoffs, ceux de l'hôtel Central, il paraîtrait qu'il y a du beau monde haut placé. Et que les discussions n'ont pas donné ce qu'ils espéraient.

— Frida, je regrette que ce ne soit plus comme avant. Quand on était quelques-uns du Groupe, on faisait les choses jusqu'au bout. On tuait, mais on discutait et on traitait aussi. On faisait tout de A à Z, ça ne ressemblait pas à

du travail à la chaîne. Là, à Paris comme à Innsbruck, je ne sais pas ce que je fais. On prend des coups, on se mouille, on risque notre peau, et après, on est censé rentré à la maison et attendre. On est des salariés. Sincèrement, Frida, tu n'étais pas partie pour vivre... ou pour mourir salariée. Je ne te reconnais plus. Depuis longtemps.

Frida dévisagea Peppo d'un regard brûlant et ce dernier comprit qu'il avait touché un point sensible. Aldo sentit un vent de meurtre passer. Il se recroquevilla. On entendait les mouches voler. Et dehors, le vent qui descendait de la montagne chuintait autour de la maison.

— Peppo... Qu'est-ce que tu as compris de ce qui était en jeu ?

Le mafieux examinait ses grosses mains et faisait craquer ses phalanges.

— J'ai réfléchi tu sais. J'imagine qu'à Naples, « ils » veulent s'immiscer dans un trafic de femmes. Un trafic à grande échelle aux mains des Russes. Un trafic à l'échelle européenne. Et comme l'Italie est en Europe, que Naples est en Italie, et qu'« ils » sont à Naples, eh bien, « ils » estiment avoir droit à une participation.

— C'est tout ce que tu sais, Peppo ?

— Hélas oui, c'est tout !

— Eh bien tu vois Peppo, c'est déjà trop !

Il la regardait caresser son talisman d'un doigt délicat, et haussa les épaules.

— Tu me menaces ?

— Non, je te préviens.

Peppo songeait au carnet qu'il avait dissimulé sous une latte du plancher, dans un coin du couloir. C'est le carnet qui lui avait appris le peu qu'il savait. Une liste interminable de filles aux noms codés, peu importe, des lieux, des noms de villes en lesquels, autant qu'il connaissait sa géographie, il avait cru reconnaître certaines villes de Russie, et puis une adresse et un téléphone, entre le cartonnage du carnet et son enveloppe de cuir. Une adresse à Innsbruck, quelques allusions au Domaine assorties de dates d'arrivée et de départ. Il ne savait pas ce qu'il ferait de ce carnet. Il le vendrait au plus offrant. Mais à qui ? Aux Russes contre espèces sonnantes et trébuchantes ? À ceux de Naples ? Ils seraient contents mais comment expliquer qu'il avait agi à l'insu de Frida, qui avait apparemment toute leur confiance. Non, pour l'instant, il fallait le garder comme viatique, comme l'un de ces objets dont on ne sait à quoi ils peuvent bien servir mais que l'on garde précieusement parce qu'un jour, n'est-ce pas, l'objet trouve sa place, sa seule place, unique au monde. Il sursauta. Frida lui hurlait dessus.

— ... et j'ai horreur du laisser-aller sentimental et du vague à l'âme, tu entends ? Ça vaut aussi pour toi, Aldo. Or c'est ce que nous sommes en train de faire. Du sentiment ! Alors que nous avons du boulot. Nous le ferons ce

soir. Après quoi, nous levons le camp. Nous sommes depuis deux nuits dans cette cabane et c'est déjà trop. Tu ne peux pas savoir, les paysans, qu'ils soient italiens ou autrichiens, ont des yeux partout. Ils doivent déjà se demander ce que nous fichons. Demain quelques audacieux viendront voir et après-demain nous aurons la visite d'un flic de village ou du maire, ou du curé. Donc nous partons ce soir, vous pouvez déjà remballer.

— Et qu'est-ce qu'on est censés faire avant de partir ?

— Liquider Sophie Sonnenfeld...

Peppo haussa les épaules.

— Cette mignonne ? Celle que tu as proprement assommée et rangée sous le comptoir à la banque parisienne ?

— Elle-même !

— « Ils » sont tombés sur la tête là-bas ! Ce n'est qu'une sous-fifre, elle ne connaît rien à rien !

— Depuis quand discutes-tu mes ordres, Peppo ? C'est toi qui ne connais rien à rien et qui n'as aucune cervelle. Le seul moyen de faire plier les Russes aux négociations que Naples leur propose, c'est de foutre la pagaille à Innsbruck, de leur mettre les deux polices sur le dos, l'autrichienne et la française. Un grain de sable, un seul, peut enrayer la plus grosse machine du monde. Et plus elle est perfectionnée, plus elle est sensible. Sophie Sonnenfeld est juste un grain de sable. Vous allez fourrer vos valises dans le coffre de la Lancia. Nous partons à Innsbruck, nous faisons notre travail, et dans la même nuit, nous passerons en Italie par le col du Brenner.

— Tu te souviens comme on organisait nos actions ? C'était du millimétrique. Et là, tu nous improvises un contrat que l'on est censé exécuter comme on achète une tranche de mortadelle. Où est la fille ? Quelles sont ses habitudes ? Où sera-t-elle ce soir ?

— Peppo ! La ferme. Ce soir on improvise... comme dirait Pirandello.

— Je croyais qu'on ne donnait aucun nom, fit Aldo.

Frida se retourna vers son voyeur préféré, méprisante.

— Mon pauvre Aldo !

Elle lui éclata de rire au nez. Pirandello en chef d'une famille de mafieux. Il aurait certainement apprécié.



Dobronine avait choisi un petit café minable, perdu entre la gare centrale d'Innsbruck et le périphérique sud, qui longeait le flanc de la montagne, non loin de la Sprungschanze, où avaient eu lieu les championnats du monde de saut à ski, il ne savait plus en quelle année. Mais la piste, impressionnante, recourbée au final vers le ciel pour y expédier les skieurs et optimiser la longueur de leurs sauts, était l'une de ces réalisations qui marquent le visage d'une ville. De sa table, Dobronine la contemplait tranquillement. Autour de lui, il y avait l'habituelle foule de Yougoslaves, qui sont à l'Autriche ce que sont à la France les travailleurs immigrés algériens. Certes, la Yougoslavie n'existait plus telle quelle depuis déjà quelques années, mais on disait toujours Yougo.

Et ils étaient toujours là, Croates, mais surtout Serbes et Bosniaques, plus quelques rares et farouches Monténégrins qu'il ne fallait pas trop chatouiller. Il y en avait deux au bar, solides, moustachus, qui contemplaient de loin, avec respect, la stature de Dobronine. Il s'en moquait. Il avait transformé son visage pour la circonstance, et personne ne le reconnaîtrait, plus tard. Il ne s'était ni déguisé ni maquillé d'ombres ou autres astuces pour transformer les méplats du visage, faire ressortir ce qui d'ordinaire était invisible, estomper ce qui d'ordinaire modelait un visage. Non, il était capable d'agir de l'intérieur, de se donner un visage qu'ensuite il abandonnait tout aussi facilement.

Il avait appris cela très jeune, dans une hutte de mélèze des monts de l'Altaï. Le vieux Silouane l'avait formé à apparaître, disparaître, s'effacer, se faire oublier ou s'imposer, et il lui avait dit : « Tu deviendras grand et costaud. Mais avec ce que je t'aurai appris, tu sauras te rendre faible et malingre. Tu ne changeras pas de taille, tu changeras seulement l'impression que tu donnes aux autres. Le corps parle. Il suffit d'apprendre son langage pour lui faire dire ce que l'on veut lui faire dire, et c'est ce que tu feras, à

chaque moment de ta vie, selon les circonstances. Il n'y a pas meilleure protection. Si tu sais cela, tu peux oublier tous les arts martiaux de la Terre. Ne perds pas ton temps, Dobronine. »

Il devait être quatre heures de l'après-midi. Il n'avait pas de montre. Il savait l'heure exacte, toujours. L'heure de l'animal. Il lui ajoutait ou retranchait ce que les hommes ajoutaient ou retranchaient, dans leur folie, de l'heure solaire, et il avait l'heure exacte.

Soudain, il vit Bears, le garde du corps, descendre du bus, jeter un coup d'œil circulaire autour de lui... Dobronine sourit. L'imbécile ! C'est à ça qu'un professionnel en reconnaissait un autre. Une réaction de survie certes. Où qu'on soit, quand on arrivait quelque part, un coup d'œil circulaire, aigu, rapide... mais toujours visible. Dobronine n'avait jamais eu besoin de cela avec les leçons de Silouane. Son corps entier était tout simplement bourré de capteurs naturels qu'il entretenait soigneusement. Il ne se retournait jamais. À quoi bon ! Il savait.

Il vit Bears traverser la place et s'approcher du café. Il eut un signe de reconnaissance en apercevant Dobronine à travers la vitrine et entra. Une fois assis, Dobronine lui commanda une bière. À Innsbruck, comme en beaucoup d'autres endroits en Autriche, il y avait de la bière brassée sur place. La meilleure bière est toujours locale. Dobronine en commanda une deuxième pour lui, puis fixa son regard sur Bears.

— Tout est terminé ? Qu'as-tu fait des corps ?

— Ils sont au cimetière de Fraztanz. J'ai profité d'une tombe fraîchement recouverte. Il y a un certain Fritz Scheler qui va devoir accepter la compagnie d'un couple illégitime pour l'éternité.

— Tu as travaillé seul ?

— Comme vous me l'avez recommandé.

— Comment as-tu évacué le couple ?

— Ces fumiers étaient lourds comme des cochons qu'ils étaient.

Dobronine haussa les épaules. Il ne comprenait pas comment on pouvait insulter même son pire ennemi. Le vieux Silouane l'avait convaincu que toute insulte se payait d'une importante déperdition d'énergie. Il s'était habitué depuis toujours au langage le plus mesuré et le plus économe qui soit, et il ne connaissait pas de meilleure hygiène que celle de la langue. Bears continuait son rapport.

— Je les ai roulés dans une couverture et descendus par le monte-charge dont je m'étais procuré la clé.

— Comment ? En séduisant une femme d'étage ?

— Non. En le volant puis en le remettant à sa place.

Dobronine hocha la tête et murmura :

— C'est bien. Et ensuite ?

— Au sous-sol, je les ai chargés dans le coffre de la voiture. Et livrés... à la terre.

— Et le sang ?

— J'ai eu du mal. Tout ce qui était taché s'est retrouvé dans la tombe. La moquette, je l'ai récupérée. Oh bien sûr, une simple analyse de la police scientifique suffirait mais...

— Tu as raison. Quelle raison aurait-elle de venir dans cette chambre ?

— C'est-à-dire...

— Quoi donc ?

— La fille ne nous causera aucun souci. Et puis, ce n'était pas sa chambre. Tandis que c'était la chambre de Soljounine...

— Eh bien ?

— Mais, Dobronine ! Soljounine était une des plus hautes personnalités de la Russie. On va le chercher, on va s'inquiéter de lui. À commencer par ses collègues. Gregory Saltov est retourné à Moscou mais le type du FSB, Dourachine, est encore là. Il est fou de rage et le réclame à cor et à cris. Il vous réclame aussi. Et puis, il y a des traces sur le registre de l'hôtel. Le nom de Soljounine y figure avec son numéro de chambre.

Dobronine écoutait Bears. Il le trouvait plus intelligent que la moyenne des gardes du corps. L'homme réfléchissait, il prévoyait... Dommage.

— Je me suis occupé du registre de l'hôtel. Pour le reste, laisse hurler Dourachine.

Le verre de bière glissa des mains de Bears. Il le rattrapa, s'excusa, mais il avait les yeux dans le vague. Dobronine le regardait avec intérêt, le trouvait plutôt solide. Le garde du corps lâcha son verre une deuxième fois. Cette fois, Dobronine s'en empara et le tint devant le visage de Bears, qui le regardait, effaré. Il essaya de le ressaisir, l'approcha de ses lèvres, une main crispée sur le poignet de Dobronine qui n'avait pas lâché le bock, mais c'était pour le respirer, non pour le boire. Les ailes de son nez se crispèrent, il repoussa violemment le verre.

— Dobronine... je...

Il vacillait, mais cherchait à fixer son regard sur celui de son vis-à-vis, sans y parvenir.

— Dobro...

Il ne put achever. Il tombait en avant. Dobronine l'avait pris aux épaules et accompagnait sa chute, la freinait. Il posa délicatement la tête de Bears sur le plateau de la table, de côté, sur une joue, lui arrangea les bras autour de la tête. Il plaça devant lui son verre de bière, versa ce qui restait de bière dans le verre de Bears entre deux lattes du plancher, fourra le verre lui-même dans la poche de son blouson puis se leva et s'approcha du comptoir. Il s'était refait le visage qu'il avait avant l'arrivée du garde du corps et sourit.

— Je dois y aller, je vous dois combien pour les deux bières ?

Puis il désigna Bears affalé.

— Soyez gentil, laissez-le dormir un bon moment, il a eu une nuit agitée (clin d'œil). Deux cadavres sur les bras.

On lui adressa un hochement de tête et un sourire de connivence. Dobronine savait que personne n'avait enregistré ses derniers mots. Les gens n'écoutent jamais les fins de phrases. Les gens n'écoutent jamais. Les premiers mots les font entrer dans leur trip ou leurs fantasmes. Puis ils n'en sortent plus pour un moment. Oui, songeait Dobronine, les premiers mots d'une phrase sont comme le trait de craie que l'on trace rapidement sur le sol devant les yeux d'une poule. Elle reste paralysée, hébétée. Les gens aussi. Après, on peut leur raconter n'importe quoi.

Il sortit tranquillement sur la place et ouvrit les yeux, les narines et les pores de sa peau, comme le lui avait enseigné le vieux de la montagne, Silouane. Tout était tranquille. Il sentait les ondes qu'émettaient les humains proches. Parfois ce don le gênait mais il avait appris à tirer un paravent léger entre elles et lui, suffisamment épais pour le laisser tranquille et suffisamment fin pour laisser passer les flux dotés d'une certaine énergie, joie, enthousiasme, douleurs, passions...

Il s'assit sur un banc et sortit un téléphone cellulaire sur lequel il composa un numéro. Il n'avait ni carnet d'adresses ni agenda, sa mémoire en faisait office. Il savait que la ligne qu'il utilisait était sécurisée. Après quelques sonneries, là-bas, dans un palais de Naples qui dominait la baie, on décrocha.

— Si...

— Don Giuseppe ?

— Dobronine ! Où en es-tu ?

— Tu as ce que tu voulais. Ton principal ennemi, Soljounine, est mort. Ainsi que son ange gardien. Il vaut mieux être prudent.

— Son ange gardien. Ha ! Ha ! Ha ! Laisse les anges où ils sont, ami.

Dobronine eut une brève grimace. Il détestait tout particulièrement les Italiens du Sud. Pour lui, l'Italie s'arrêtait à Florence. Après, c'était le bruit, la vulgarité, l'expressivité débridée, l'exhibitionnisme du corps et de l'âme. Il laissa son interlocuteur achever son rire gras.

— Don Giuseppe, où en es-tu de ton côté ?

— J'ai donné des ordres au Groupe 69. Il va intervenir ce soir. Après, ils doivent rentrer en Italie par le Brenner. Tu joues toujours leur doublure.

— Oui.

— S'ils font mal leur travail, tu auras surcharge ! Tu y arriveras ?

— J'y arrive toujours.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Dobronine, tu m'impressionnes. Et je crois bien que c'est la première fois que je dis ça à quelqu'un. J'en ai trop vu, tu comprends ? Dobronine, si tu étais de la Famille, tu serais capo di capi[6] et moi... Ha ! Ha ! Ha ! tu sais que je ne me laisserais pas faire, hein ?

« L'imbécile » songeait Dobronine. « Voilà qu'il étale sa suffisance et qu'il parle trop. »

— J'aime la Russie, don Giuseppe.

— Ha ! Ha ! Ha ! Dobronine, je te laisse tes steppes glacées. Si je quittais le soleil de Naples et ses filles, j'en crèverais. Ce serait le seul moyen de me faire passer de vie à trépas, tu le sais, Dobronine ?

Voilà que ce mafieux se prenait pour un dieu. Et le dieu fantoche reprit :

— Dobronine, je te fais confiance. Le Groupe 69 ne doit pas rentrer en Italie. Tu sais, tôt ou tard, il faut se débarrasser de ses excroissances. Ils ne sont pas de la famille. Ils se retourneront un jour contre nous, je prends les devants, ha ! ha ! Finalement, ils croient toujours faire la révolution. Moi je ne fais pas la révolution. Je travaille avec les Etats, moi. Et puis ce sont des enfants ! Ça ressemble à quoi, cette manie de semer partout le nombre 69 ! C'est le nombre du nombriil, ha ! ha ! Ces fils de porc voudraient qu'on les suive à la trace qu'ils ne s'y prendraient pas autrement.

— Don Giuseppe, je dois y aller, j'ai du travail.

— Du travail, ha ! ha ! Mais dis-moi un mot sur mes affaires.

— Elles avancent, don Giuseppe. On règle le problème d'Innsbruck, on muselle la police et on en reparle.

Le capo de la Camorra ne répondit pas tout de suite. Puis il lâcha d'un ton glacé :

— Je l'espère, Dobronine, je l'espère.

Il raccrocha.

Dobronine était impassible. De l'autre côté de la rue, une vieille femme passait, tenant en laisse un bichon maltais. Il sourit. Il composa un autre numéro. Celui-là passait directement par les canaux du satellite de communications réservé au FSB russe.

— Dourachine ?

— Oui. Je t'écoute, Dobronine.

Le géant de l'Altaï sourit. Enfin un homme sobre. Un homme qui maîtrisait la langue presque aussi bien que lui.

— Le poisson est ferré. Il croit sans doute que je suis en train de trahir la Russie.

— Je sais. Je vous ai écoutés. On a décrypté leur ligne protégée. Nos collègues de Moscou ont bien travaillé.

— C'est bien. Vous allez vous en servir ?

— Oui, on va le faire tomber. Il rêvait tout haut, ce personnage. Dobronine, as-tu jamais vu des spaghettis dans le bortsch ?

Dobronine s'autorisa un sourire.

— Dourachine, je vais terminer mon travail.

— Fais ce que tu as à faire, il faut continuer à endormir la confiance du macaroni. Ensuite je m'en occuperai... ou toi.

— Tu es toujours au Central ?

— Oui. À propos, j'ai reçu les félicitations du Premier ministre pour ton travail. La thèse est que Soljounine, dépressif, a disparu. Que veux-tu, on dira que sa gourmandise l'aura étouffé. Les roubles peuvent parfois être indigestes. Tu surveilleras son successeur.

— Qui est-ce ?

— Alexandre Petrovitch Arkadine.

— Je connais. Eh bien à tout à l'heure, Dourachine.

— Bonne chance. Je ne me fais aucun souci.

Ils raccrochèrent en même temps.

Dobronine se leva de son banc et décida de rentrer à pied. Il adopta sa technique de marche rapide. Quelques habitants d'Innsbruck se retournaient, intrigués. Dobronine semblait glisser sur un tapis d'air. L'effet était irréel.

CHAPITRE XI



À l'heure où Dobronine, en début d'après-midi, ralliait le café où il avait rendez-vous avec Bears, les trois membres d'élite de la BRP finissaient leur déjeuner au Central. Tout en regagnant leurs chambres respectives, Boris distribuait les tâches.

— Mémé, tu veux bien suivre les progrès du commissaire Feigl ? Quant à toi, Géraldine, si tu t'allongerais un peu ?

Géraldine explosa :

— C'est bien les hommes, ça ! Tu me trouves un peu pâlotte ? Et alors ! J'ai du sentiment moi. La mort de Hilde ne me laisse pas indifférente ! Mais je reste opérationnelle, ça va bien !

— Nous non plus, Petit Bonhomme, nous non plus, elle ne nous laisse pas indifférents, cette mort. Nous faisons tout pour qu'il n'y en ait plus, d'accord ?

Géraldine se calma d'un coup.

— Excuse-moi, Boris.

— Va dans ta chambre. De mon côté, j'appelle mes amis, d'accord. Et je te vois tout de suite après.

— OK, grand chef, je vais goûter à la télévision autrichienne.

— Bon choix. Un séjour en haute montagne ne peut te faire que du bien !

— En haute montagne ?

— Je suis presque certain que tu vas tomber sur un Alpenfilm. L'un de ces films avec gretchen à tresses blondes, dans un alpage, au milieu des prairies hautes, des vaches et des edelweiss, que les Autrichiens produisent par milliers. Des tragédies terribles s'y déroulent, une vache qui ne donne plus de lait, un berger qui se casse une jambe mais qui est soigné par la serveuse du refuge, un orage qui fait frissonner le touriste égaré, mais heureusement, Heidi est là, les mains encore poisseuses de la traite récente...

— Oh, fit Géraldine émoustillée, c'est assez hard ce que tu racontes... J'y vais de ce pas !

Une fois dans sa chambre, Boris éplucha son carnet d'adresses et repéra le numéro d'Oreille pointue. C'était le nom dont on avait affublé son ami, et pourquoi se fatiguer à chercher un autre nom de code.

On décrocha. Boris en fut presque étonné. Trop facile !

— Oreille pointue ?

— Boris ! Comment vas-tu ? Et comment va la Brigade ?

— Je vois que tu n'as rien perdu de tes talents. Pourtant ça fait quelques années que...

— Qu'est-ce que tu crois ! Ça aussi on nous l'apprend. Si tu savais le nombre de choses que je sais faire. Des choses inutiles bien sûr, à notre

époque d'hyper technologie.

— Je te croyais quelque part à faire le coup de feu, en Afghanistan ou chez les FARC !

— Les gens croient que le métier d'espion se fait partout sauf au bureau. En fait, je fais comme les vieilles dames, je tricote. Encore que je ne suis pas sûr qu'elles tricotent toujours ! Bon tu ne m'appelles pas pour apprendre le jersey ou le point mousse ?

— Mais tu t'y connais réellement !

— Je te renvoie le compliment, Boris.

— Touché. Bon écoute, je ne vais pas me perdre dans les détails. J'ai besoin de savoir s'il y a actuellement en Autriche quelques hauts dignitaires russes... représentants du gouvernement, membres du FSB ou du GRU, à quoi ressemblent leurs bobines et ce qu'ils font dans ce charmant Tyrol plutôt destiné aux cartes postales qu'aux faire-part de décès.

Boris entendit un sifflement à l'autre bout du fil. Suivi d'un silence ? Puis :

— Boris, chacun son métier tu ne crois pas ? Le tien c'est les...

— Ne sois pas insultant, Oreille pointue. Rends-moi ce service.

Nouveau silence.

— Écoute, Boris, c'est très compartimenté, chez nous aussi. Je suis du service Action. Celui qui pourrait te répondre, c'est la Direction du Renseignement. 98 % de travail de desk.

— Et... tu n'y connais personne ?

— Si. Euh... j'y ai même ma petite amie...

Boris s'exclama :

— Que demande le peuple !

— Le peuple ne demande rien, Boris. Sa caractéristique est d'ignorer 90 % de ce qui se passe réellement dans le monde. C'est toi qui demandes !

— C'est gentil de ne pas me ranger dans le peuple. Je demande, tu réponds, ça me paraît honnête comme deal.

— Tu n'as pas changé, hein ? Enfin je te pardonne puisque tu ne m'as pas sorti de couplet sur l'amitié. Je vais voir ce que je peux faire. Je te rappelle dans une heure. As-tu une ligne sécurisée ?

— Que veux-tu que j'en fasse ! Je ne suis qu'un sous-fifre de la BRP.

— Il nous en faut une. Voilà ce que tu vas faire... Où es-tu ?

— Hôtel Central à Innsbruck.

— Bon. Attends un peu, il faut que je réserve une ligne sur le satellite...

Boris l'entendit pianoter sur un clavier d'ordinateur, puis la voix d'Oreille pointue retentit dans l'écouteur.

— Je vais t'appeler dans une heure à l'hôtel Central. Tu demanderas qu'on te passe la communication dans la cabine numéro 2 du hall de l'hôtel.

Boris avait le souffle court.

— Bon Dieu ! vous pouvez faire ça aussi ?

— On peut faire beaucoup de choses, Boris. À tout à l'heure.

Boris coupa, essaya en vain de joindre son ami américain à l'ambassade des Etats-Unis à Rome, puis décida de descendre au café du Central pour y avaler un grand chocolat viennois. Il allait regretter la Chantilly de l'endroit. Il prit quelques journaux sur le présentoir, eut le temps de parcourir quelques articles du Monde avant qu'on ne l'appelle pour une communication. Il demanda la cabine 2, s'y enferma, décrocha.

— Boris. Je t'écoute.

— L'hôtesse d'accueil a raccroché ?

— Oui, je viens de le contrôler.

— Tu n'as pas perdu la main. Bon, tu laisses tout tomber.

— Pardon ?

— C'est de la dynamite, Boris. Je ne suis pas dans le coup mais les collègues y sont jusqu'au... cou ! Lorène m'a dit...

— Lorène ?

— Voilà, c'est ainsi qu'elle s'appelle. Elle t'invitera à goûter sa cuisine... à condition que tu laisses tout tomber.

— Je ne laisse pas tomber sans en savoir un peu plus.

Soupir à l'autre bout de la ligne.

— Je m'en doutais. Ce qui me tranquillise, c'est que je te connais. Je suis certain qu'une fois que tu auras raccroché tu auras tout oublié. Ta mémoire est une vraie passoire, d'accord ?

Boris sourit devant la manière élégante dont l'injonction – la menace ? – était formulée.

— Ne m'en parle pas ! Et pourtant je mange du poisson tous les jours pour le phosphore.

— À mon avis, ça doit être le mercure que tu avales en même temps. Écoute, les services sont sur les dents. Quand je dis services, je ne parle pas seulement de la DGSE. On y est tous, les Anglais, les Américains et bien évidemment le Mossad. On sait par nos agents de Vienne qu'il y a une jolie réunion de têtes moscovites à Innsbruck, un représentant du FSB, un industriel, un certain Soljounine et... ça devrait te suffire.

— Attends, tu rigoles ! Moi je suis sur la piste de la disparition d'un certain nombre de femmes et de l'assassinat de deux d'entre elles, assassinats qui ne sont sans doute que la partie émergée de l'iceberg.

— Je sais, Boris.

— Comment ça tu sais ?

— Nous nous occupons de l'affaire.

— Ce n'est pas votre boulot. Tu veux enlever le pain de la bouche de la BRP ? Il y en a six à nourrir, sans compter les secrétaires. Quant à mon commissaire, Badolini, tu lui feras plaisir en lui envoyant à vie une cartouche de cigarettes par jour.

— Il y a des intérêts supérieurs, Boris.

— Intérêts supérieurs mon cul ! Il y a des hommes et des femmes en jeu, des gens qui voudraient encore respirer l'air que tu respirez, Oreille pointue !

— Boris, il s'agit du repeuplement de la Sibérie. Russes et Chinois veulent en faire la puissance des prochaines décennies. Et ils ont besoin d'hommes, de femmes, d'enfants. De gens qui travaillent, dur.

— Autant dire des esclaves ! Tu te fous de moi ? Poutine se prend pour Alexandre le Grand ?

— Je ne me fous pas de toi. Tire-toi vite fait de ce merdier. D'ailleurs, ça ne saurait tarder.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que la DGSE est en train d'appeler ton Badolini. Qui va certainement t'appeler à son tour.

— Salaud !

— Non, Boris. Lorène était obligée de rendre compte. Tu m'aurais demandé n'importe quel autre renseignement, ça passait. Lorène a des instructions draconiennes sur ce coup. Tout le monde ici risque de sauter à la moindre fuite. C'est trop gros, Boris, les services s'occupent de cette affaire depuis déjà deux ans.

— Oreille pointue... je...

— Je t'en ai trop dit, Boris. Mais souviens-toi que tu as une mémoire comme une passoire...

— Je ne peux pas m'en souvenir, Oreille pointue, puisque j'ai une mémoire comme une passoire !

— Je raccroche, Boris, je n'ai obtenu la ligne que pour quelques minutes.

— Va te faire...

La ligne était coupée. Boris était fou de rage. Il avait à peine réintégré sa chambre que son portable sonna. En voyant le nom de l'appelant s'afficher sur son écran, il ricana.

— Bonjour, commissaire, comment ça va à Paris ?

— Ça vous amuse, commandant, de donner des coups de pied dans les fourmilières ?

« Commandant ». Ça signifiait qu'il fallait prendre des pincettes avec le grand chef. Boris n'y était pas vraiment disposé.

— Commissaire, je suis sur la piste...

— ... du retour, commandant. Du retour. Vous connaissez le Tyrol ?

— Plutôt bien, répondit Boris interloqué.

— Vous connaissez la hauteur des fourmilières dans les forêts de cette jolie province ?

— Elle est impressionnante, commissaire. J'en ai vu de deux mètres de haut au cours de mes balades en montagne.

— Eh bien, la fourmilière dans laquelle vous avez donné un coup de savate est un gratte-ciel, Boris, un gratte-ciel !

— Aussi haut que les Twin Towers, commissaire ?

— Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, commandant. Vous transmettez le message à votre équipe. Je vous veux tous les trois dans mon bureau demain à 14 heures pétantes.

— Commissaire...

Mais Badolini avait raccroché. Boris ne décolérait pas. Il forma sur son clavier de téléphone le numéro du commissaire Helmut Feigl.

— Feigl am Apparat.

— Boris Corentin, commissaire...

— On vous a appelé aussi ?

Boris nota que la voix de Feigl était morne, éteinte. Il était stupéfait de la rapidité avec laquelle leur affaire leur échappait.

— Commissaire Feigl, qui vous a appelé ? Les services secrets autrichiens ?

— Les services secrets autrichiens ? Feigl eut un éclat de rire misérable. Nous ne sommes plus au temps de la police impériale des Habsbourg, commandant. Et je dois dire qu'elle était plutôt efficace. Nous avons un embryon de service secret qui, rappelez-vous, a perdu les deux tiers de ses fichiers informatiques il y a quelques années. Sans doute l'œuvre d'un hacker. Non. Nous n'avons plus de service secret. Celui qui m'a appelé, c'est... Après tout, je peux bien vous le dire, mais que cela reste entre nous.

— J'ai une mémoire comme une passoire, commissaire, grinça Boris.

— C'est le chef de cabinet du chancelier...

— Rien que ça... Bon, inutile de m'en dire plus.

Mais comment allez-vous classer les deux meurtres ?

— Celui de Laura Bignon vous revient, en vertu du fait que la victime est française. Le corps part dès ce soir à la morgue de Paris. Celui de Hilde Mering... ma foi, j'attends la visite des collègues viennois de la Division Spéciale. Ils atterrissent ce soir à Innsbruck.

Boris n'avait pas besoin d'être dans les locaux du commissariat pour

savoir la tête que devait faire Feigl en ce moment.

— Eh bien commandant, il ne nous reste plus qu'à prendre congé.

— Au revoir commissaire, merci de votre collaboration.

— Au revoir, commandant. Bon retour à Paris.

Aussitôt après avoir raccroché, Boris composa un autre numéro. Décidément, il allait passer sa vie sur son portable.

— Mémé ? Où es-tu ?

— J'attends un bus sur la Maria-Theresienstrasse.

— Rappelle. Annulation de la mission.

— Quoi ? Mais...

— Rappelle au café Central, je te dis, on a tout le temps d'avaler 25 chocolats viennois. Ou plutôt, 69, il paraît que c'est le nombre à la mode.

Il raccrocha, appela la chambre de Géraldine par le téléphone fixe intérieur.

— Petit Bonhomme, nous voilà démobilisés. Nous rentrons à Paris par l'avion du matin, demain.

— Si c'est une blague, grand chef, elle n'est pas drôle !

— Ce n'est pas une blague. Descends au café, nous allons y attendre Mémé devant deux grands chocolats.

Ils se retrouvèrent autour d'une table d'angle.

— Géraldine, sois gentille, pas de question pour l'instant, je vais tout t'expliquer mais j'attends l'arrivée de Mémé. Les choses que j'ai à dire ne sont pas de celles que l'on a envie de répéter.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que Brichot, essoufflé, vienne s'installer. Boris les mit alors au courant des derniers rebondissements. Ils n'en revenaient pas, restaient sans voix, une atmosphère morose et pesante s'installa, que l'arrivée des chocolats détendit quelque peu. Brichot observait son chef, intrigué.

— Quelque chose te tracasse, Boris. Et ce n'est pas l'eau de boudin dans laquelle a viré notre mission. C'est autre chose !

Boris sourit, légèrement mal à l'aise.

— Écoutez, vous avez tous les deux quartier libre jusqu'au départ de l'avion demain matin. Je suis désolé, mais pour ce soir je vais vous abandonner, j'ai un dîner.

— Un dîner ? ! s'exclama Géraldine spontanément. Mais avec qui ?

— Sophie Sonnenfeld.

— Jamais entendu parler, fit la jeune femme d'un ton un peu trop sec.

— C'est l'hôtesse de la succursale parisienne de la banque Aloysius.

— Elle est ici ?

— Elle est rentrée, elle est native d’Innsbruck.

— Je comprends, je comprends...

— Allons, allons, Géraldine, fit Brichot en notant la mine renfrognée de la jeune policière, laissons le chef vivre sa vie.

— Sa vie, rétorqua Boris, et la sienne à protéger. Je pense qu’elle est menacée. L’affaire est finie pour nous... et nous laissons le champ libre aux assassins. Un truc pareil ne m’est jamais arrivé dans toute ma carrière. Bon sang... Excusez-moi, un instant...

Boris attrapa son téléphone et rappela l’un des derniers numéros en mémoire.

— Feigl am Apparat...

— Commissaire. Je n’ai pas songé à vous demander... Avez-vous relevé de leur poste les deux hommes que vous avez mis en faction devant l’immeuble de mademoiselle Sonnenfeld ?

— Je viens de le faire, commandant. Dans cette affaire, j’ai maintenant pieds et poings liés.

— Je vous demande de les laisser en place, commissaire.

— Impossible.

— Une heure encore, commissaire. Rappelez-les, donnez-leur l’ordre de rester une heure encore, soixante minutes, le temps pour moi de me rendre sur place.

Boris était crispé au téléphone, et Géraldine et Brichot se regardaient. Ils n’avaient jamais vu leur chef dans cet état.

— Je ne sais pas pourquoi je fais ça, commandant... D’accord, soixante minutes. Pas une de plus.

Boris raccrocha, fébrile, et regarda ses complices avec affection.

— Écoutez, autant vous le dire, cette fille compte pour moi.

Brichot sourit.

— Jusqu’à la prochaine fille, elle compte totalement pour toi, Boris, et je le comprends. C’est ce que j’aime en toi. Fonce, va la protéger.

— J’ai un autre service à vous demander. Nous continuons à travailler. Quand je dis que je crains pour la vie de Sophie Sonnenfeld, ce n’est pas un prétexte pour me coller à elle jusqu’à demain. Les choses sentent mauvais. Laissons ces fumiers de barbouzes de tout poil, Français ou Américains, s’agiter et regarder froidement crever ceux qui ne comptent pas à leurs yeux, mais nous, flics de base, ça n’a jamais été notre philosophie. Nous sommes en mission. Je vais vous demander de dîner dans un restaurant proche de celui où je vais conduire Sophie. Vous nous couvrirez. Vous veillerez au grain.

— OK, boss. Où ça ?

— Nous allons dans un restaurant de la zone piétonne, sur la place du

Goldenes Dachl.

Brichot sourit.

— C'est le coin le plus visité d'Innsbruck. Vous allez jouer les touristes amoureux ?

— C'est aussi le coin qui rassemble le plus de cafés et de restaurants au mètre carré. Vous pourrez vous installer tout près de nous. Je vais me rendre chez Sophie. Nous nous retrouvons sur cette place à 19 heures.

Boris partit précipitamment. Il voulait arriver avant le départ des deux plantons du commissaire Feigl. Lorsqu'il sonna à la porte de Sophie, après s'être identifié auprès des deux policiers tyroliens, elle mit un certain temps à lui ouvrir, puis dès qu'elle eut refermé la porte, elle se réfugia dans ses bras. Il respira à fond, le nez dans ses cheveux, mais il sentit que quelque chose n'allait pas. Elle tremblait.

— Je suis contente que tu sois là.

— Qu'est-ce qui se passe, Sophie ?

— Tout à l'heure, je regardais à la fenêtre, et j'ai vu passer une Lancia... même modèle, même couleur que celle que j'ai vue à Paris devant la banque.

Boris se rapprocha de la fenêtre et écarta légèrement les rideaux. Il vit les deux policiers monter dans leur voiture proche et s'éloigner. Désormais, ils étaient seuls. Il ne fallait plus compter sur une assistance quelconque. Seul en territoire étranger et soudain hostile. Il lâcha les voilages et se retourna.

— Habille-toi. Je t'emmène dîner.

Elle eut un éclair de joie avant de se rembrunir aussitôt.

— À vrai dire, je ne suis pas très rassurée. Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? Tu as peur de goûter ma cuisine ?

— Il faut faire sortir le loup du bois, Sophie. Il va sortir, je le sens dans toutes mes fibres. Et s'il ne sort pas ce soir, tu seras demain à Paris. Je t'embarque. Pour quelques jours. L'air d'Innsbruck en ce moment est totalement vicié pour une fille aussi jolie que toi.

Elle eut l'air de trouver cela naturel. Ses yeux brillaient. Elle se rapprocha de lui et l'entoura de ses bras. Ils s'embrassèrent si longuement qu'elle en perdit le souffle. Elle balbutia :

— Je crois... je crois qu'il nous reste deux heures avant l'heure du dîner. Je me demandais à quoi nous pourrions bien les employer... Au fait, t'ai-je montré ma chambre ?

Ils se noyèrent dans un baiser qui les fit se ployer sur le lit. Plus tard, quand ils réfléchiraient, ils ne comprendraient pas comment ils s'étaient retrouvés nus, immédiatement fondus l'un dans l'autre, séparés puis fondus, séparés pour mieux se fondre, fondus pour mieux se séparer, se regardant dans la plus grande distance avant de franchir cette même distance plus vite que la lumière pour se traverser l'un l'autre, chacun retrouvant soi-même et l'autre,

l'autre et soi-même. Ce fut un ballet, effervescence de gestes et d'entrelacs de chair et d'âme, où la passion le disputait à la légèreté, la gravité au sourire. Ils étaient en haut. Bien au-dessus de la vallée. Ils pouvaient voir les sommets enneigés. Et les éclats du soleil les éclaboussaient.

À dix-huit heures quarante-cinq, ils étaient habillés. Boris portait sous sa veste, dans son holster d'épaule, le Sig-Sauer qu'il venait de vérifier sous l'œil écarquillé et vaguement réprobateur de Sophie. Le Sig-Sauer SP2022 remplaçait depuis quelques années le vieux Manurhin, désormais au musée de la Police. C'était un excellent semi-automatique 9 mm, dont le seul défaut, si l'on peut dire, était le nombre de ses systèmes de sécurité. Boris n'en avait laissé qu'un seul verrouillé.

Il sortit le premier sur le trottoir, balaya les environs de son regard puis fit signe à Sophie de le rejoindre. Elle se serra contre lui.

— Le loup va sortir du bois... et je te sers de chèvre n'est-ce pas ?

— Garde-toi de m'appeler Monsieur Seguin. Viens !

Ils marchèrent à pas rapides et eurent tôt fait d'emprunter la Herzog Friedrichstrasse où se trouvait le Goldenes Dachl, le Toit d'or, véritable emblème de la capitale du Tyrol. Son nom lui venait des quelque 3000 bardeaux de cuivre recouverts d'or fin qui s'inclinaient sur la place éponyme, recouvrant un balcon haut accroché au flanc d'une superbe demeure de style gothique.

— Je sais que ce coin grouille de touristes. Pourtant je l'aime. Connais-tu l'origine de ce Toit d'or ?

— Oui... dans quelques instants, dès que tu m'auras instruit de la chose.

— Je t'ennuie ?

Il la regarda. Il croyait être capable de visiter toutes les villes du monde et tous les trous à rats de la planète, pourvu qu'il l'ait comme guide. Elle le comprit en plongeant ses yeux dans les siens. Elle les détourna et expliqua gaiement :

— Le peuple d'alors – mon Dieu j'ai oublié la date – croyait le duc Frédéric IV de Habsbourg ruiné, et son crédit en était écorné. On continue d'ailleurs de l'appeler Frédéric-sans-le-sou. Mais à l'époque, pour démentir la rumeur, il fit recouvrir d'or le toit de son balcon. Où m'emmènes-tu ? Attention, ne te trompe pas !

— Au Goldenes Stüberl justement.

Il venait d'apercevoir Brichot et Géraldine. Ils avaient convenu de ne pas s'approcher les uns des autres, une garantie supplémentaire de sécurité, au cas où on les observait. Boris était nerveux mais le cachait soigneusement. Pas assez sans doute. Elle lui serra la main.

— Tu es inquiet ?

Il ne répondit pas. Il scrutait les alentours.

Ils entrèrent dans le Stüberl et prirent une table d'angle. Boris s'installa le dos au mur, afin d'avoir le champ de vision le plus large possible sur la salle et les vitres qui les séparaient de la place encore très animée. De son poste, par-delà la place, il voyait la vitrine de la Vinothek où ses deux complices préférés avaient pris place.

Si quelqu'un avait pu s'élever de quelques mètres dans les airs et, tel un ange clairvoyant, un ange baroque bien sûr, examiner tout ce qui se passait sous lui dans un rayon de cent mètres, il y aurait vu, non sans trembler, s'il était ange, ou se réjouir, s'il était diable, il y aurait vu tous les éléments d'un drame à venir. À partir de l'axe vertical qu'on pouvait mentalement élever du centre de la place, et en regardant au nord, il y avait, à droite, Boris et Sophie dans le Stüberl. En face et à gauche, Aimé Brichot et Géraldine Hébert. Quelques mètres plus haut vers le nord, dans un axe nord-est, à la terrasse du café Sacher, Dobronine. Neutre, commun, homme de la rue. Comme s'il avait éteint tout rayonnement qui pouvait sortir de lui, tout en demeurant cette éponge qui absorbait toute information venue du dehors. Il était là, statue grise, invisible. Et puis, dans une petite rue étroite et sombre qui venait des quais de l'Inn et qui se jetait sur la place du Goldenes Dachl dans la plus humble discrétion, deux ombres qui se déplaçaient lentement : Frida Weintrop, qui avait caché ses cheveux roux sous une coiffe-turban, et Peppo. Aldo était resté dans la Lancia.

Si l'observateur haut placé que nous avons supposé – ange ou diable – avait eu l'esprit comptable, il aurait pu calculer le nombre d'armes en présence. Il y avait les trois Sig-Sauer de la police française. Dobronine avait préféré au Makarov, qui était une copie du fameux Walther PPK, un pistolet plus ancien, le Tokarev TT33, qu'il aimait pour la finesse de son acier car elle permettait un port de l'arme très discret, même sous une veste légère. À quoi il fallait ajouter une arme de jet fine et acérée, dont l'étui était fixé sous son poignet droit. Peppo, dans la petite rue sombre, avait la main sur un Beretta Storm qu'il aimait pour sa prise en main. Quant au sac à main de Frida Weintrop, il cachait une arme peu courante, un Walther TPH 22LR, certes de petit calibre, mais remarquablement compact – il serait presque rentré dans une petite trousse de maquillage – et remarquablement précis pour sa taille. Pour être complet, peut-être faudrait-il ajouter le petit cylindre de métal que la belle rousse portait au cou. Bref, ce soir-là, sur la place du Goldenes Dachl, se trouvait réunie une puissance de feu qu'Innsbruck avait rarement vue, à en croire les anges, et qui pouvait transformer le vieux quartier gothique et baroque encore riche de touristes en goguette en une scène de massacre.

Laissons les anges au ciel et revenons sur terre. Frida et Peppo venaient de déboucher sur la place. Dobronine les vit se diriger vers le Stüberl où Boris et Sophie dégustaient leur entrée. Il se leva, sortit du café Sacher et emboîta le pas des Italiens, quelques mètres derrière eux. Derrière les vitres de la Vinothek, Brichot et Géraldine ouvraient l'œil, mais le capitaine moustachu fulminait.

— Foutue corvée qu'il nous a collée ! Je suis inquiet... Que veux-tu voir avec cette foule qui passe en tout sens et sans but apparent ?

— Justement, capitaine ! Votre phrase expose le problème... et livre sa solution. Vous vous souvenez de ce film d'Hitchcock, je crois que c'est *L'inconnu du Nord Express*, et de cette scène sur un terrain de tennis où l'on repère deux protagonistes du film au milieu de la foule parce qu'ils sont les seuls à ne pas balancer la tête de droite et de gauche pour suivre la balle, ils ne s'intéressent qu'à un seul joueur ?

Même topo ce soir. Efforçons-nous de repérer les seules personnes qui savent où elles vont.

Brichot siffla.

— Pas con !

— C'est la première fois, capitaine, que je vous entends proférer une grossièreté.

Ils ne pouvaient repérer Dobronine. Qui eût pu le faire ? Dobronine, qui sinuait dans la foule, qui variait constamment la distance qui le séparait du couple de tueurs. D'un vif mouvement, il avait débridé l'étui sous son poignet. Un geste court et sec lui permettrait de faire jaillir sa dague entre les doigts.

Mais ils virent le couple formé par Peppo et Frida. Quelque chose dans leur attitude, dans leur déplacement, les distinguait de la foule. Quand les deux Italiens poussèrent la porte du Stüberl, Brichot sauta sur ses pieds.

— Je ne sais pas si c'est eux. Mais on y va, Géraldine.

Dans le Stüberl, Boris vit entrer plusieurs personnes. Il les examinait une par une. Derrière l'épaule d'un Tyrolien affublé de son feutre et de son plumet, il saisit un regard. Il connaissait. Regard tendu, regard que tous les membres d'un commando affichent dans l'extrême tension de l'action. Derrière le regard de cet homme, une femme, même expression dans les yeux. Il ne perdit pas de temps en parole. Il saisit Sophie par les épaules et la jeta par terre, sous la table, en même temps que claquait un premier coup de feu. Les choses vont vite dans ce cas-là, beaucoup plus vite que le temps qu'il faut pour les décrire. Essayons. Dobronine était entré à la suite du couple. Il était là pour une mission bien précise. Il n'avait aucune haine pour les flics français, il n'était pas chargé de les éliminer. S'ils survivaient, tant mieux pour eux. Lui était là pour voir liquider Sophie Sonnenfeld, et, une fois le travail fait, supprimer les Italiens, si les policiers se révélaient incapables de le faire. Il s'accroupit pour éviter les balles perdues, derrière un porte-manteau. Il écoutait les tirs, il connaissait le son d'un bon nombre d'armes de poing. Le policier français venait de tirer, juste après le Beretta de Peppo. Deux balles de son Sig-Sauer. Non, trois. Puis il devint difficile d'entendre. Les hurlements de terreur des convives et leurs déplacements désordonnés brouillaient complètement les cartes, les détonations assourdisaient, l'odeur

de poudre semblait participer à la fête macabre. Un pistolet tomba au pied de Dobronine, un petit Walther. Un pistolet de femme. Le Russe leva les yeux. Frida grimaçait, son épaule droite se teintait de sang. Il la vit enjamber le corps de Peppo – et d'un, se dit le Russe – puis se diriger vers le comptoir et passer derrière. Il comprit pourquoi lorsqu'il vit que le barman venait de pêcher une arme d'un tiroir quelconque et commençait à en lever le canon, sans savoir à vrai dire sur qui il était préférable de tirer. Le comptoir d'ailleurs la faisait sortir de la ligne de tir du policier français, auquel Dobronine, beau joueur, tira mentalement son chapeau. Mais Boris était en difficulté. Un couple hurlant de peur s'était jeté sur lui et s'accrochait à ses bras.

Tout avait été si rapide que Brichot et Géraldine étaient encore en train de traverser la place du Goldenes Dachl. Dobrodine avait parcouru la salle paniquée comme un animal. Il se souvenait des leçons de Silouane. Un jour ce dernier lui avait demandé comment il traverserait un espace couvert de cadavres, dans une guerre par exemple. Et comme le jeune Dobrodine restait muet, le vieux de la montagne lui avait dit : « Laisse venir en toi l'esprit du loup. Sois un loup ! » Et Dobrodine avait compris. Dans une telle situation, sur deux jambes, on trébuche à coup sûr. Silouane avait hoché la tête, fier de son élève, et avait ajouté : « sois un loup, apprends à marcher à quatre pattes, un jour cela te sauvera la vie. » Ce soir, Dobrodine, voyant la salle du Stüberl, couverte de corps qui gémissaient de peur, tête réfugiée entre leurs bras, la traversa comme un loup. Il tourna l'angle du comptoir et asséna un coup d'une extrême violence sur le flanc de Frida. Elle tomba en se retournant, lâcha l'arme qu'elle venait de dérober au barman. Elle n'avait jamais vu Dobrodine, mais elle comprit qui il était et son expression, déformée par la douleur de son épaule, se chargea de haine. Dobronine la prit au cou pour la maintenir au sol et sa dague lui glissa dans les doigts. Il l'appuya sur le cœur de la meneuse du Groupe 69 et enfonça la lame. Il ne lui resterait plus que Sophie Sonnenfeld à éliminer, puisque ces Italiens en avaient été incapables, puis il rentrerait en Russie, dans sa datcha près d'Omsk. Il regardait Frida Weintrop, mais il ne comprenait pas son regard. On ne meurt pas comme cela... Quelque chose avertissait Dobrodine. Mais qu'était-ce ? Frida le regardait, juste avant de mourir, comme... comme un homme qui allait raccompagner dans la mort. Soudain, tout son corps sonna l'alarme, comme une alerte rouge de niveau six. Il regarda sa main, celle qui avait serré la gorge de l'Italienne. Une petite perle de sang en décorait le bord, côté pouce. Maintenant il sentait une piqûre. Il desserra la main de celle qui venait de mourir, récupéra le morceau de cylindre affublé d'une aiguille, en respira le bout, le planta dans la gorge de la morte. Il savait qu'il avait une minute pour sortir du restaurant et trouver l'endroit sombre et désert dont il avait besoin. Tant pis pour Sophie Sonnenfeld. Qu'elle vive, ou qu'elle meure plus tard, si c'était nécessaire. Il sortit.

Brichot raconta plus tard qu'un grand chien lui était passé entre les jambes. Il avait comme Géraldine son automatique à la main. Mais ni l'un ni

l'autre n'eut l'occasion de faire usage de leur arme. L'orage était passé. Comme tout orage, foudroyant.

Paris. Quand ils étaient revenus, le ciel leur avait paru vide, comme il arrive quand on revient d'un séjour en montagne où les sommets vous pressent de tout côté. Puis, la réunion dans le bureau du commissaire Badolini avait eu lieu, houleuse, non pas le lendemain mais le surlendemain du drame. Boris avait des démangeaisons de démission jusqu'au bout des ongles et il avait fallu toute la conviction de ses deux collègues pour le convaincre de rester à la Brigade.

Boris était chez lui, allongé dans son canapé, il regardait avec étonnement une valise posée dans l'entrée, qui dégorgeait quelques vêtements féminins. Il écoutait la douche couler, et la voix de Sophie chanter une vieille chanson de son pays. Au Stüberl, il l'avait relevée d'entre les verres cassés ou renversés, les nourritures précipitées au sol. Elle était grise, mais vaillante. Indemne. Le commissaire Feigl, arrivé quinze minutes après la fusillade, hurlait des ordres. Dehors, sur la place du Goldenes Dachl, les gyrophares des ambulances jetaient des lueurs sinistres sur les façades. Les équipes de secours avaient embarqué deux morts et trois blessés parmi les convives qui avaient eu le tort de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Plusieurs personnes choquées étaient aux mains des psychologues.

L'équipe de la Brigade n'avait pu comme prévu retourner à Paris dès le lendemain, à cause des besoins de l'enquête. Boris avait mis Sophie Sonnenfeld à l'abri dans sa chambre du Central, après avoir vérifié sur le registre de l'hôtel que les Russes étaient partis. Puis tous trois avaient passé la journée au commissariat d'Innsbruck. Feigl était là, mais rongait son frein, devenu potiche dans son propre bureau, envahi d'hommes des Opérations spéciales. Un certain Wilson, chef de station de la CIA à Vienne, semblait mener le jeu. Dans la nuit, on avait appris qu'une brève fusillade avait déchiré le calme du poste-frontière austro-italien du Brenner. Une Lancia avait été prise sous le feu d'une puissante arme automatique. La Lancia avait dérapé et s'était précipitée contre un bâtiment des douanes avant de prendre feu. Personne n'identifierait un certain Aldo Bignoni, mort au volant puis brûlé en service commandé.

Quand la réunion s'était achevée, Boris avait pris à part le commissaire Feigl. Leur rage commune de voir l'affaire leur échapper et prendre cette direction nouvelle et obscure les avait rapprochés.

— Commissaire, avait dit Boris. Il reste quelque chose à faire. Que vous pouvez faire. S'il n'est pas trop tard : libérer quelques femmes que l'on s'appête à envoyer en Sibérie. Enfermées pour l'instant dans un endroit où Laura Bignon est sans doute morte, pour avoir voulu s'en échapper. Nous ne pouvons rien faire de plus. Mais nous, ou plutôt vous, pouvez le faire.

— Mais que voulez-vous dire, commandant ?

Boris lui tendit un petit carnet.

— J'ai fouillé les corps de la rousse et de son compagnon italien. Celui qui a tiré sur nous pour liquider Sophie Sonnenfeld. J'ai trouvé ce carnet sur lui. Je l'ai épluché. Il y a des noms de femmes, et surtout une adresse à Hall. Allez voir ce qui s'y passe. Si les Russes n'ont pas eu le temps de prendre des dispositions pour les évacuer, elles doivent encore y être.

Le commissaire Feigl s'était emparé du carnet, l'avait feuilleté, puis avait regardé Boris avec un mince sourire, en tapotant le carnet sur la paume de sa main.

— Boris, voilà au moins une chose qui va échapper à ce Wilson !

Corentin apprécia de se voir appeler par son prénom. Les deux hommes se serrèrent vigoureusement la main avant de se séparer.

Sophie Sonnenfeld sortit de la douche après s'être drapée dans une grande serviette. Elle tremblait.

— Qu'as-tu, Sophie ?

— C'est le bruit. Il me revient constamment dans la tête. Ce vacarme... Tu comprends, je suis restée sur le sol, sous la table où tu m'avais précipitée, la tête dans mes bras, sans rien voir. Mais j'entendais. Des détonations, des hurlements, de la vaisselle brisée, des chutes de corps... j'entendais tout. Et ça me revient.

— Approche !

Elle vint se blottir contre lui. Boris caressait délicatement sa cuisse nue et fraîche sous la serviette.

— Ça t'arrivera encore. C'est normal. Ça va durer quelques jours.

Elle le regarda avec un sérieux de petite fille.

— Ça durera quelques jours. Le jour où cela cessera, je rentrerai à Innsbruck, Boris, tu le sais.

— Je le sais, répondit-il.

— Tu viendras m'y voir de temps en temps ?

— Je viendrai. Forcément. Depuis qu'Innsbruck est devenu un nid d'espions.

— Boris...

— Quoi donc ? J'ai l'impression que tu ne m'as pas tout dit.

Elle frissonna.

— J'ai vu quelque chose, Boris. C'est cette image qui me terrifie chaque fois que j'y pense. À la fin de la fusillade, j'ai ouvert les yeux. Tu comprends, j'étais au sol, comme les enfants qui se couchent joue contre le plancher, pour avoir une autre vision des choses et du monde. Et j'ai vu un grand chien, ou un loup, traverser la salle, en galopant sur les corps. Mais c'était un homme, Boris, c'était un homme.

— Oublie ça, petite Sophie, oublie.

Mais comme il la prenait dans ses bras pour la porter sur son lit, tandis que la serviette de bain glissait à terre, ce que lui disait Sophie lui rappelait quelque chose. Une sorte d'ombre rapide qui passait devant ses yeux... et qui n'était pas à la bonne hauteur. Il haussa les épaules et coucha Sophie sur les draps.

Les anges, surtout les baroques, sont bavards. Mais la nuit de la fusillade, ils étaient tous muets, au fronton de leurs immeubles ou sur les peintures qui décoraient les façades. Ils observaient comment les tirs d'armes automatiques jetaient d'intenses et brefs éclats de lumière jusque sur eux-mêmes, illuminant leurs ailes dans la nuit. Ils virent eux aussi sortir du Stüberl un loup, un prédateur exceptionnel, et ils purent le suivre, et quand Dobronine trouva ce qu'il cherchait, ils purent encore le voir de leurs yeux intérieurs.

Dobronine s'était engouffré par la porte cochère d'un immeuble et réfugié dans la dépendance d'une cour. On aurait pu l'entendre murmurer comme une litanie deux mots tirés de l'ancien russe, un dialecte sibérien que peu de personnes comprenaient aujourd'hui, l'une de ces langues que l'on dit forgées par des puissances occultes, et dont chaque mot est censé être doté d'un pouvoir. Les deux mots qu'il prononçait auraient pu être traduits par « corps étranger ».

Quand il referma la porte de bois de ce qui avait dû être une écurie, il s'était écoulé quarante-cinq secondes depuis que Frida Weintrop l'avait piquée. La première chose que le Russe entendit, ce fut le craquètement de quelques poules. L'Autriche restait, profondément, un peuple de paysans. Il n'était pas rare que quelque cour intérieure, même dans la ville, abritât quelques animaux de basse-cour. Ce craquètement pénétra loin dans le cerveau de Dobronine. Il lui rappelait son enfance dans la ferme familiale. Sa mère, répandant le maïs sur le sol dans un beau et ample mouvement du bras. Il se mit en position, à quatre pattes, le dos déployé, la tête pendante et la bouche ouverte, la langue sortie. Maintenant, il cessait sa mélopée, il ne dirait plus rien. Il s'était adressé à son poison, il l'avait traité de corps étranger, le poison savait qu'il avait à sortir de son corps, ou plutôt son corps, le corps tout entier de Dobronine, et toutes ses fonctions psychiques, tout Dobronine savait qu'il avait un travail à faire : expulser le poison de l'enceinte d'un corps dont l'ancienne Tradition disait qu'il était aussi puissant qu'un dieu, ce corps-temple que nous avons tous mais dont nous ne savons utiliser que deux pour cent de ses capacités.

Dobronine, agenouillé sur les pierres disjointes de la petite écurie, transpirait. Il suait ses humeurs mauvaises, et bientôt sa sueur, qui gouttait sur le sol, se colora de rose. Le vieux Silouane lui avait appris à suer le sang. Il lui avait appris à faire migrer tous les liquides du corps vers l'épiderme. Dobronine suait son sang. Et la vie revenait, doucement. On la vit réapparaître dans l'éclat des yeux, puis dans la détente des muscles. Quand il eut fini de suer, Dobronine s'écroula sur le sol. Silouane l'avait prévenu. Cet exercice-là

pouvait se révéler mortel, simplement par épuisement. Le Russe laissa passer quelques minutes. Son mental traquait ce qui lui restait d'énergie et le mobilisait, en faisait une boule compacte. Son cerveau envoya quelques ordres. Il se traîna, rampant, ouvrit le loquet qui défendait le poulailler et chanta une autre mélodie. Les poules cessèrent de caqueter, chacune figée dans sa position. Dobronine en prit une, mordit dans le cou pour arracher la tête qu'il recracha, but le sang qui jaillissait. Il en tua ainsi une deuxième, puis, après avoir bu son sang la dévora crue après l'avoir plumée.

Il resta là jusqu'au matin, puis sortit et se dirigea vers l'Inn.

Les anges baroques d'Innsbruck ne le revirent plus.

Deux mois plus tard, un certain nombre de manchettes de journaux européens annoncèrent la mort de don Giuseppe Caglioni. On le soupçonnait d'être le capo de la Camorra. Il avait été retrouvé noyé dans sa piscine. Une mort bien pépère pour un pareil bonhomme. Contrairement à ce que pensaient les amateurs de sensations fortes, il s'agissait forcément d'un accident. Qui aurait pu approcher le mafieux, étant donné le nombre de gardes qui sillonnaient jour et nuit, lourdement armés, sa propriété. Qui ? Peut-être un loup descendu des pentes du Vésuve ?

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

TABLE

[1] Organisme de surveillance de tout flux financier atypique ou suspect. On peut écrire, dans certaines conditions, une lettre de dénonciation à Tracfin, à condition qu'elle ne soit pas anonyme.

[2] Art de la litote pratiqué dans l'humour anglais. En dire très peu pour renforcer l'effet de ce qui est dit.

[3] Mesure des doses de rayonnement reçues par radiation artificielle. La mesure usuelle est le millisievert. 0,3 millisievert est la dose reçue pour une radiographie du poumon. Un sievert tue à plus ou moins brève échéance.

[4] Autrefois moyen de communication entre les bergers permettant aux sons émis de franchir de grandes distances, le yodle alterne sans transition voix de poitrine et voix de tête. C'est une spécialité autrichienne et suisse, devenue une attraction pour touristes.

[5] « Salut ! »

[6] « Parrain des parrains » de la Mafia.